This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES FABLES D'ESOPE PHRIGIEN, AVEC CELLES DE PHILELPHE.

TRADUCTION NOUVELLE,

Enrichie de Diſcours Moraux & Hiſtoriques, & de Quatrains à la fin de chaque Diſcours.

On a joint à cette nouvelle Traduction les Fables diverſes de Gabrias, d'Avienus, & les Contes d'Eſope.

Par Mr. DE BELLEGARDE.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

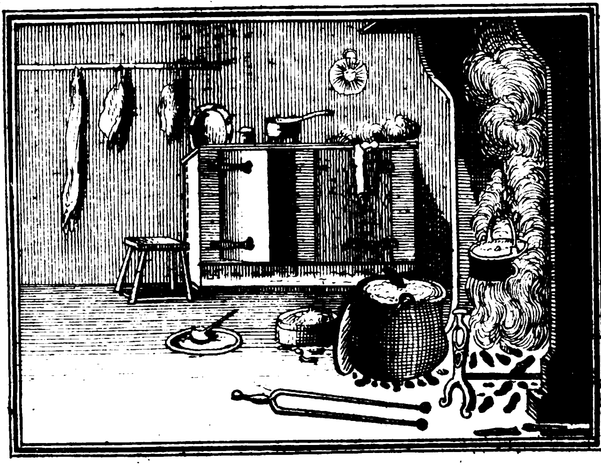
Chez PIERRE MORTIER, Libraire ſur le Vygen-dam, chez qui l'on vend toute ſorte de Muſique.

M. DCCVIII.

Digitized by Google

LES FABLES D'ESOPE.

FABLE LXXIX.



De la Mouche.

UNe Mouche tomba dans une Marmite remplie de viande, & de potage, dont elle mangea à diſcretion ; mais enfin

Digitized by Google

voyant que le bouillon l'étouffoit : Quel malheur pour moi, s'écria-t-elle! j'ai tant bû & tant mangé, j'ai fait si grande chere, qu'il faut que je perisse pour être trop à mon aise.

SENS MORAL.

L'Abondance est souvent nuisible, quand on n'en use pas avec discretion. La Mouche de cette Fable est le symbole des personnes voluptueuses qui se livrent aux plaisirs sans aucune regle, & qui ruïnent leur santé par les excés. Ces gens là peuvent dire comme la Mouche que l'abondance & la bonne chere faisoit mourir, qu'ils ont tant bû & tant mangé, que leur gourmandise les a rempli d'infirmitez, & qu'elle a abregé le cours de leur vie. On voit de ces voluptueux reduits à une telle extremité, qu'ils sont hors d'état de joüir des plaisirs ; mais leur volonté est tellement dépravée, qu'ils y demeurent toûjours également attachez. Si la nature leur en refuse l'usage l'habitude leur en augmente le desir ; ils meurent dans ces vieilles habitudes comme la Mouche se noya dans le potage, aprés s'être bien gonflée de la viande, & du boüillon.

Plonge-toy dans les voluptez,
Mais en t'abandonnant à ta concupiscence,
Crains que tes jours precipitez
Ne soient l'effet honteux de ton incontinence.

FA-

FABLE LXXX.

Du Dieu Mercure, & d'un Charpentier.

UN Bucheron coupant du bois dans une Forêt sur le bord d'une Riviere, y laissa tomber sa Coignée. Dans le desespoir où il se vit aprés cette perte, ne sçachant quel conseil prendre, il s'assit sur le rivage, & se mit à pleurer amerement. Mercure qui l'apperçût eut compassion de

Digitized by Google

ſa deſtinée, & ayant appris le ſujet de ſa douleur, il lui montra une Coignée d'or, & lui demanda ſi c'étoit la ſienne. Le Bucheron lui répondit ſincerement, qu'elle ne lui appartenoit pas. Alors Mercure lui en montra une d'argent, & lui demanda ſi c'étoit celle qu'il avoit perduë. Il lui répondit avec la même bonne foi, que non. Enfin Mercure lui en montra une emmanchée de bois, & le Bucheron lui dit, que celle-là lui appartenoit. Le Dieu touché de la bonne foi, & de la probité de ce pauvre homme, lui donna les trois Coignées. Le Bucheron raconta à ſes compagnons l'avanture qui venoit de lui arriver. L'un d'eux réſolu de tenter une pareille fortune, alla ſur le bord de la Riviere, laiſſa de propos déliberé, tomber ſa Coignée dans le courant, aprés quoi il s'aſſit ſur le rivage, jettant de hauts cris. Mercure ſe preſenta devant lui, & ayant appris la cauſe de ſes larmes, il ſe plongea dans la Riviere, & aprés en avoir tiré une Coignée d'or, il lui demanda ſi c'étoit celle qu'il avoit perduë. Cet homme rempli de joye, lui dit que c'étoit elle en effet. Mercure irrité de l'imprudence de ce fourbe, ne lui donna ni la Coignée d'or, ni celle qu'il avoit jettée tout exprés dans la Riviere.

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

DIeu eſt toûjours tout prêt d'aſſiſter les gens de bien qui implorent ſon ſecours dans leurs peines ; mais il s'oppoſe aux mauvais deſſeins des méchans. La ſincerité du Charpentier fut amplement récompenſée par Mercure. Ce pauvre homme, ſans ſe laiſſer tenter, ni ébloüir par l'éclat d'une coignée d'or qu'il lui preſenta d'abord, lui avoüa ingénument, qu'elle ne lui appartenoit pas. Ce n'eſt pas ſans raiſon que le ſage Eſope fait paſſer Mercure par le lieu où le Bucheron déploroit ſa mauvaiſe fortune, & la perte de ſa Coignée ; c'eſt pour apprendre aux hommes que Dieu eſt toûjours tout prêt à conſoler les affligez, & à les ſecourir dans leurs beſoins, quand ils implorent ſon aſſiſtance avec un cœur droit. Le Bucheron n'avoit perdu qu'une Coignée emmanchée de bois ; Mercure lui en donna une d'or, & une autre d'argent, avec l'autre qu'il lui rendit ; pour nous donner à entendre que Dieu ſçait bien nous récompenſer de nos pertes, quand nous avons recours à lui dans nos malheurs.

Ne t'écarte jamais de la droite équité,
Tu recevras le prix que le Ciel te deſtine,
Qui n'a dans ſes projets ni foi ni probité,
Au lieu de réuſſir, y trouve ſa ruine.

Digitized by Google

FABLE LXXXI.

D'un Enfant, & de sa Mere.

UN jeune Enfant ayant dérobé un Livre à l'un de ses Compagnons d'étude, le donna à sa mere. Elle prit le Livre, sans faire aucune reprimande à son fils; au contraire elle l'embrassa, & lui fit des caresses. Quand il fut devenu plus grand, il s'accoûtuma à dérober des choses d'une plus grande consequence. Ayant été un jour pris

pris sur le fait, on le livra entre les mains de la Justice, & il fut condamné à la mort. Sa Mere le suivoit en pleurant tandis qu'on le conduisoit au supplice. Il demanda permission au Boureau de lui parler en particulier. Elle approcha son oreille de sa bouche, il la mordit & l'arracha à belles dents. Sa Mere & tous les assistans se recrierent, & lui reprocherent sa cruauté, lui disant qu'il ne se contentoit pas d'être un voleur, mais qu'il avoit encore commis une impieté à l'égard de sa mere. C'est elle seule, repliqua-t-il, qui est la cause de mon malheur; car si elle m'eût fait de serieuses remontrances, lorsque je lui portai la premiere fois un Livre que j'avois volé, j'aurois discontinué de le faire, & je ne serois pas tombé dans le malheur où je me vois aujourd'hui.

SENS MORAL.

CEux que l'on ne punit pas d'abord pour de petites fautes; en commettent de plus grandes dans la suite. De legeres punitions faites à propos, peuvent garantir de châtimens plus honteux. Le larcin a toûjours été regardé comme une chose odieuse & infame. Cependant les Lacedemoniens le permettoient pour dresser leur jeunes gens, & pour les accoûtumer à être plus déliez, & plus souples. Ils croyoient que le bien qu'ils acqueroient en dérobant étoit legitimement

Digitized by Google

acquis. Les autres Republiques ont puni avec rigueur le larcin; mais il y a des voleries d'une certaine espece, que l'on tolere, & qui sont cependant tres-punissables; car elles ruïnent le Public. Les Anciens ont crû que Promethée, & Mercure ont esté les premiers inventeurs du larcin. Cette créance ne faisoit guere d'honneur au Messager de Jupiter. Ceux qui s'accoûtument à voler de petites choses, se licentient insensiblement à en voler de plus considerables, comme Esope le montre dans cette Fable. Si la mere de cet enfant l'eût reprimandé & châtié d'abord, elle n'auroit pas eu le desespoir, & la confusion de le voir finir tragiquement ses jours par la main d'un Boureau.

Rien n'est plus dangereux que l'habitude au crime.
Pere trop indulgent, qui sans punir ton Fils,
Pendant ses jeunes ans lui laissas tout permis,
Il perit; c'est toy seul qui l'as mis dans l'abîme.

FABLE LXXXII.

D'un Homme qui avoit deux femmes.

UN Homme nourri dans les delices, & qui étoit encore dans la force de son âge, ni trop vieux, ni trop jeune, quoique ses cheveux commençassent déja à grisonner; s'avisa d'épouser deux femmes, dont l'une approchoit de la vieillesse, & l'autre étoit encore dans la fleur de la jeunesse. Ils demeuroient tous trois dans la même

même maiſon. La plus âgée voulant ſe faire aimer de ſon mari, par la proportion de l'âge, lui arrachoit poil à poil, tout ce qu'il avoit de cheveux noirs. La plus jeune qui vouloit auſſi avoir part à la tendreſſe de ſon mari, lui arrachoit de ſon côté tous les cheveux blancs. De ſorte que ces deux femmes, en continuant chaque jour cet exercice, le rendirent entierement chauve; & il devint la fable de tout le monde.

Digitized by Google

SENS MORAL.

ON tombe ſouvent dans de grandes extravagances, par une complaiſance aveugle que l'on a pour les femmes. Eſope a voulu dans cette Fable nous faire connoître l'averſion qu'il avoit pour la polygamie. Elle étoit fort en uſage de ſon temps, & elle a toûjours eſté tolerée parmi les Orientaux, ou pour ſatisfaire à l'incontinence de ces Peuples effeminez, ou par une politique mal entenduë. Les peuples mieux reglez ſe ſont contentez d'une femme legitime; mais les Grecs & les Romains ont toleré le divorce pour remedier aux diſſentions domeſtiques, & pour empêcher les mauvais effets de l'averſion conjugale. Il eſt aſſez difficile qu'un homme qui a pluſieurs femmes, puiſſe avoir long-temps la paix dans ſa maiſon, par l'antipatie de leur humeur; comme cette Fable, nous l'apprend. La plus âgée arrachoit les poils noirs; la plus jeune arrachoit les blancs; de ſorte que cet imbecille époux ſe vit expoſé, par ſa ſotte complaiſance, à la riſée de tout le monde. La même choſe arrive à peu prés dans les ménages, où l'époux eſt trop dévoüé aux caprices de ſa femme. Le mariage eſt la plus ſerieuſe affaire de la vie, & où il eſt le plus à propos de bien choiſir. On ſe charge en ſe mariant d'une chaine indiſſoluble, & que la mort ſeule peut rompre. Voilà pourquoi il faut raiſonner long-temps, avant que de s'y engager. Un Philoſophe diſoit aſſez à propos, que quand on eſt jeune, il n'eſt pas encore temps de ſe marier, & que quand on eſt vieux, il n'eſt plus temps. Un hom-

Digitized by Google

homme sur le déclin de son âge, & qui épouse une jeune femme, s'expose à de grans chagrins, parce que naturellement une jeune personne ne peut avoir que du dégoût pour un vieillard; & souvent elle cherche des consolations hors de sa maison. Les soupçons, les défiances, les jalousies sont inseparables de ces sortes de mariages si mal assortis. Ceux qui veulent absolument se marier, doivent au moins chercher de la proportion, & de l'égalité, pour ne pas tomber dans le ridicule de l'Époux, dont il est parlé en cette Fable; & pour ne pas s'exposer à de fâcheux retours.

Ta Femme te déplait parce qu'elle est ta Femme,
Tu ne sçaurois souffrir ses soins officieux.
Quand tu la changerois pourrois-tu changer d'ame?
Une autre également déplairoit à tes yeux.

FABLE LXXXIII.

D'un Laboureur, & de ses Enfans.

UN Laboureur fâché de voir la dissension parmi ses enfans, & le peu de cas qu'ils faisoient de ses remontrances, commanda qu'on lui apportât en leur presence, un faisceau de baguettes, & leur dit de rompre ce faisceau tout à la fois. Ils firent l'un aprés l'autre de grands efforts pour en venir à bout, mais leur peine fut inutile. Il leur dit ensuite de délier le faisceau,

Digitized by Google

ſceau, & de prendre les baguettes ſeparément pour les rompre; ce qu'ils executerent ſans aucune peine. Alors il leur tint ce diſcours: Vous voyez, mes enfans, que vous n'avez pû briſer ces baguettes, tandis qu'elles étoient liées enſemble; ainſi vous ne pourrez être vaincus par vos ennemis, ſi vous demeurez toûjours unis par une bonne intelligence, mais ſi les inimitiez vous déſuniſſent, ſi la diviſion ſe met parmi vous, il ne ſera pas difficile à vos ennemis de vous perdre.

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

LA dissension est capable de ruïner les forces les plus considerables; mais la bonne intelligence les entretient. L'experience prouve assez, sans qu'il soit besoin d'employer de longs raisonnemens pour le montrer, que plus les forces sont unies, moins elles sont faciles à vaincre. Les Etats les plus florissans ont esté renversez par les dissensions intestines. Les divisions qui se mirent parmi les Grecs, les assujetirent à une puissance étrangere. La querelle de Cesar & de Pompée, abattit la Republique Romaine qui étoit alors au comble de sa splendeur, & de sa puissance. Sans aller chercer des exemples parmi les Grecs ou parmi les Romains, les ligues & les divisions intestines ont mis la France à deux doigts de sa perte. La même chose arrive dans les familles particulieres. Si la division se mêle parmi les enfans, leur perte est presque inévitable; ils se ruïnent par des procés qui se perpetuënt de pere en fils, & qui deviennent immortels. Il faut, pour ramener ces sortes de gens à leur devoir, leur mettre souvent devant les yeux le faisceau de baguettes qu'on ne peut rompre, tandis qu'elles demeurent liées ensemble; & que l'on brise facilement, en les prenant l'une aprés l'autre.

Vos ennemis vous environnent,
Tenez-vous bien unis, vous en triompherez.
A des dissensions vos fureurs s'abandonnent,
Divisez-vous, vous perirez.

Digitized by Google

FABLE LXXXIV.

De la Nourrice, & du Loup.

UN Loup tourmenté de la faim couroit de tous côtez, pour chercher quelque proye. Etant arrivé auprès d'une Cabane, il entendit un Enfant qui pleuroit, & sa nourrice qui lui disoit tout en colere: Taisez-vous; & si vous ne vous appaisez, je vous donnerai à manger au Loup tout à l'heure. Le Loup croyant que la Nourri-

ce

Digitized by Google

ce parloit serieusement, attendit long-temps auprés de la porte; mais sur le soir, il fut bien étonné lorsqu'il entendit la Nourice caresser son enfant, & qui lui disoit en le flattant; mon fils, si le Loup vient icy, nous le tuërons. Le Loup se retira triste, & disoit en s'en retournant les gens de cette Contrée agissent tout autrement qu'ils ne parlent.

SENS MORAL.

CEtte Fable attaque les personnes dont les actions ne sont nullement conformes aux paroles. Ce défaut est considerable, & fort incommode dans la societé civile; car l'on peut dire que la sincerité est l'ame du Commerce; & l'on ne peut faire aucun fonds sur ceux qui parlent precisément contre leur pensée, & qui apportent tous leurs soins pour bien déguiser leurs sentimens. Peut-être qu'Esope a voulu montrer par cette Fable, qu'il ne faut pas faire un grand fonds sur les paroles des femmes. Les Poëtes les comparent souvent à la mer, à cause des changemens divers qui arrivent à cet Element. D'autres les comparent aux vents, qui ne peuvent demeurer long-temps dans la même assiete. Quelques uns ont aussi jugé à propos de comparer les femmes à la Lune qui est sujette à tant de vicissitudes. Ils les accusent d'être infidelles & inconstantes. Quoique l'ame des femmes soit égale à celle des hommes, cependant elle agit diversement dans les deux sexes à cause de la diversité des organes. Aussi voit-

voit-on, à parler en general, que les femmes ſont plus foibles, plus timides, plus legeres que les hommes, bien que cette regle ne ſoit pas ſi univerſelle, que l'on n'en trouve pluſieurs exceptions ; car on a vû dans tous les ſiecles un grand nombre de femmes qui ont égalé les hommes par leur prudence, par la beauté de leur genie, par la grandeur de leur courage, & par mille rares qualitez. Ainſi quoiqu'Eſope ait voulu peut-être taxer les femmes, & leur reprocher leur infidelité & leur inconſtance, cette peinture n'attaque pas toutes les femmes en general; puiſqu'il y en a pluſieurs qui ont toutes les perfections neceſſaires pour faire un merite accompli.

R'aſſure ton eſprit, perds ces craintes frivoles,
Ce ton d'aigreur doit peu t'inquieter.
On menace ſouvent, mais ce ſont des paroles,
On ne veut rien executer.

FABLE LXXXV.

De la Tortuë, & de l'Aigle.

LA Tortuë mal ſatisfaite de ſa condition, & ennuyée de ramper toûjours à terre, ſouhaita de devenir Oiſeau, & pria trés inſtamment l'Aigle de lui apprendre à voler. L'Aigle s'en défendit d'abord, lui repreſentant qu'elle demandoit une choſe contraire à ſon temperament; cependant ſe laiſſant vaincre par les prieres

res de la Tortuë, il la prit entre ses serres & l'enleva ; & l'ayant lâchée au milieu des airs, elle tomba sur une pointe de Rocher, se brisa le corps & mourut de cette chute.

SENS MORAL.

CEux qui se laissent entêter par leurs passions & par leur orgueil, & qui méprisent les conseils des Sages, sont souvent punis de leur présomption. Le desir immoderé qu'eut la Tortuë de se voir enlevée jusque dans la region des Astres, est une leçon pour les personnes ambi-

 tieuses.

Digitized by Google

tieuses. Le malheur de la Tortuë doit leur apprendre que ceux qui veulent voler trop haut, font souvent des chutes trés-funestes. Il est certain qu'une haute élevation, & une fortune éminente, excitent ordinairement l'envie des concurrens, qui ne manquent pas de mettre tout en œuvre pour détruire des gens qui les effacent, & pour profiter de leurs débris. Ceux qui étant nez dans une condition obscure & mediocre, se sont élevez par leur sçavoir faire, deviennent insolens, & ne peuvent s'empêcher de faire paroître le mépris qu'ils ont pour ceux qui sont demeurez en chemin, & qui n'ont point fait fortune. Cette insolence les fait haïr; & s'il leur arrive quelque disgrace, ils sont la fable de tout le monde. Si les hommes faisoient de serieuses reflexions sur les perils dont les hautes fortunes sont environnées, ils ne les desireroient pas avec tant d'ardeur, & ne porteroient pas tant d'envie à ceux qui se sont placez dans ces postes éminens. Qu'ils fassent attention au malheur de la Tortuë, qui perit pour avoir voulu voler trop haut.

N'aspire point à t'élever
Plus haut que ne veut ta naissance.
Le vol est dangereux, & celui qui commence,
N'est pas toûjours seur d'achever.

FABLE LXXXVI.

De deux Ecrevisses.

UNe Ecrevisse faisoit des leçons à l'une de ses petites, pour lui apprendre à

à bien marcher ; elle lui reprochoit qu'elle alloit toûjours de travers, & qu'elle ne faisoit aucun pas, sans se détourner à droite ou à gauche. La jeune Ecrevisse ne fut pas fort touchée des remontrances de sa mere. Pour toute réponse, elle lui dit ; Ma mere, marchez devant moi, & je vous suivrai.

SENS MORAL.

SI nous voulons que nos avis soient utiles, il faut pratiquer nous-mêmes ce que nous enseignons aux autres. Cette maxime regarde prin-

Digitized by Google

cipalement les peres & les meres ; car ils sont obligez de corriger leurs enfans, & de les avertir de leurs défauts; mais leurs corrections, & leurs remontrances ne servent de rien, s'ils ne leur donnent eux-mêmes de bons exemples. Comment pouront-ils leur donner un bon pli, & les mettre dans le droit chemin, s'ils font precisément le contraire de ce qu'ils disent? Les jeunes gens font beaucoup moins d'attention aux paroles qu'aux actions. Les plus hautes speculations, les plus belles maximes de morale, les plus beaux preceptes de sagesse debitez d'un air emphatique, font moins d'effet que les exemples d'une vie vertueuse. Ainsi ceux qui se contentent de donner de bons conseils à leurs enfans, & qui pretendent les rendre vertueux par de bons discours, tandis qu'ils vivent eux-mêmes dans le desordre, se mécompent. Les peres & les meres qui donnent de mauvais exemples à leurs enfans, sont les premiers auteurs de leur ruïne; car on se porte naturellement à imiter ceux que l'on aime, & que l'on respecte; & l'on se croit en quelque maniere autorisé à faire ce qu'ils font. Outre que l'on a encore plus de panchant à imiter le mal que le bien. Il semble que les peres & les meres ne soient point en droit de reprocher à leurs enfans les vices où ils tombent, quand ils leur en donnent l'exemple. Ils peuvent leur dire la même chose que les petites écrevisses disoient à leur mere; marchez devant nous, & nous vous suivrons.

Digitized by Google

Tes Enfans vivent mal, mais pourquoy te plaints tu
De les voir corrompus, fourbes, pleins d'injustice?
S'ils t'avoient vû pratiquer la vertu,
Ils ne marcheroient pas dans le sentier du vice.

FABLE LXXXVII.

De l'Asne couvert de la peau d'un Lion.

UN Asne ayant trouvé par hazard la peau d'un Lion, s'en couvrit le dos sur le champ, & se para de cette dépoüil-

Digitized by Google

le. Les autres Bêtes qui le virent en cet équipage, & qui le prirent d'arbord pour un veritable Lion, en furent allarmées, & se mirent à fuïr de toute leur force. Le Maître à qui appartenoit l'Asne, le cherchoit de tous côtez, & fut tout étonné quand il le vit déguisé de cette sorte. L'Asne accourut vers son Maître, & se mit à braire; sa voix, & ses longues oreilles, qu'il n'avoit point cachées, le firent connoître malgré son déguisement. Son Maître le prit, & le condamna à son travail ordinaire.

SENS MORAL.

LEs honneurs que l'on a usurpez iniustement & que l'on ne merite point, ne sont pas de longue durée. L'Asne épouvanta d'abord les autres bêtes, & les mit en fuite, parce qu'il s'étoit paré de la dépoüille d'un Lion; mais ses longues oreilles découvrirent sa fourberie. Cette Fable represente assez naturellement le sot orgueil de ces personnes presomptueuses, qui veulent se faire valoir à la faveur de quelque déguisement; mais quand on les connoît à fonds on les méprise, comme les autres animaux mépriserent l'Asne, quand ils eurent apperçû ses oreilles, & qu'ils l'eurent entendu braire. La même chose arrive à peu prés à de certaines gens que l'on respecte pour leur magnificence, pour la splendeur de leur équipage, pour le grand nombre de Valets qui les environnent;

Digitized by Google

ronnent; mais quand ils viennent à parler, ils ne disent que des puerilitez, & des sottises; on ne peut s'empêcher de les regarder avec mépris. C'est ce qui arriva à un grand Seigneur, qui étant entré chez un fameux Peintre de l'antiquité, considera attentivement plusieurs beaux ouvrages, sans rien dire. Enfin il se mit à discourir à tort & à travers, estropiant les termes de l'Art qu'il plaçoit mal à propos, & comme un homme qui n'avoit nulle teinture des regles de l'Art. Alors le Peintre le regardant avec un soûrire moqueur; tandis que tu n'as point parlé, lui dit-il, ton silence m'a fait soupçonner que tu te connoissois en Peinture, mais depuis que tu as voulu parler, & que tu as fait connoître ton ignorance, tous mes Eleves te sifflent, & se moquent de toy. C'est ainsi que l'Asne fut moqué par les autres Animaux, & regardé comme un extravagant, quand ils eurent reconnu que cette peau de Lion, dont il s'étoit paré, n'étoit qu'un ornement emprunté.

Pour cacher ce qu'on a de honteux & de bas,
En vain d'un beau dehors on prend les apparences.
Quelque endroit mal couvert où l'on ne songeoit pas,
Se montrant tout à coup, trahit nos esperances.

FABLE LXXXVIII.

De la Grenoüille, & du Renard.

UNe Grenoüille ennuyée de son marécage, voulut aller dans les Forêts,

parmi les autres Bêtes, & faire publiquement profession de Medecine, se vantant d'effacer, par les connoissances qu'elle avoit en cet Art, la science d'Hippocrate & de Galien. Les autres Animaux la crurent d'abord sur ses paroles; mais le Renard plus fin & plus rusé se moqua d'elle, & de son vain sçavoir. Comment se peut-il faire, lui dit-il, qu'avec une bouche si pâle & si livide, tu connoisses tous les secrets de la Medecine? Si cela est, pourquoy ne te gueris-tu pas la premiere? Ce trait de rail-

Digitized by Google

raillerie rendit la Grenoüille toute honteuse, & détrompa les autres Animaux.

SENS MORAL.

CEux qui se vantent mal à propos, tombent dans le ridicule, quand on connoît leur extravagance. Cette Fable a esté inventée contre les Fanfarons, qui se donnent des qualitez qu'ils n'ont pas en effet. S'ils trompent d'abord quelques dupes, on revient bien-tôt de cet étourdissement, quand on veut prendre la peine de lés approfondir. Le Renard se moqua de la Grenoüille parce qu'elle se vantoit d'être habile dans un Art dont elle n'avoit nulle teinture. La réponse rusée du Renard rompoit toutes les mesures de la Grenoüille. Si tu es sçavante en Medecine, lui dit-il, commence par te guerir toy-même; ton teint pâle & livide est une marque de ta mauvaise santé. C'est une sottise que de se vanter des belles qualitez que l'on n'a point en effet; car le Public le détrompe aisément par l'experience. Mais c'est un ridicule outré de se vanter de certains avantages, quand on tombe dans le défaut opposé. Par exemple, si quelqu'un ayant la taille estropiée, & contrefaite, se vantoit de l'avoir belle, & bien prise. De même que si quelqu'un se vantoit d'avoir une santé parfaite, & robuste, & de l'embonpoint, avec un teint livide, & un visage décharné. C'est sur cela que le Renard fondoit la raillerie qu'il fit à la Grenoüille. Puisque tu es si scavante en Medecine, lui dit-il, fais sur toy-même l'épreuve de tes rares secrets. Les personnes envieuses de gloire, qui

veulent ſe ſignaler à quelque prix que ce ſoit, ſe rendent mépriſables, par les choſes mêmes qu'elles font pour acquerir de la reputation. Si la Grenoüille eût voulu demeurer en repos dans ſon Marais, ſans ſe vanter d'être ſi ſçavante en Medecine, le Renard ne ſe ſeroit point moqué d'elle, comme il fit.

Combien de Charlatans nous vantent leurs ſecrets?
Ce ſont remedes ſeurs pour tous les maux extrêmes.
Mais ils ſouffrent les leurs en gens ſages, diſcrets,
Ne pouvant ſe guerir eux-mêmes.

FABLE LXXXIX.

Des deux Chiens.

UN Chien étoit tellement accoûtumé à mordre tous ceux qu'il rencontroit, que ſon Maître crut être obligé de lui attacher au col une ſonnette, afin que tout le monde s'en donnât de garde. Le Chien tout fier de ce nouvel ornement, s'imagina que c'étoit une récompenſe de ſon courage, & de ſa vertu, & ſe mit à regarder tous les autres Chiens avec mépris. Il y en avoit un parmi eux, que ſon âge, & ſes ſervices rendoient reſpectable. Mon ami, lui dit-il, tu ne prens pas garde que cette ſonnette eſt plûtôt une marque de la méchanceté de tes mœurs, que la récompenſe de ta vertu.

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

LE Peuple prend quelquefois pour marque d'honneur, ce qui est plûtôt une marque d'infamie. Les hommes ne connoissent pas bien distinctement ce qui merite de veritables loüanges, ils méprisent l'avare & le poltron ; mais ils loüent le temeraire & le prodigue, quoique la seule vertu soit digne de loüanges. On a cru pendant quelque temps, qu'il étoit glorieux de se battre contre tous venans, & que c'étoit la derniere infamie de refuser un duel ; on est revenu de ces préjugez ; & les honnêtes gens se sont entierement gueris de cette frenesie. C'est une chose glorieuse de hazarder sa vie pour le ser-

Digitized by Google

ſervice du Prince, & pour la défenſe de l'Etat; mais c'eſt un vice de faire le petit tyran, penſant faire le brave, & de ſe rendre redoutable par ſes cruautez. C'eſt en quelque façon imiter le Chien de la Fable, qui ſe croyoit bien honoré de ſon collier, & de ſa ſonnette, qu'il regardoit comme des marques de ſa valeur, quoique ce fuſſent plûtôt des marques de ſa ferocité.

Tu te fais redouter, & tout bouffi d'orgueil,
Tu pretens qu'en bravoure aucun ne te ſurmonte.
Mais où tu mets ta gloire, apprehende un écueil,
Tu peux t'y briſer avec honte.

FABLE XC.

Du Chameau.

LE Chameau croyant ſa condition malheureuſe, de ſe voir expoſé ſans aucune défenſe à ſes ennemis, pria tres-inſtamment Jupiter de lui donner des cornes comme au Taureau, pour lui ſervir en même temps d'ornement & de défenſe. Jupiter ſe moqua de la ridicule priere du Chameau, Non ſeulement il ne lui donna pas les cornes qu'il demandoit, mais même il lui accourcit les oreilles, pour le rendre encore plus difforme.

SENS MORAL.

DIeu n'exauce point les prieres déraiſonnables, & il eſt inutile de fatiguer le Ciel par des vœux

Digitized by Google

vœux extravagans. Ce fut par un desir déreglé que le Chameau souhaita d'avoir des cornes, puisqu'il n'est point fait pour les attaques, ou pour les combats, comme le Taureau. Ce souhait tourna entierement au desavantage de celui qui le forma; car non-seulement il n'obtint pas ce qu'il demandoit; mais même il fut privé de ce qu'il avoit. C'est ainsi que les personnes ambitieuses, qui ne mettent point de bornes à leurs desirs, & qui ne sauroient se contenter de ce qu'elles possedent, se voyent quelquefois dépoüillées, en punition de leur avidité. L'exemple du Chameau qui demanda à Jupiter de lui donner des cornes, quoiqu'elles ne lui convinssent nullement, doit apprendre aux hommes à regler leurs

Digitized by Google

leurs desirs selon leur état, & à ne point demander à Dieu des choses inutiles ou pernicieuses. Combien de gens font des vœux pour obtenir des richesses & des honneurs qui les corromproient s'ils les avoient obtenus?

Prens garde que ton cœur ne cede
A l'ardeur de te faire un sort plus glorieux.
Qui cherche à trop avoir, loin de s'en trouver mieux,
N'obtient rien, & souvent perd tout ce qu'il possede.

FABLE XCI.

Des

Digitized by Google

Des deux Amis, & de l'Ours.

DEux Voyageurs faiſant chemin enſemble, apperçurent un Ours qui venoit droit à eux. Le premier qui le vit monta bruſquement ſur un arbre, & laiſſa ſon compagnon dans le peril, quoiqu'ils euſſent été toûjours liez juſqu'alors d'une amitié fort étroite. L'autre qui ſe ſouvint que l'Ours ne touchoit point aux cadavres, ſe jetta par terre tout de ſon long, ne remuant ni pieds, ni mains, retenant ſon haleine, & contrefaiſant le mort le mieux qu'il lui fut poſſible. L'Ours le tourna, & le flaira de tous côtez, & approcha ſouvent ſa hure de la bouche & des oreilles de l'homme qui étoit à terre; mais le tenant pour mort, il le laiſſa, & s'en alla. Les deux voyageurs s'étant ſauvez de la ſorte d'un ſi grand peril, & des griffes de l'Ours, continuerent leur voyage. Celui qui avoit monté ſur l'arbre, demandoit à ſon compagnon, en chemin faiſant, ce que l'Ours lui avoit dit à l'oreille lorſqu'il étoit couché par terre. Il m'a dit, repliqua le Marchand, pluſieurs choſes qu'il ſeroit inutile de vous raconter; mais ce que j'ai bien retenu, c'eſt qu'il m'a averti de ne compter jamais parmi mes amis que ceux dont

Digitized by Google

dont j'aurai éprouvé la fidelité dans ma mauvaise fortune.

SENS MORAL.

IL est difficile de discerner le veritable ami du faux ami, si l'on ne met sa fidelité à l'épreuve durant l'adversité : car de même que le creuset éprouve l'or, ainsi la mauvaise fortune fait connoître les amis, plûtôt par les effets que par les paroles, qui sont toûjours incertaines, & équivoques ; mais les effets sont des cautions bien plus seures. Il n'est pas étonnant de voir des gens qui nous caressent, & qui nous flattent, tandis que nôtre bonne fortune nous met en état de leur rendre de grands services. Ce n'est pas nôtre personne qu'ils aiment ; c'est nôtre credit. On le connoît en peu de temps, si nous tombons dans l'adversité ; car alors ils nous tournent le dos, & ne font pas semblant de nous connoître. L'interêt autant que l'amitié, avoit joint les deux Marchands, dont il est parlé dans cette Fable. Le peril où ils se trouverent à la rencontre de l'Ours, fit connoître que cette amitié n'étoit pas bien sincere, ni bien solide : car l'un d'eux se sauva promptement sur un arbre, & laissa son Compagnon exposé à la furie de l'Ours, sans se soucier de le défendre. Aussi l'autre lui dit fort à propos, que l'Ours l'avoit averti de ne se fier qu'à ceux dont il auroit long-temps éprouvé l'amitié, & de ne se mettre jamais en voyage avec des lâches que les perils étonnent. Ce que fit le Voyageur en laissant son ami exposé aux griffes, & à la gueule de l'Ours, est une peinture de ce qui arrive à ceux qui

Digitized by Google

qui laiſſent leurs amis en proye aux Grands qui les perſecutent injuſtement. Ils n'ont pas le courage de s'oppoſer à cette injuſte puiſſance, de peur que la perte de leurs amis, n'entraîne la leur aprés qu'ils ſe ſeront hautement declarez pour leurs interêts.

Un ami fidelle eſt bien rare.
Si la proſperité nous lie avec quelqu'un,
Dés qu'il eſt malheureux, il devient importun,
L'adverſité nous en ſepare.

FABLE XCII.

Des deux Pots flottans sur l'eau.

LE courant de l'eau entraîna par hazard deux Pots, dont l'un étoit de terre, & l'autre de fer. Le Pot de terre évitoit avec de grandes précautions l'approche, & la rencontre du Pot de fer, qui lui dit par une espece de reproche: Qu'apprehendez-vous? je n'ai nulle envie de vous nuire, ni de vous faire aucun mal. Je le sçai bien, repliqua le Pot de terre; ce n'est nullement vôtre mauvaise volonté que je redoute; mais si l'impetuosité de l'eau m'approche de vous, je suis perdu. Voilà pourquoi il vaut mieux que je m'éloigne pour me mettre en seureté.

SENS MORAL.

IL est toûjours dangereux de s'accoster d'un plus grand, & d'un plus fort que soi; & c'est un assemblage mal assorti que celui des Grands, & des Petits. Si l'union vient à se rompre, les petits demeurent pour l'ordinaire accablez sous la puissance des Grands; la fin d'une pareille societé se termine toûjours au desavantage des plus foibles. C'est sur cela que les Philosophes ont dit, qu'il n'y a point d'amitié plus solide & plus constante que celle qui s'établit entre les égaux. Il est rare de trouver jamais de veritable amitié entre le Prince, & les sujets, à cause de l'inégalité du rang; ou entre des personnes trop

Digitized by Google

trop élevées au dessus des autres ; il faut craindre, comme craignoit le Pot de terre, que cette union ne se termine mal.

Ne fai rien qui t'engage à former un débat
Avec les Puissans de la terre ;
Le plus foible toûjours sous le plus fort s'abat ;
Le fer brise aisément le verre.

FABLE XCIII.

D'un Taureau, & d'un Bouc.

UN Taureau vivement poursuivi par par un Lion, voulut se refugier dans

Digitized by Google

la caverne d'un Bouc, qui se presenta fierement à la porte, & en refusa l'entrée au Taureau. Tu ne me recevrois pas avec cette insolence, dit le Taureau au Bouc, si le Lion plus fort, ou plus furieux que toy, ni moi, n'étoit à mes trousses. Sans cela je te ferois connoître à tes dépens combien les cornes du Taureau sont plus dangereuses que celles du Bouc.

SENS MORAL.

LEs lâches prennent leur temps pour insulter aux autres, quand ils les voyent dans le malheur, & hors d'état de se défendre. C'est l'effet de la lâcheté la plus basse & la plus criminelle; cependant elle est assez ordinaire dans le monde. Les disgraciez non seulement sont abandonnez de ceux de leur connoissance; ils en sont même souvent insultez & persecutez. La mauvaise fortune est regardée comme un crime par la plûpart des gens; on fuit les malheureux comme s'ils étoient pestiferez; & ce n'est pas là l'un des moindres maux de leur disgrace. Ce n'est pas sans raison qu'Esope a choisi le Bouc, qui est un animal fort méprisable, pour faire insulte au Taureau. En effet, il n'y a que des ames malfaites, qui ayent la lâcheté d'insulter aux malheureux, que leur mauvaise fortune met hors d'état de se pouvoir défendre; ils n'auroient garde dans un autre temps de leur rendre de mauvais offices. Mais les personnes genereuses ne tombent point dans ces bassesses, & en sont entierement incapables.

N'ac-

Digitized by Google

N'accable point un malheureux,
Qui cherche ton secours dans un besoin extrême.
Pour adoucir son destin rigoureux,
Fay ce que tu voudrois que l'on fist pour toy-mesme.

FABLE XCIV.

Du Singe, & de ses Enfans.

JUpiter fit un jour assembler tous les Animaux devant son Tribunal, pour examiner lequel d'entr'eux auroit de plus beaux enfans. Toutes les Bêtes obéïrent à

Digitized by Google

cet ordre. Les Oiſeaux y vinrent ; les Poiſſons parurent hors de l'eau pour voir decider cette queſtion. Le Singe s'y rendit le dernier de tous. Toutes les Bêtes, en voyant les feſſes ridicules des petits Singes, firent des grands éclats de rire. Vôtre jugement, dit le Singe, ne décidera pas en cette matiere ; c'eſt à Jupiter à déterminer ; & c'eſt à lui qu'appartient de donner le prix de la beauté à qui le meritera le mieux. Je trouve dans mes petits tant d'agrémens, qu'ils me ſemblent dignes d'être préferez à tous les autres. Jupiter même, avec tout ſon ſerieux & toute ſa gravité, ne pût s'empêcher de rire, lors qu'il entendit ce petit diſcours du Singe, qui paroiſſoit charmé de la beauté, & de la bonne grace de ſes petits.

SENS MORAL.

LEs Peres & les Meres voyent par d'autres yeux la laideur & la difformité de leurs enfans, & ils ſont moins touchez de leurs défauts que les perſonnes indifferentes. L'amour aveugle qu'ils leur portent, fait ſur leur eſprit le même effet que le microſcope fait ſur les yeux ; il groſſit les objets. Les moindres perfections de leurs enfans leur paroiſſent des talens rares ; & s'ils ont quelque agrément dans leur perſonne, ils les croyent beaux comme des Aſtres. C'eſt une foibleſſe dans les Peres & dans les Meres, & ils en peuvent d'au-

Digitized by Google

d'autant moins guerir, qu'ils ne s'en apperçoivent pas eux-mêmes. Les Icteriques croyent que tous les objets sont jaunes, à cause d'une humeur jaune qu'ils ont répanduë dans la prunelle de l'œil. Les personnes que nous aimons, nous paroissent bien plus accomplies que les personnes indifferentes, parce que l'amour est fondé sur l'estime. Voilà ce que fait la prévention des Peres & des Meres à l'égard de leurs enfans; & la raison pourquoy ils les trouvent si jolis & si aimables, quoiqu'ils n'ayent ni agrément, ni merite. C'est ce qu'Esope a dépeint ingenieusement dans la Fable du Singe, qui trouve ses petits beaux & bien faits, quoiqu'ils soient peut-être les plus ridicules de tous les animaux.

A cherir tes enfans la nature te porte,
Mais crains de prendre d'eux des sentimens trop hauts:
Ton amitié les perd, quand elle est assez forte
Pour te déguiser leurs défauts.

FABLE XCV.

Du Paon, & de la Gruë.

LE Paon étant dans un repas avec la Gruë, faisoit la rouë, & étaloit ses plumes avec beaucoup de faste; il méprisoit la Gruë, & se mettoit infiniment au dessus d'elle. Que tu es laide, lui disoit-il d'une maniere insolente, & que la beauté de mon plumage est agreable! Mais la

Digitized by Google

Gruë, pour confondre la vanité du Paon, se mit à voler, & lui dit en l'insultant; que je suis legère, & que tu es pesant!

SENS MORAL.

IL est ridicule de se vanter des belles qualitez naturelles que nous avons, & de mépriser ceux qui ne sont pas si bien partagez que nous. La nature a donné à chaque Animal des talens particuliers pour la perfection de son être. L'Aigle a la force en partage; les Oiseaux de proye volent avec une rapidité & une legereté incroyable; le Rossignol charme par la beauté de son chant;

Digitized by Google

chant ; le Paon par la varieté de son plumage, mais il ne devoit pas pour cela s'enorgueillir, ni mépriser la Gruë ; car si ses plumes sont moins belles que celles du Paon, elle vole avec bien plus de legereté que lui. Voilà ce qui doit apprendre aux hommes à ne se point glorifier, s'ils ont quelques rares qualitez ; bien moins doivent-ils mépriser les autres, quoiqu'ils les croyent moins parfaits ; car chacun a ses talens particuliers ; & ainsi ce qui manque d'un côté est remplacé par un autre endroit. Ce n'est pas la marque d'un grand merite, que d'avoir beaucoup de vanité. Ces personnes si orgueilleuses, qui se mettent à si haut prix, qui se croyent uniques en leur espece, & qui se vantent à tout propos, sont souvent bien éloignées de leur compte ; leurs rares qualitez sont balancées par des défauts essentiels, qui en diminuënt le prix. Ceux qui n'ont pas des talens rares, ou un genie sublime, ne doivent pas être méprisez pour cela ; car ils ont d'autres perfections plus utiles, & plus necessaires pour la societé civile. La beauté du plumage du Paon est une perfection sterile, & qui n'est pas d'une grande ressource ; & il avoit grand tort de mépriser la Gruë, qui est à la verité moins belle ; mais en récompense elle vole avec plus de legereté.

Ne t'enorgueillis point sur quelque qualité,
Qui paroit en toy sans égale.
Regarde tes défauts, & si ta vanité
Ne t'aveugle point trop, voy ce qui te ravale.

FABLE XCVI.

Du Tygre, & du Renard.

UN Chaſſeur armé de traits & de fléches qu'il lançoit de tous côtez avec beaucoup d'adreſſe, faiſoit à toute outrance la guerre aux Animaux, qui fuïoient devant un ennemi ſi redoutable, & qui n'oſoient tenir la campagne. Le Tigre, plus fier & plus hardi que les autres, ſe preſenta, & promit de faire tête lui ſeul à leur

Digitized by Google

leur ennemi commun. Le Chasseur lança avec roideur une fléche qui atteignit le Tygre. Il se mit à jetter de hauts cris, & à regarder de tous côtez pour reconnoître l'auteur de sa blessure. Le Renard vint au devant du Tygre, & lui demanda, qui avoit eu l'audace de blesser un animal si fier & si courageux. Je ne sçai, répondit le Tygre; mais je sens bien à ma blessure qu'elle vient d'un homme qui a beaucoup de force & de vigueur.

SENS MORAL.

LA témerité des audacieux est souvent punie. Ceux qui se confient trop dans leurs propres forces, se tiennent moins sur leurs gardes, & sont surmontez par d'autres moins forts. La victoire est souvent l'effet de la prudence, plûtôt que de la force. Les ruses & les finesses sont permises à la guerre, & contribuënt quelquefois au gain des batailles, autant que le courage, & la valeur. C'est par-là que des armées nombreuses sont défaites par d'autres bien inferieures en nombre. Nous en avons un bel exemple dans la personne du fameux Scanderberg, qui n'ayant qu'un camp volant de dix mille hommes, a toûjours desolé, & battu les Armées du Grand Seigneur. Alexandre le Grand, avec trente mille hommes, défit Darius qui trainoit un million de soldats à sa suite. Le Tygre est plus fort qu'un homme seul. Voilà pourquoy celui que fait parler Esope en cette Fable,

se

Digitized by Google

ſe vantoit de pouvoir terminer ſans aucun ſecours, la guerre qu'un Chaſſeur faiſoit aux Animaux ; mais ce Chaſſeur ruſé ſe prévalant de ſon adreſſe, & ſe précautionnant contre les approches & la fureur du Tygre, ne combattoit que de loin à coups de traits & de fléches, dont il le bleſſa enfin, & le mit hors de combat.

Avec tes ennemis tu ne veux point de paix.
En cent occaſions tu nous as fait connoître
Qu'aucun autre en valeur ne t'égala jamais ;
Mais dans quelqu'une enfin crains de trouver ton maiſtre.

FABLE XCVII.

Des

Des Taureaux, & du Lion.

QUatre Taureaux résolurent de se liguer ensemble pour leur conservation reciproque, & de ne se separer jamais les uns des autres, pour être toûjours en état de se secourir mutuellement. Le Lion qui les voyoit paître les uns auprés des autres, n'osa jamais les insulter, quoiqu'il se sentît extrêmement pressé de la faim. Mais pour les vaincre plus aisément, il crut qu'il devoit les separer par de specieux prétextes, afin de les attaquer separément. Cet artifice lui réüssit, & il devora les quatre Taureaux les uns aprés les autres.

SENS MORAL.

LEs forces unies sont d'une grande resistance; pour les vaincre il faut les separer. Cette maxime est d'un grand usage dans les Ligues offensives, & défensives, qui se font pour resister à un Prince trop puissant, qui pourroit aisément envahir les Etats voisins, s'ils ne se secouroient les uns les autres, & s'ils ne se tenoient étroitement unis, par les liens d'une bonne intelligence. Le grand soin de ce Prince, est de desunir ces petits Etats, & de jetter entr'eux des semences de jalousie; car si tôt que cette bonne intelligence est rompuë, il les ruine sans peine les uns aprés les autres, & il les assujettit à sa puissance. C'est ce qu'Esope a voulu signifier dans la Fable des quatre Taureaux

que

Digitized by Google

que le Lion ne put jamais vaincre, & qu'il n'osa même attaquer, tandis qu'ils demeurerent unis; mais quand il les eut separez par de belles promesses, il les égorgea sans resistance.

La concorde est un fort lien,
Qui nous met à couvert d'une lâche entreprise.
Quand on peut la garder, on ne doit craindre rien,
On perit quand on se divise.

FABLE XCVIII.

Du

Du Sapin, & du Buiſſon.

LE Sapin regardant avec mépris le Buiſſon, ſe vantoit de ſa hauteur, & de ce qu'on le choiſiſſoit pour être employé à la ſtructure des Palais des Princes, à faire les mats des grands vaiſſeaux ; & il reprochoit au Buiſſon de n'être bon à aucun uſage. Le Buiſſon répondit modeſtement au Sapin, que les grands avantages dont il ſe vantoit avec tant d'orgueil, l'expoſoient à de grans malheurs ; car le Bucheron le met en pieces ſans miſericorde, & le jette par terre à coups de coignée ; au lieu que le Buiſſon vit en ſeureté dans une condition plus obſcure.

SENS MORAL.

CEux qui croyent avoir un merite ſublime, ne doivent pas mépriſer les autres qui n'ont qu'un merite mediocre. La fortune éleve bien haut de certaines gens, pour leur faire faire une chûte plus éclatante. Sur ce principe, la mediocrité des biens eſt quelquefois préferable à de grandes richeſſes, à cauſe des perils où l'on eſt expoſé dans l'opulence. Ce qui eſt incomprehenſible, c'eſt que les plus riches ne ſont pas encore contents. Voilà pourquoi on les compare fort à propos aux hydropiques, qui ne peuvent éteindre la ſoif qui les brûle, & qui redouble à meſure qu'ils boivent davantage. L'un des appanages de la grande fortune eſt l'orgueil, & la

Digitized by Google

la dissolution ; au lieu que dans la mediocrité on a des sentimens plus humbles & plus modestes. Esope introduit le Sapin qui se vante de sa hauteur & des autres avantages que la nature lui a donnez ; au lieu que le Buisson vivant dans l'obscurité, se contente de reprocher à l'autre, que si la nature l'a mieux partagé, il est aussi exposé à de grands revers ; puisqu'on le coupe, & qu'on le met en pieces, pour les differens usages à quoi on le trouve propre ; au lieu qu'on laisse le Buisson sans lui faire aucun outrage, parce qu'en effet l'on n'en peut pas tirer de grands secours.

Songe que tout est perissable.
Vivre tranquillement, c'est tout ce qu'il nous faut
Un état mediocre est souvent préferable
A ces rangs élevez d'où l'on tombe de haut.

FABLE XCIX.

D'un Pêcheur, & d'un petit Poisson.

UN Pêcheur ayant pris un petit Poisson, dont le goût est trés-agreable, résolut de le manger. Ce petit animal, pour se tirer des mains du Pêcheur, lui representoit qu'il devoit lui donner le temps de croître, & le prioit trés-instamment de le relâcher, lui promettant de revenir de son bon gré mordre à l'hameçon au bout de quelque temps. Il faudroit que j'eusse perdu l'esprit, lui repliqua le Pêcheur, si je me

Digitized by Google

me fiois à tes promeſſes ; & ſi ſous l'eſperance d'un bien futur & incertain, je me privois d'un bien preſent & aſſuré.

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence de ſe priver d'un bien que l'on poſſede, quelque peu conſiderable qu'il ſoit, pour en avoir un autre plus grand à l'avenir, mais dont le ſuccés eſt incertain. Cette maxime eſt aſſez generalement receuë de tous les hommes. Ils ont aſſez de peine à ſe priver d'un gain aſſuré, quoiqu'il ſoit mediocre, par l'eſperance d'un bien plus con-

Digitized by Google

confiderable, mais qui eſt douteux. Ainſi le Pêcheur ne ſe laiſſa nullement perſuader par la harangue du petit Poiſſon qu'il venoit de prendre, & il avoit raiſon d'en uſer de la ſorte; car il valoit mieux qu'il le mangeât, tout petit qu'il étoit, que d'attendre qu'il fût devenu plus gros; puiſque le Pêcheur n'étoit pas aſſuré de le reprendre une ſeconde fois. Voilà une bonne inſtruction pour ceux qui ſe nourriſſent de vaines eſperances, & qui ſe privent par leur faute d'un bien qu'ils ont entre les mains.

Ce qui te paroiſt ſeur, doit ſeul te mettre en peine.
Il n'eſt pas d'un eſprit bien ſain
De quitter un profit certain,
Pour une eſperance incertaine.

FABLE C.

De l'Avare, & de l'Envieux.

JUpiter voulant connoître à fond les ſentimens des hommes, envoya Apollon ſur la terre, pour ſonder leurs inclinations. Il rencontra d'abord un Avare, & un Envieux. Il leur dit de la part de Jupiter, qu'il avoit ordre de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderoient, à condition que le ſecond auroit le double de ce que le premier auroit demandé. Cette circonſtance fut cauſe que l'Avare ne put jamais ſe reſoudre à rien demander, dans l'apprehen-

henſion qu'il eut que l'autre ne fût mieux partagé que lui ; mais l'Envieux demanda qu'on lui arrachât un œil, afin qu'on arrachât les deux yeux de l'Avare, ſelon les conventions d'Apollon.

SENS MORAL.

CEtte peinture ſuffit pour faire connoître combien l'avarice, & l'envie ſont des vices deteſtables. Ils vont aſſez ſouvent enſemble ; car ceux qui aiment paſſionnément les richeſſes, regardent ordinairement avec un œil d'envie, ceux qui les poſſedent. L'avarice eſt une paſ-

Digitized by Google

sion demesurée d'avoir du bien, par une apprehension souvent mal fondée d'en manquer à l'avenir. Les Philosophes ont remarqué que les flegmatiques, & les melancoliques sont plus enclins à l'avarice que les autres hommes, parce qu'ils sont plus sujets à la peur. Cette même raison regarde aussi les vieillards, qui sont plus timides, & plus prévoyans, & qui craignent toûjours de manquer du necessaire, quoiqu'ils regorgent de biens; mais si les hommes vouloient se contenter precisément du necessaire, ils n'auroient pas besoin de tant se tourmenter pour faire de grands amas. La nature demande peu de chose; l'abondance lui est plus nuisible que profitable. Les premiers hommes, qui ne se nourrissoient que de gland & de lait, & qui se couvroient de peaux de Moutons mal apprêtées, vivoient des siecles entiers. Ce qui est à remarquer dans la Fable de l'Avare, & de l'Envieux, c'est que le premier ne voulut faire aucun souhait, quelque avantageux qu'il lui pût être; & que l'autre aima mieux qu'on lui crevât un œil, pour avoir le plaisir cruel de voir crever les deux yeux à son concurrent. A quel excés de bizarrerie, & de cruauté, les passions peuvent-elles porter les hommes!

L'avidité d'avoir est un mal sans remede,
L'Avare n'est jamais content de son destin,
Il se sent rongé de chagrin,
De tout ce qu'un autre possede.

Digitized by Google

FABLE CI.

De l'Enfant, & de l'Avare.

UN enfant pleuroit auprés d'un puits, & donnoit des marques d'une grande douleur. Un Avare qui paſſoit par là, s'approcha de lui, & lui demanda le ſujet de ſes larmes & pourquoi il s'affligeoit de la ſorte. Que je ſuis malheureux, répondit cet enfant, en pleurant toûjours de plus en plus! J'avois une cruche d'or, qui vient

Digitized by Google

maintenant de tomber dans le puits, parce que la corde s'eſt rompuë. L'avare aveuglé par ſa convoitiſe, ne s'aviſa point de demander à l'enfant d'où il avoit apporté cette cruche d'or, ni comment elle lui étoit tombée entre ſes mains. Sans balancer davantage, il quitte ſes habits, & deſcend dans le puits, où il ne trouva point la Cruche d'or, dont l'enfant lui avoit parlé; mais il fut bien plus ſurpris, lors qu'étant ſorti du puits il ne trouva point ſes habits que l'Enfant avoit emportez, & qu'il avoit cachez dans la Forêt voiſine, où il s'étoit ſauvé.

SENS MORAL.

CEux qui deſirent le bien d'autrui, perdent quelquefois leur propre bien, en voulant s'approprier ce qui ne leur appartient pas. Il arrive aſſez ſouvent que les trompeurs qui uſent de mauvaiſes fineſſes, & de ſupercherie, ſont eux-mêmes trompez : comme il arriva à l'avare de cette Fable, qui croyant contre toute vrai-ſemblance qu'une Cruche d'or étoit tombée dans un puits, quitta ſes habits, pour l'y aller chercher : mais c'étoit un leurre qu'un enfant lui donnoit pour ſe moquer de lui, & pour lui joüer le tour qu'il lui joüa dans la ſuite. Cet exemple montre que les enfans ſont ruſez, & méchans, dés leur premier âge ; & qu'ils ſont trés-ſuſceptibles de toutes ſortes d'impreſſions ; pour peu qu'ils voyent pratiquer le mal, ils s'y laiſſent aiſément en-

Digitized by Google

entraîner. Les paſſions croiſſent avec eux comme les chiffres que l'on a tracez ſur l'écorce des arbres, croiſſent à meſure que les arbres ſe fortifient. Les enfans ſe tournent au bien ou au mal, ſelon les impreſſions qu'on veut leur donner. C'eſt comme une cire molle entre les mains de ceux qui ont ſoin de leur éducation. Si ceux qui les gouvernent ſont vicieux, ils prennent la teinture de leurs vices. Au contraire, ſi on ne leur montre que de bons exemples, ils prennent le pli qu'on leur donne.

La plûpart des enfans ſont remplis d'innocence,
Leur âge eſt un rempart contre l'iniquité,
Et qui veut abuſer de leur ſimplicité,
Voit ſouvent le ſuccés tromper ſon eſperance.

FABLE CII.

D'un Lion, & d'une Chevre.

UN Lion ayant apperçû une Chevre qui broutoit ſur le haut d'un Rocher, Que ne deſcens-tu dans la plaine, lui dit-il, où tu trouveras en abondance le Thin, & les Saules verds que tu mangeras à ta diſcretion ? Quitte ces lieux ſecs & ſteriles, & viens en pleine campagne. Je te ſuis fort obligée, lui répondit la Chevre, du bon avis que tu me donnes ; mais ton intention me paroît ſuſpecte, & je ne crois pas que tu me parles ſincerement.

Digitized by Google

SENS MORAL.

IL n'eſt pas de la prudence de préferer l'agreable à l'utile; & il arrive aſſez ſouvent que l'amour des plaiſirs plonge dans de grands malheurs, ceux qui les cherchent avec trop d'emportement. Le conſeil que le Lion donnoit à la Chevre de venir en pleine campagne, où elle trouveroit des herbes plus agreables, & en plus grande abondance que ſur la pointe des Rochers où elle broutoit, étoit un conſeil intereſſé. Le Lion ſe foucioit fort peu que la Chevre vint paître dans un bon pâturage; ſon intention étoit de la devorer, & il étoit au deſeſpoir de la voir hors des atteintes de ſes griffes. Elle ne fit pas ſem-

Digitized by Google

ſemblant d'entendre ce que le Lion lui diſoit; & elle ne jugea point à propos de s'approcher de lui. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer à l'égard de ceux qui nous donnent de mauvais conſeils, ſous pretexte d'être dans nos interêts. Il faut tâcher de penetrer dans leur intention, pour découvrir les motifs ſecrets qui les engagent à parler comme ils font. Ce que le Lion diſoit à la Chevre paroiſſoit aſſez obligeant, en lui montrant un bon pâturage où elle auroit trouvé toutes ſortes d'herbes en abondance; mais les ongles, les dents, le poil heriſſé, la mine menaçante du Lion; tout cela fit peur à la Chevre. Cet exemple nous apprend à nous défier des ennemis cruels, qui empruntent le langage des veritables amis, pour faire donner dans le piege qu'ils ont dreſſé. Quand on commence à s'en défier, on ſe tient plus aiſément ſur ſes gardes, & l'on prend tant de précautions pour s'en garantir, que toutes leurs fineſſes & leurs mauvais conſeils deviennent inutiles.

Ce conſeil paroît bon, mais enfin examine
Quel motif te l'a fait donner.
S'il vient d'un ennemi, tu dois le ſoupçonner,
Il tend ſans doute à ta rüine.

FABLE CIII.

De la Corneille, & de la Cruche.

LA Corneille ayant ſoif, trouva par hazard une Cruche, où il y avoit un peu d'eau; mais comme la Cruche étoit trop

Digitized by Google

profonde, elle n'y pouvoit atteindre, pour se desalterer. Elle essaya d'abord de rompre la cruche avec son bec; mais n'en pouvant venir à bout, elle s'avisa d'y jetter plusieurs petits cailloux, qui firent monter l'eau, jusqu'au bord de la Cruche. Alors elle bût tout à son aise.

SENS MORAL.

ON obtient par sa sagesse, & par sa bonne conduite, ce que l'on n'auroit pû obtenir par la violence, & par la force. La necessité fait trouver des inventions ausquelles on ne penseroit

Digitized by Google

feroit jamais, si l'on ne se trouvoit pas dans ces conjonctures fâcheuses. Ce que fit la Corneille en cette occasion, & ce que font encore à peu prés de semblable plusieurs animaux, a fait dire à quelques Philosophes, que les bêtes raisonnoient, & qu'ils tiroient des consequences. Esope les fait parler pour instruire les hommes, & pour leur apprendre la morale & la veritable sagesse. Ce que l'on peut remarquer à l'avantage des animaux, c'est la merveilleuse prévoyance qu'ils ont pour leur conservation, & pour tout ce qui regarde leur maniere de vie, ou pour perpetuer leur espece ; les soins qu'ils prennent de leurs petits l'ardeur avec laquelle, ils les défendent : mais on peut attribuer tout cela à l'instinct de leur nature, sans qu'il soit necessaire qu'ils raisonnent, ou qu'ils tirent des consequences. Les plantes germent dans la terre ; la digestion se fait dans nôtre estomach ; le chile, & le sang se distribuënt dans les veines, sans que l'ame en ait aucune connoissance, & sans qu'elle le puisse empêcher ; car tout cela se fait mechaniquement ; & par la force des ressorts, & de la machine. Peut-être que ce qui a donné occasion de penser que les bêtes raisonnoient c'est que Pytagore ayant publié par toute l'Italie son sentiment sur la metempsycose, il ne fut pas difficile de faire croire que les bêtes raisonnoient, depuis que l'on crut que les ames des hommes passoient dans leurs corps. Esope étoit en cela du sentiment de Pytagore ; mais n'en déplaise à ces deux grands hommes, il y a long-temps qu'on est revenu de ces rêveries ; & l'on ne croit pas en ces Siecles-cy, que les bêtes raisonnent ou tirent des consequences, ni qu'elles distin-

diſtinguent le vrai d'avec le faux. On les a terriblement degradées depuis que quelques Philoſophes modernes ont publié que les bêtes ne vivent pas, qu'elles ne voyent, & qu'elles n'entendent rien; qu'elles ne ſentent point de douleur quand on les bat, ou quand on les écorche; que ce ſont des automates, & des machines un peu plus parfaites que les montres, parce qu'elles ſont d'un plus excellent ouvrier. Cette opinion diminuë beaucoup le prix de ce que fit la Corneille, en jettant des cailloux dans la Cruche, pour faire remonter l'eau juſqu'au bord, afin qu'elle pût boire avec plus de facilité.

N'en deſeſpere point; la choſe eſt difficile,
Mais quoique l'obſtacle ſoit grand,
Avec un peu d'adreſſe, il n'eſt ſi mal habile
Qui ne ſe tire bien de ce qu'il entreprend.

FABLE CIV.

Du Laboureur, & du Taureau.

UN Laboureur avoit dans ſon Etable un Taureau indocile, qui ne pouvoit ſouffrir le joug, ni être lié; mais pour l'empêcher de frapper de ſes cornes, comme il avoit accoûtumé de faire; il s'aviſa de les ſcier fort prés du crâne, & l'attacha à une charuë, dont il tenoit le manche. Le Taureau ne pouvant plus frapper de ſes cornes, pour ſe vanger en quelque façon de

de ſon Maître qui l'avoit mis ſous le joug, lui rempliſſoit la bouche & les yeux de pouſſiere, qu'il faiſoit voler avec ſa tête & ſes pieds.

SENS MORAL.

LEs naturels indociles & revêches ne ſe peuvent guere corriger, quelques ſoins que l'on prenne pour les réduire. Ceux qui ſont accoûtumez à mener une vie libre, & qui ont contracté une certaine habitude de libertinage, ſe revoltent quand on veut les reduire à mener une vie plus reguliere. C'eſt-ce qu'on remarque principalement dans les enfans, à qui on a laiſſé pren-

prendre un peu rrop de liberté dans leur premiere jeunesse. On a toutes les peines du monde à les faire r'entrer dans leur devoir, quand on veut les reduire, & les obliger à se captiver davantage. Le Laboureur dont il est parlé dans cette Fable, fut obligé de couper les cornes de son Taureau pour le rendre plus docile, & pour le mettre sous le joug; encore regimboit-il autant qu'il pouvoit; & il faisoit tous ses efforts pour rompre les liens qui l'attachoient malgré lui à la charuë. C'est ainsi que la jeunesse indocile, employe toutes sortes d'efforts, pour s'affranchir d'un joug qui lui pese; mais ceux qui ont le soin de la conduire, ne doivent jamais se relâcher de leur exactitude, & de leur severité.

Il est des esprits indociles
Que rien ne peut ni dompter ni fléchir.
C'est un joug bien terrible, & dont les plus habiles,
Avec tout leur sçavoir, ont peine à s'affranchir.

FABLE CV.

Du Satyre, & du Païsan.

UN Païsan ayant rencontré dans une Forêt un Satyre demi-mort de froid, le conduisit dans sa maison. Le Satyre voyant que ce Païsan soufloit dans ses mains, lui en demanda la raison. C'est pour les réchauffer, lui répondit-il. Peu de temps aprés s'étant mis à table, le Satyre vit que le Paï-

Digitized by Google

Païſan ſouffloit dans ſon potage. Il lui demanda, tout étonné, pourquoi il le faiſoit. C'eſt pour le refroidir, repliqua le Païſan. Alors le Satyre ſe levant de table, ſortit promptement de la maiſon. Je ne veux point de commerce, dit-il au Païſan, avec un homme qui ſouffle de la même bouche, le chaud, & le froid.

SENS MORAL.

IL ne faut point de ſocieté avec les gens qui loüent & qui blâment également, & qui tranchent

Digitized by Google

chent des deux côtez. C'est l'avis que le Satyre de cette Fable donne à tous les hommes, en fuïant ce Païsan qui souffloit de la même bouche le froid, & le chaud. Cette Fable est le symbole de ces personnes doubles qui vous accablent de complimens, qui vous comblent d'éloges en vôtre presence, & qui vous déchirent par de cruelles médisances quand vous avez le dos tourné. Ces gens-là sont, pour ainsi dire, des glaives à deux tranchans; ils blâment ou ils loüent selon les conjonctures, & toûjours par interêt, & pour venir à leur fin. On ne doit pas leur sçavoir beaucoup de gré des éloges qu'ils prodiguent; car un moment aprés ils feront des peintures cruelles des mêmes personnes qu'ils avoient élevées jusqu'aux nuës. On peut dire d'eux ce que le Satyre disoit du Païsan, qu'ils soufflent le froid & le chaud de la même bouche; mais il faut rompre avec eux tout commerce, & s'éloigner d'eux, comme le Satyre s'enfuit de la maison du Païsan.

Compte pour un honteux défaut
De n'avoir pas au cœur ce que ta bouche exprime.
Qui souffle le froid & le chaud,
Ne merite pas qu'on l'estime.

FABLE CVI.

Du Taureau, & du Rat.

UN Rat alla mordre un Taureau couché sur la litiere, & lui déchirer la cuisse à belles dents. Le Taureau se leva tout

tout en furie, & commença à branler la tête, à menacer de ses cornes, & à jetter des mugissemens épouvantables, cherchant par tout l'ennemi qui avoit osé l'attaquer; mais le Rat allongeant la tête hors du trou, où il s'étoit refugié, & où il se trouvoit en assurance, se moquoit de la furie du Taureau. De quoi te servent, lui dit-il, tes cornes menaçantes, contre un petit Animal qui a eu la hardiesse de t'attaquer, & de te blesser, sans redouter ta colere?

Digitized by Google

SENS MORAL.

CEux qui paroiſſent les moins courageux, & les plus mépriſables, peuvent inſulter les plus forts, & leur cauſer de grands chagrins. Cette Fable apprend aux hommes qu'il n'y a point de ſi foible ennemi qui ne ſoit à craindre, & qui ne puiſſe nous faire paſſer de mauvaiſes heures. La nature a donné à tous les Animaux dequoi ſe défendre de la violence & de l'inſulte. Les Moucherons, les Fourmis, les plus vils inſectes ont des aiguillons pour attaquer leurs ennemis, & pour faire des bleſſures à ceux qui auroient envie de leur faire du mal. Les Grands qui ſe flattent de pouvoir impunément opprimer les petits, en ſont ſouvent repouſſez avec perte ; car quoiqu'ils ſoient plus foibles, l'induſtrie ſupplée au défaut de la force qui leur manque. C'eſt la politique dont ſe ſervent les petits Princes pour s'oppoſer à la violence d'un Prince plus puiſſant, qui voudroit les opprimer : car ils ſe lient enſemble, & réüniſſent leurs forces pour ſe mettre en état de lui reſiſter, & même de l'attaquer. Le Rat qui avoit une retraite voiſine, où il étoit en aſſeurance contre tous les efforts du Taureau, eut l'audace de l'aller attaquer, & de le mordre impunément, ſans que le Taureau, tout fort, & tout courageux qu'il eſt, pût ſe vanger de ſes inſultes.

Contre chacun, ſans te contraindre,
Par ton rang élevé tu te crois tout permis,
Mais ſouviens-toy qu'il n'eſt point d'ennemis,
Quelque foibles qu'ils ſoient, que l'on ne doive craindre.

FA-

FABLE CVII.

D'une Oye, & de son Maître.

UN homme avoit dans sa maison une Oye qui lui pondoit chaque jour un œuf de pur or. Cet homme se persuadant follement qu'il y avoit dans le ventre de l'Oye une mine de ce précieux métal, la tua pour s'enrichir tout d'un coup. Mais ayant ouvert le ventre de son Oye, & n'y trouvant que ce que l'on trouve dans les

Digitized by Google

Oyes ordinaires ; il commença à se desesperer & à jetter de hauts cris, de sorte qu'il perdit des richesses mediocres, voulant en amasser d'immenses, & d'excessives.

SENS MORAL.

IL faut moderer sa convoitise, & le desir desordonné des richesses ; & vivre content dans une fortune mediocre ; car pour vouloir trop avoir, on perd souvent tout. Le Maître de cette Oye, qui pondoit chaque jour un œuf d'or, est à bon droit reprehensible de s'être trop hâté d'égorger son Oye, sans avoir murement deliberé sur l'execution de ce dessein, & sur les avantages qu'il en esperoit. Ce fut une extrême imprudence en cette homme de se priver d'un bien certain, quoique mediocre, pour en avoir un plus grand qu'il n'étoit pas assuré d'obtenir, & qui lui manqua en effet. Les regrets qu'il témoigna, quand il se vit frustré de ses esperances, furent tres-inutiles. Il n'est plus temps de nous plaindre, & de gemir, aprés avoir fait une sotise, qui ruïne nôtre fortune. C'est-ce qui arriva à cet homme, lequel tua imprudemment son Oye. Aprés avoir connu sa sottise, il s'abandonna à son desespoir.

Reprime en tes souhaits cette ardeur violente,
Qui te fait prendre un ridicule espoir,
D'un sort heureux & doux il faut qu'on se contente.
On perd tout quelquefois, quand on veut trop avoir.

FA-

FABLE CVIII.

Du Singe, & de ses deux Petits.

UN Singe avoit deux petits jumeaux. Il en aimoit un passionnément, & ne pouvoit souffrir l'autre. Le favori étoit fort agile, dançoit & sautoit avec une grande legereté, & faisoit habilement toutes sortes de singeries. Mais un jour par malheur, il se démit une jambe en sautant, & commença à jetter de hauts cris. Le pere qui

Digitized by Google

l'entendit, accourut incontinent, le prit entre ses bras, & le serra d'une si étrange sorte, qu'il l'étouffa à force de l'embrasser.

SENS MORAL.

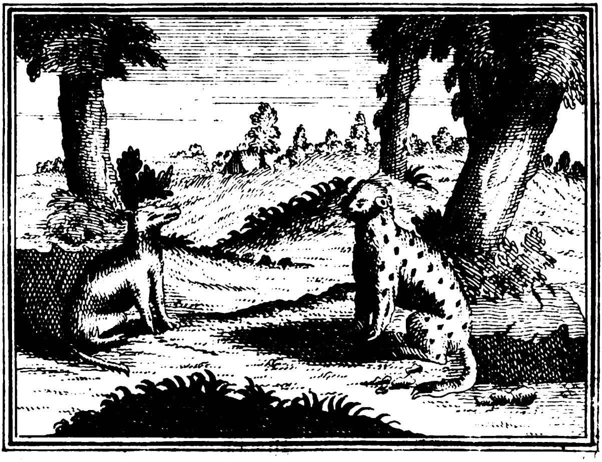
LEs tendresses excessives des peres envers leurs enfans sont bien souvent la cause de leur malheur, & de leur perte. Le Singe dont il est fait mention dans cette Fable, avoit deux petits, dont l'un étoit haï, & l'autre éperduëment aimé; mais cet amour aveugle causa la perte de sa vie. Cette peinture exprime au naturel ce qui se passe tous les jours dans les familles. Les Peres & les Meres, à force de caresser leurs enfans, les étouffent; c'est-à-dire que l'indulgence qu'ils ont pour eux, & la negligence qu'ils apportent à les corriger de certains défauts, qui paroissent d'abord assez legers, mais qui degenerent enfin dans de grands vices; est la cause de leur perte. Ceux qu'ils cherissent le moins & pour lesquels ils témoignent même de l'aversion, ce sont ceux qui réüssissent le mieux, parce qu'ils ne les gâtent point par des caresses outrées, qui corrompent le plus souvent leur santé, aussi bien que leurs mœurs; au lieu que ceux que l'on neglige, & que l'on maltraite, font des efforts extraordinaires pour surmonter par leur vertu, & par leur merite, l'aversion qu'on leur témoigne.

Aime tous tes enfans en veritable Pere.
Tiens la balance égale, & ne t'aveugle pas.

Si

Si ton cœur, tout à l'un, aux autres le préfere,
Tu croiras l'embrasser, & tu l'étoufferas.

FABLE CIX.



Du Renard, & du Leopard.

LE Renard & le Leopard disputoient un jour ensemble de leurs talens, & de leur beauté. Le Leopard vantoit sa peau mouchetée, & peinte de diverses couleurs. J'avoüe, lui dit le Renard, que ta peau est plus belle que la mienne; mais en ré-

compenſe, j'ai dans l'eſprit la même beauté, & les mêmes agrémens que tu as ſur la peau.

SENS MORAL.

LA fineſſe de l'eſprit eſt préferable à la fineſſe de la peau. Les femmes ne conviennent peut-être pas de cette maxime. Rien ne leur paroît comparable aux agrémens de leur exterieur. C'eſt pour les conſerver qu'elles emploient leurs ſoins, & toute leur induſtrie. En effet, c'eſt en quoi conſiſte la plus grande partie de leur merite. C'eſt-ce qui leur donne ce merveilleux aſcendant qu'elles ont ſur les hommes ; les plus ſenſez, les plus ſages, les plus auſteres, ſont les dupes d'un beau viſage. Il faut cependant avoüer, quand on examine de prés la choſe, que les talens de l'eſprit ſont préferables à la beauté du corps qui ne peut être de longue durée, & que mille accidens divers peuvent détruire en un moment. Auſſi le Renard avoüa ſans peine au Leopard, que la beauté de ſa peau ſurpaſſoit la ſienne ; mais il ne voulut pas demeurer d'accord pour cela qu'il fuſt inferieur en merite ; parce que les talens de l'eſprit remplaçoient ce qui lui manquoit d'un autre côté.

Ne t'enfle point d'orgueil pour la beauté du corps,
Elle eſt ſujete au temps, le moindre mal l'efface ;
Mais les dons de l'eſprit ſont de riches tréſors,
Qui demeurent lorſque tout paſſe.

FA-

FABLE CX.

De Venus, & d'une Chatte.

UN jeune homme avoit un amour ſi violent pour une Chatte, qu'il pria tres-inſtamment la Déeſſe Venus de la metamorphoſer en femme. Venus touchée de compaſſion pour ce jeune homme, transforma la Chatte en une belle fille d'une rare beauté. Ce jeune homme ne conſultant que ſa paſſion, conduiſit ſur le champ cette fille

Digitized by Google

dans sa maison pour se contenter. Ils ne furent pas plûtôt dans le lit, que Venus, pour éprouver cette fille, & pour sçavoir si en changeant de figure elle avoit aussi changé de temperament, lâcha un Rat dans sa chambre. Alors cette nouvelle épouse oubliant son amant, & le lit nuptial, sauta hors du lit, & se mit à poursuivre le Rat pour le manger. La Déesse irritée de sa legereté, lui rendit sa premiere forme, & la fit redevenir Chatte.

SENS MORAL.

IL est fort difficile de refondre son temperament, & de se défaire d'une habitude que le temps a fortifiée. Cette Fable contient plusieurs belles moralitez; car elle fait d'abord connoître les bizarreries de l'amour dans celui que ce jeune homme conçut pour sa Chatte. L'amour suppose pour l'ordinaire de la sympathie, & de la ressemblance; mais quand on est éperduëment amoureux, on est capable de toute sorte d'extravagance; & l'on aime souvent, sans sçavoir pourquoi, des objets qui n'ont rien d'aimable. Esope dans cette Fable a voulu principalement faire connoître que l'on ne change point de mœurs en changeant de condition; car cette fille que l'on feint avoir été changée en Chatte, quitta son Amant & le lit nuptial pour courir aprés une Souris. Les femmes qui ont été galantes, prennent quelquefois une autre conduite; elles réforment leurs habits, & affectent de parois-

paroître avec un exterieur reformé ; mais leur cœur ne change pas pour cela, quoique leur maniere de vie paroisse plus reguliere, ou plus mysterieuse. On remarque souvent de grandes bizareries dans l'amour des Dames. Celles qui ont esté long-temps fieres, & qui ont resisté aux attaques, & aux assiduitez des hommes les plus aimables, se rendent à des miserables, & se livrent à leurs propres Valets. Quoique ces exemples soient fort rares, cependant on en a vû qui se sont étrangement oubliées, au grand deshonneur de leur sexe. Ce n'est pas toûjours un bon moyen pour conserver la vertu des femmes, que de témoigner que l'on s'en défie. Les maris jaloux, les meres trop soupçonneuses, portent souvent leurs femmes & leurs filles à des extrémitez trés-fâcheuses, par la rigueur qu'ils tiennent à leur égard. Si leur temperament les porte aux intrigues & à la galanterie, ils auront bien de la peine à le changer & à lui donner un autre pli. Ils n'ont qu'à se souvenir de la metamorphose de la Chatte changée en fille; car elle ne quitta point son inclination, en quittant sa peau.

Le hazard quelquefois nous éleve en un rang
Où nous n'aurions osé prétendre;
Mais quelque chose en nous marque toûjours le sang
Dont le Ciel nous a fait descendre.

FABLE CXI.

D'un Malade, & d'un Medecin.

UN Malade interrogé par son Medecin sur l'état de sa santé, & de quelle ma-

maniere il avoit paſſé la nuit ; lui répondit, qu'il avoit extrêmement ſué. C'ſt un bon ſigne, lui repliqua le Medecin. Il fit le lendemain les mêmes queſtions que le jour precedent au Malade, qui lui dit que le froid l'avoit tellement ſaiſi, qu'il en avoit penſé mourir. Ce pronoſtic eſt encore fort bon, lui repartit le Medecin. Enfin le troiſiéme jour, le Medecin ayant demandé au Malade comment il ſe portoit; & le Malade lui ayant répondu qu'il devenoit hydropique ; tant mieux, repliqua ce

Digitized by Google

ce Charlatan, cette crise est une marque de santé, & vous serez bien-tôt tiré d'affaire. Aprés que le Medecin se fut retiré, l'un des amis du Malade, lui demanda en quel état il se trouvoit. Helas, mon ami, lui repliqua-t-il, on dit que je me porte bien, & cependant je sens bien que je vais mourir.

SENS MORAL.

NOs plus grands ennemis sont ceux qui mentent pour nous flater, & qui nous cachent nos défauts par une complaisance mal entenduë. Le portrait que fait Esope en cette Fable, d'un Medecin Charlatan, peut être appliqué aux faux amis, qui parlent toûjours contre leur conscience, & qui aiment mieux que leurs amis fassent des fautes, que de leur donner des avis salutaires qui les chagrineroient peut-être pour un temps, mais qui les empêcheroient de tomber dans le precipice sur lequel ils marchent, sans le sçavoir. Ils ont la lâcheté de flater les passions de leurs amis, qui leur découvrent le fond de leur cœur; mais bien loin de les retenir par de sages conseils, ils les abandonnent à leur mauvaise conduite, & ils les comblent encore de loüanges empoisonnées. Ils font à peu prés comme ce Medecin de la Fable, qui voyant en son malade des symptomes qui le menaçoient d'une mort prochaine, lui disoit que tout cela n'étoit rien, & qu'en peu de temps il joüiroit d'une parfaite santé. La flaterie est le vice ordinaire

Digitized by Google

naire de ceux qui approchent les Grands ; on n'ose leur parler avec sincerité, ni leur dire des veritez qui les chagrineroient. Leur delicatesse est extrême, & ils veulent toûjours être applaudis. Les Courtisans qui connoissent leur foiblesse, l'entretiennent par leur encens.

Ne prens aucune confiance
En ceux qui font passer tes défauts pour vertus,
Ce sont cœurs lâches, abatus,
Dont tu dois rejetter l'indigne complaisance.

FABLE CXII.

Des

Digitized by Google

Des Cocqs, & de la Perdrix.

UN homme qui se plaisoit à nourrir une grande quantité de Poulets, acheta une Perdrix qu'il mit dans sa basse-cour, parmi ses autres volailles. Dés que les Cocqs la virent, ils lui donnerent la chasse pour l'empêcher de manger, & ils la becqueterent avec tant de violence qu'elle fut obligée de s'enfuir. La Perdrix fort affligée de se voir chassée de la sorte, parce qu'elle étoit étrangere, & nouvelle venuë, se consola un moment aprés, en voyant les Cocqs acharnez les uns contre les autres se déchirer des grifes & du bec. S'ils se font une guerre si cruelle, dit la Perdrix, quoiqu'ils ayent esté nourris ensemble; & s'ils se traitent avec tant d'inhumanité, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent rebutée, moi qui ne suis qu'une étrangere.

SENS MORAL.

LEs Sages se consolent dans leur malheur, lors qu'ils considerent que personne n'en est exempt; & quand ils comparent ce qu'ils souffrent eux-mêmes avec ce que les autres souffrent, ils se contentent de leur condition, & concluënt qu'ils ne sont pas plus à plaindre que les autres. Ils n'esperent pas que des brutaux ayent pour eux de grands égards; & quand ils voyent qu'ils traitent inhumainement leurs propres

pres amis, ils n'en attendent pas de grandes honnestetez. Les persecutions que les Cocqs firent à la Perdrix pour l'empêcher de manger avec les autres Volatiles, & pour la chasser de la basse-cour, où le Maître du Logis l'avoit mise, representent les mauvais traitemens que les méchans font aux gens de bien, parce que la vertu & la bonne conduite de ceux-ci est un reproche continuel des vices des autres. Cette difference met une espece d'antipathie entre les uns, & les autres. Mais les méchans ne se peuvent non plus souffrir, qu'ils souffrent les gens de bien. C'est ce que l'ingenieux Esope a voulu representer dans le combat des Cocqs, qui se déchiroient & qui se mettoient tout en sang à coups de bec. Ce spectacle consola en quelque maniere la Perdrix du mal qu'ils lui avoient fait. Puisqu'ils se traitent avec tant d'inhumanité, dit-elle dans sa douleur, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent si maltraitée. C'est ainsi que les gens de bien peuvent se consoler, lorsque les méchans les persecutent, en voyant les guerres reciproques qu'ils se font les uns aux autres.

De bien des maux dont l'homme est affligé,
La patience est l'unique remede.
Avec des turbulens tu te vois engagé,
Ne dis rien, souffre, & te possede.

FA-

Digitized by Google

FABLE CXIII.

Du Charbonnier, & du Foullon.

UN Charbonnier avoit loüé une trop grande maiſon, & ne la pouvant occuper toute entiere, il pria un Foullon de s'y venir loger avec lui, & d'y prendre un appartement. Le Foullon n'y voulut jamais conſentir, & dit au Charbonnier pour excuſe, que la fumée de ſon char-

Digitized by Google

bon noirciroit tout ce qu'il auroit blanchi par sa Teinture.

SENS MORAL.

Les choses trop dissemblables ne se peuvent aisément allier; & la maxime du vieux Proverbe est veritable, que les semblables doivent se chercher les uns les autres. Le secret pour trouver quelque agrément dans le commerce de la vie, est de s'unir à des gens, dont les mœurs, l'humeur, les manieres, s'accordent avec les nôtres; car il est impossible qu'une societé soit agreable & de durée, quand cette conformité ne se trouve pas. Le metier de Foullon & celui de Charbonnier ont trop peu de rapport pour pouvoir compâtir ensemble. Le Charbonnier noircit tout; le Foullon lave, & décrasse. Cela doit apprendre aux personnes qui sont en estime dans le monde, de ne frequenter jamais ceux dont la reputation est attaquée, & qui n'ont pas une bonne conduite; car il n'y a qu'à perdre dans cette sorte de commerce. On doit fuïr les vicieux avec le même soin que l'on évite les pestiferez, pour se garantir du mauvais air qu'ils respirent : & comme le Foullon évitoit l'approche du Charbonnier, dans l'apprehension que la fumée du charbon ne noircît le blanc qu'il répandoit sur ses étoffes, & qu'il ne fût obligé de les reblanchir, & de les relaver.

Vois avec quel ami tu prens de l'habitude;
Demain tu deviendras ce qu'il est aujourd'hui.
S'il est d'un naturel grossier, sauvage, rude,
Tu seras grossier comme lui.

FA-

Digitized by Google

FABLE CXIV.

De la Chauve-Souris, du Buisson, & de l'Hirondelle.

LA Chauve-Souris, le Buisson, & l'Hirondelle, s'associerent autrefois pour faire commerce ensemble. La Chauve-Souris emprunta de l'argent, pour mettre dans la Societé. Le Buisson y mit des habits. L'Hirondelle apporta de l'or pour sa part. Aprés tous ces préparatifs, quand leurs con-

Digitized by Google

conventions furent faites, ils monterent sur un Vaisseau ensemble; mais il s'éleva tout à coup une si furieuse tempête, que leur Vaisseau fut brisé; de sorte qu'ils eurent bien de la peine à sauver leur vie, aprés avoir perdu leur argent, & leurs marchandises. Depuis ce temps-là, l'Hirondelle voltige auprés des rivages, pour voir si la mer n'y rejettera pas son or. La Chauve-Souris ne se montre que de nuit dans l'apprehension d'être prise par ses Creanciers. Le Buisson s'accroche à tous les habits des passans, pour tâcher de reconnoître les siens.

SENS MORAL.

NOus avons toûjours dans l'imagination les choses que nous aimons, & que nous avons pratiquées. L'habitude nous fait sans cesse retourner vers les objets de nos inclinations. Il semble qu'il y ait quelque sujet de s'étonner qu'Esope ait allié un Buisson avec des Oiseaux, pour faire commerce ensemble. Sous le symbole de la Chauve-Souris, dont les ongles sont crochus, & les ailes monstrueuses, il a voulu representer le naturel des avares. L'Hirondelle a aussi un grand soin d'épargner, & d'amasser. Pour le Buisson qui demeure attaché à la terre par ses racines, il n'est nullement capable d'un grand mouvement. Cette difference de temperament entre ces trois choses qu'Esope a ralliées ensemble, donne à entendre que les entre-

pri-

Digitized by Google

treprises ne réüssissent guere quand il n'y a point de sympathie entre ceux qui s'en mélent. Aussi la societé de la Chauve-Souris, de l'Hirondelle, & du Buisson fut trés-malheureuse, puisqu'ils perdirent tout ce qu'ils avoient mis en commun pour leur commerce, & qu'ils penserent même perdre la vie aprés le débris de leur Vaisseau.

Tu dis qu'à ton malheur rien ne peut s'égaler.
Tu perds beaucoup, je le confesse,
Mais à quoy bon s'en tourmenter sans cesse?
La perte est sans remede, il faut s'en consoler.

FABLE CXV.

De deux Hommes, & d'un Asne.

DEux Voyageurs passant dans des lieux deserts, trouverent par hazard un Asne dans leur chemin. Ils commencerent à disputer entr'eux à qui l'auroit, s'imaginant que la fortune leur avoir fait ce present. La querelle s'échauffa de telle sorte qu'ils en vinrent aux mains; aucun des deux ne voulant ceder à son compagnon; mais tandis qu'ils disputoient, & qu'ils se debatoient de la sorte, l'Asne se sauva, & ils furent tous deux frustrez de leurs esperances.

Digitized by Google

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence de ſe quereller, & de ſe rendre de mauvais offices, pour la joüiſſance d'un bien dont la poſſeſſion eſt incertaine. Cette Fable repreſente naïvement le naturel des plaideurs, qui ſe conſument en Procés pour des Prétentions chimeriques, & qui aprés avoir plaidé long-temps, trouvent à la fin de la plaidoirie, qu'ils ont perdu leur argent, leur reputation, leurs amis, & leur probité. Ces deux Voyageurs dont parle Eſope, auroient continué enſemble tranquillement leur voyage, s'ils n'euſſent eu rien à démêler; mais la rencontre for-

Digitized by Google

fortuite de l'Asne les broüilla, & rompit la bonne intelligence qui avoit esté entr'eux jusqu'alors. Les voilà prêts à se batre & à s'égorger pour posseder une bête, qui se moque d'eux, & qui leur échape tandis qu'ils querellent ensemble.

Tu tâches d'emporter ce qui ne t'est point dû ;
Il n'est rien, pour l'avoir, qu'un Concurrent n'employe ;
C'est entre vous beaucoup de temps perdu.
Pendant ce temps, adieu la proye.

FABLE CXVI.

 Du

Du Lievre, & de la Tortuë.

LE Lievre consíderant la Tortuë qui marchoit d'un pas tardif, & qui ne se trainoit qu'avec peine, se mit à se moquer d'elle, & de sa lenteur. La Tortuë n'entendit point raillerie, & lui dit d'un ton aigre, qu'elle le défioit, & qu'elle le vaincroit à la course, quoiqu'il se vantât fierement de sa legereté. Le Lievre accepta le défi. Ils convinrent ensemble du lieu où ils devoient courre, & du terme de leur course. Le Renard fut choisi par les deux parties pour juger ce differend. La Tortuë se mit en chemin, & le Lievre à dormir, croyant avoir toûjours du temps de reste, pour atteindre la Tortuë, & pour arriver au but avant elle. Mais enfin elle se rendit au but avant que le Lievre fût éveillé. Sa nonchalance l'exposa aux railleries des autres Animaux. Le Renard en Juge équitable, donna le prix de la course à la Tortuë.

SENS MORAL.

LA présomption & la nonchalance gâtent souvent de fort bonnes affaires. On ne doit jamais rien negliger, même avec les ennemis qui paroissent les moins redoutables. Le Lievre se confiant en sa vîtesse crut qu'il pouvoit dormir

tout

Digitized by Google

tout à ſon aiſe, & laiſſer prendre les devants à la Tortuë, qui ſe défiant d'elle-même ſe mit toûjours en chemin, & trompa le Lievre par ſa vigilance. Il n'eſt pas temps de dormir quand on a des affaires de conſequence à terminer. Il ne faut pas même trop compter ſur ſes talens perſonnels ni ſur le peu de merite de l'ennemi qu'on a en tête; car enfin l'adreſſe, la vigilance, les ſoins qu'on ſe donne, peuvent ſuppléer au défaut des talens, comme on le voit par cette victoire que la Tortuë remporta ſur le Lievre. Il ne ſert de rien d'avoir de belles qualitez, ſi l'on n'en fait un bon uſage au beſoin. La vîteſſe du Lievre lui fut inutile, parce qu'il s'amuſa à dormir pendant que ſa rivale, malgré ſa lenteur, & ſa peſanteur naturelle, doubloit le pas, pour arriver au but. La même choſe arrive à peu prés dans les combats particuliers. Un ennemi qui ſe croit invincible, & qui neglige de prendre des précautions, eſt vaincu par un autre moins redoutable que lui; mais qui ſçait ſe ſervir habilement de tous ſes avantages.

Pour faire réuſſir une grande entrepriſe,
Il ne faut rien precipiter.
Dans ces occaſions la lenteur eſt de miſe,
Et l'on perd le ſuccez que l'on veut trop haſter.

Digitized by Google

FABLE CXVII.

De l'Ours, & des Mouches à Miel.

UN Ours pressé de la faim sortit du bois, pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en son chemin des ruches à miel; il se mit à les lêcher. Une Abeille sortit de la ruche, & fit une piqueure trés-douloureuse à l'oreille de l'Ours, qui de rage renversa toutes les Ruches à Miel. Alors les

Digitized by Google

les Abeilles irritées de cet outrage, ſortent en foule de leurs Ruches, s'acharnent ſur l'Ours, & le piquent juſqu'au ſang, pour ſe vanger de leur ennemi, & du dégât qu'il avoit fait à leurs Ruches; de ſorte que l'Ours honteux & enragé, fut contraint de ſonger à la retraite; condamnant en lui-même ſa brutalité & ſon emportement, qui lui avoit attiré tant d'ennemis.

SENS MORAL.

CEux qui paroiſſent les plus foibles emprun-tent des forces de leur deſeſpoir, quand on les opprime. On peut apprendre par cette Fable, que les Grands doivent apprehender la colere des petits, & que pluſieurs foibles ennemis peu-vent reſiſter à un plus fort, comme on le voit par l'exemple de l'Ours, & des Abeilles. On doit toûjours apprehender la colere de celui qu'on a outragé, quoiqu'il ſemble être dans l'impuiſſance de ſe vanger; car il peut emprun-ter du ſecours, & recourir aux ruſes, aux ſtra-tagêmes. Il n'y a nulle comparaiſon entre la force d'une Abeille & celle d'un Ours; cepen-dant pluſieurs Abeilles unies enſemble oblige-rent l'Ours à deſerter & à prendre la fuite, pour ſe garantir de leurs éguillons. Elles ſe mirent toutes en fureur voyant leur ruches renverſées, & leur travaux ruïnez, & ne ſongerent plus qu'à ſe vanger d'un ennemi, qui les traitoit avec tant de brutalité quoiqu'elles ne lui euſſent donné au-cun ſujet de ſe plaindre d'elles. Cela doit ap-prendre aux Grands à ménager les petits, & à crain-

craindre leur deſeſpoir, qui ſe tourne quelquefois en rage, & en fureur, & qui cauſe de grands deſordres.

Si quelqu'un oſe t'outrager,
N'en croy point contre lui ton humeur violente.
Au lieu d'un ennemi l'on s'en attire trente,
Quand, ſans prévoir la ſuite, on cherche à ſe vanger.

Digitized by Google

LES FABLES
DE
PHILELPHE,
POETE LATIN.

Digitized by Google

LES FABLES DE PHILELPHE, POETE LATIN.

FABLE PREMIERE.

Du Faucon, & de la Colombe.

LE Faucon ayant apperçû une Colombe, alla fondre de roideur ſur elle, pour la devorer. Il la tenoit déja entre ſes ſerres, lorſqu'il apperçût par hazard un Pigeon, qui lui parut plus gros, & mieux nourri. Il lâcha la Colombe, pour courir aprés le Pigeon. La Colombe ſe voyant en liberté, s'enfuit à tire d'aîles. Le Pigeon voloit avec tant de legereté, & tant de vîteſſe, que le Faucon ne put jamais l'attraper. Il voulut donc courir aprés la Colombe, qui étoit déja bien loin, de ſorte qu'il ne prit ni l'un ni l'autre.

SENS MORAL.

LA multiplicité des projets fait ſouvent manquer les entrepriſes. Le Faucon de cette Fable, eſt le ſymbole de ces hommes avides, & in-

Digitized by Google

insatiables, qui perdent souvent ce qu'ils ont, par un desir immoderé d'avoir ce qu'ils n'ont pas. Ces gens-là se croyent pauvres & indigens au milieu de l'abondance ; & ils ne sont jamais contens, quoiqu'ils regorgent de biens. Leur avarice insatiable est souvent punie, par les fausses démarches qu'ils font pour amasser de nouvelles richesses ; on leur fait rendre gorge, & on les prive des biens qu'ils n'ont pas legitimement acquis. Le Faucon tenoit entre ses serres une Colombe, qui ne pouvoit plus échaper. Il ne tenoit qu'à lui de la manger à son aise ; cependant il la laissa aller pour courir aprés une autre proye; mais son esperance fut trompée, pour n'avoir pas voulu se contenter de ce qu'il avoit.

Ta fortune est assez heureuse.
Pourquoy d'autres projets veux-tu venir à bout ?
L'avide convoitise est souvent dangereuse,
Et qui veut trop avoir, perd tout.

FABLE II.

De la Couleuvre, & du Herisson.

PEndant un temps incommode & fâcheux, le Herisson ne sçavoit où se retirer. La Couleuvre en eut compassion, & le fit entrer dans son trou, à condition qu'il en sortiroit si-tôt que l'orage seroit passé. Le Herisson le lui promit ; mais se trouvant bien à son aise dans le trou de la Cou-

Couleuvre, il s'y étendit tout de ſon long, & ſe mit au large, ſans ſe ſoucier d'incommoder ſon Hôteſſe. La Couleuvre murmuroit en elle-même, & ſe ſçavoit mauvais gré d'avoir logé chez elle un animal ſi incivil, & ſi incommode ; car le Heriſſon tenant ſes pointes droites, la piquoit de tous côtez ; de ſorte qu'elle ſe vit contrainte de lui ceder ſa Loge, & de chercher une autre demeure.

SENS MORAL.

LÈs ingrats n'ont point de honte de faire du mal à ceux mêmes qui leur ont rendu de bons offices. La Couleuvre receut avec bonté dans ſa petite Loge le Heriſſon, bien loin d'en avoir de la reconnoiſſance, il tourna ſes pointes contr'elle, & l'obligea à ſe retirer. On voit aſſez ſouvent des exemples d'une pareille ingratitude, & des gens qui ont l'eſprit aſſez malfait, pour ſe ſervir des faveurs qu'ils ont receuës contre leurs propres bienfaicteurs. Ce vice eſt bas & fort ordinaire parmi les Valets, qui épient curieuſement tout ce que font leurs Maîtres, pour le redire à qui voudra les entendre. Ces malheureux qu'on loge, & que l'on nourrit, font tout le mal qu'ils peuvent à ceux qui les ont retirez de la miſere, & qui leur fourniſſent de quoi vivre, & toutes les choſes neceſſaires. S'ils pouvoient, ils chaſſeroient leurs Maîtres de leurs maiſons, comme le Heriſſon chaſſa la Couleuvre. Il y a encore un dé-

 faut

Digitized by Google

faut que la conduite du Herisson nous apprend à éviter ; c'est qu'il faut avoir de la reconnoissance pour ceux qui nous reçoivent dans leurs maisons, & qui nous rendent les devoirs de l'hospitalité. Si la chere qu'ils nous font est frugale, il faut bien se donner de garde d'en paroître mécontent, & de vanter les bons repas que nous avons faits en d'autres lieux ; car ce seroit une maniere détournée de mépriser la reception que l'on nous feroit. L'ingratitude, de quelque espece qu'elle soit, est très-haïssable ; mais il n'y a point de supplices capables d'expier le crime de ceux qui outragent leurs bienfaicteurs, & qui abusent de leurs bienfaits contr'eux-mêmes, comme fit le Herisson à l'égard de la Couleuvre.

Un malheureux implore ton secours ;
Il est beau de te voir adoucir sa disgrace,
Mais souvent d'un bienfait le souvenir s'efface,
Crains de te repentir d'avoir sauvé ses jours.

FABLE III.

Du Serpent, du Renard, & du Herisson.

LE Serpent ayant résolu de se vanger du Renard, se mit à le caresser, & lui tint ce langage. Je ne sçai, lui dit-il, si tu connois par expérience, combien la chair du Herisson est delicate, & de bon goût. Il n'y a point de mets plus exquis, ni

ni qui te convienne mieux ; si tu en avois tâté, tu ne voudrois plus manger d'autre chose. Je te conseille d'en faire l'experience, voici un Herisson qui se presente fort à propos, tu pourras aisément le surprendre, car il ne se tient point sur ses gardes. Attaque-le promptement, sans redouter ses pointes. A peine le Serpent eut-il achevé sa harangue, que le Renard se jetta sur le Herisson à corps perdu, pour le manger ; mais le Herisson eut recours à sa ruse ordinaire ; il se ramassa en rond comme une boule toute herissée de pointes. Le Renard ne s'en effraya point d'abord, & résolu de poursuivre sa proye, ne voulut point lâcher prise, esperant toûjours de venir à bout du Herisson ; mais plus il le serroit, plus il sentoit la pointe de ses éguillons. Enfin vaincu par la douleur, il abandonna son entreprise, en s'écriant : O Dieux, que vous avez produit une dangereuse espece d'Animaux ! mais je suis bien dupé, d'avoir crû si legerement le conseil d'un traître.

SENS MORAL.

IL faut examiner meurement la nature des conseils qu'on nous donne, avant que de s'y rendre, & de quelle part ils nous viennent. On peut connoître par la supercherie que le Serpent

ſit au Renard, à quels artifices ont recours ceux qui veulent ſe vanger. Quoi qu'en diſent les vindicatifs, cette paſſion n'eſt pas une marque de courage. Il y a plus de grandeur d'ame à pardonner qu'à ſe vanger. Ceux qui portent la vertu juſqu'à faire du bien à ceux qui leur ont fait du mal, meritent des loüanges immortelles. Ageſilas procuroit ſous-main des Charges à ceux qui le haïſſoient, quand il connoiſſoit, qu'ils avoient d'ailleurs du merite. Philippe, pere d'Alexandre, faiſoit du bien à ceux qui le déchiroient par leurs médiſances. La vengeance que le Serpent voulut prendre du Renard étoit tres-lâche, & tres blâmable; parce qu'il y intereſſoit le Heriſſon, dont il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre. Le Renard, tout fin qu'il eſt, fut un peu trop credule en cette affaire, & donna trop legerement dans le panneau que le Serpent lui tendoit. C'eſt un avis pour nous tenir en garde contre les ſurpriſes de nos ennemis, qui nous donnent quelquefois des conſeils deſavantageux, ſous pretexte d'entrer dans nos interêts. Un Philoſophe diſoit, qu'il ne faut point ajoûter de foi aux paroles de ſes ennemis, même dans les choſes croyables; & qu'on doit au contraire croire ſes amis, même dans les choſes qui paroiſſent incroiables. Le Serpent, pour mieux tromper le Renard, & pour le faire tomber dans le piege, qu'il lui tendoit, employa la ruſe, & la flaterie. Le Renard ſe laiſſa ſéduire, quoiqu'il ſoit ſi ruſé lui-même, & ſi expert en l'art de tromper; mais cet exemple nous prouve que les plus fins ſe laiſſent aiſément ſurprendre par les flateries & par les encens.

Toû-

Digitized by Google

Toûjours dans leurs conseils les méchans sont à craindre,
Et sous de beaux dehors quelque piege est tendu.
Des maux qu'ils t'ont causez, tu ne dois pas te plaindre,
A ta credulité ce châtiment est dû.

FABLE IV.

Du Renard, & de l'Ecrevisse.

L'Ecrevisse fâchée de se voir l'objet des railleries du Renard, qui lui reprochoit qu'elle marchoit à reculons; lui dit un jour, tout en colere: Ne m'insulte pas comme tu fais; je te défie à la course; & quoique tu te vantes de ta vîtesse, je te surpasserai en legereté. Le Renard regardant l'Ecrevisse avec un ris moqueur, accepta le défi. Alors l'Ecrevisse s'accrocha subtilement à sa queuë, sans qu'il s'en apperçût, & s'y tint ferme, pendant que le Renard couroit. Lors qu'il fut arrivé auprés du but, il se détourna pour voir où étoit l'Ecrevisse; mais elle se détacha finement de la queuë du Renard, & elle se trouva par ce moyen plus avancée que lui, & plus prés du but. Alors se moquant de son adversaire, elle eut l'audace de lui dire, qu'elle avoit mieux couru que lui. On te croiroit, lui repartit le Renard, si

tu pouvois marcher autrement qu'à reculons.

SENS MORAL.

LEs railleurs doivent souvent s'attendre à être raillez à leur tour. L'Ecrevisse ennuïée de se voir l'objet des mauvaises plaisanteries du Renard, résolut de s'en vanger, & de le battre de ses propres armes. Il se moquoit toûjours de sa lenteur, & de sa maniere ridicule de marcher à reculons. Ce Renard étoit de l'humeur de la plûpart des hommes, qui s'attachent à examiner les défauts d'autrui, pour les leur reprocher incivilement. On peut souffrir une raillerie innocente, qui se dit en passant, & sans aucun dessein d'offenser; mais on ne souffre guere celles qui sont les effets d'une malice envenimée, ou qui regardent des défauts personnels; c'est à quoi il ne faut jamais toucher. Un homme qui ne fait que rire quand on lui reproche d'aimer le vin, & les femmes, & d'autres vices de cette nature, est au desespoir, quand on lui reproche d'être borgne, ou boiteux, & d'avoir la taille contrefaite; quoiqu'il ne puisse point remedier à ces imperfections naturelles, & qu'il n'y ait point de sa faute en cela. C'est ce que le Poëte a voulu figurer dans cette Fable de l'Ecrevisse, qui se trouva tres-offensée de ce que le Renard lui eût reproché, qu'elle marchoit de travers, & à reculons; & elle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle se fût vangée de cet outrage.

Où l'habileté manque, on fait agir l'adresse.
Par là de grands projets ont esté couronnez.

Quel

Quel plaisir pour celui que la ruse interesse,
Quand les plus fins par lui sont afinez !

FABLE V.

Du Loup, & du Laboureur.

UN Berger poursuivoit à toute outrance un Loup, qui s'étant refugié auprés d'un Laboureur, le pria tres-instamment de lui donner un asyle, & de le mettre en lieu de seureté, lui promettant, foi de Loup, de ne manger jamais ni ses Brebis, ni ses Moutons. Le Laboureur ne sçachant où le mettre; cache-toi promptement, lui dit-il, sous ce monceau de paille; personne n'aura la pensée de t'y venir chercher; & je te donne ma parole de ne point découvrir le lieu de ta retraite. Le Loup se cacha donc le mieux qu'il put sous cette paille. Le Berger arriva incontinent armé d'un gros bâton, & demanda au Laboureur s'il n'avoit point vû le Loup. Non, lui dit-il, mais en même-temps, il lui fit signe de l'œil, pour lui découvrir le lieu où il étoit caché. Le Loup remarqua ce signe; le Berger n'en profita pas, & ne put découvrir le lieu, où étoit le Loup. Il fit encore dans la Forêt plusieurs

courſes inutiles, & retourna enfin chez lui tout triſte ſans avoir pû trouver le Loup, qui ſortit promptement du lieu où il s'étoit mis ; & dit, s'adreſſant au Laboureur. Je vous remercie de l'aſyle que vous m'avez donné, & je tâcherai quelque jour de vous donner des marques de ma reconnoiſſance, quand l'occaſion s'en preſentera.

SENS MORAL.

L'Envie de nuire eſt reputée pour l'effet ; & l'on ſçait autant de mauvais gré aux gens pour le mal qu'ils veulent nous faire, quand il n'y a que la volonté qui leur manque, que pour celui qu'ils nous font. Le Loup eut ſans doute raiſon de ſe fâcher contre le Laboureur, qui fit tout ce qu'il falloit pour trahir le Loup, & pour le faire prendre dans l'endroit où il s'étoit retiré. Ainſi ce Laboureur perdit le fruit de ſon bienfait, & s'attira par ſa ſupercherie, l'indignation du Loup, qui s'en vangea dans la ſuite ſur ſes Brebis, & ſur ſes Moutons. Rien n'eſt plus à craindre qu'une haine cachée ſous de belles apparences d'amitié ; car l'on ne s'en défie pas, & l'on ne peut guere ſe précautionner contre ceux qui nous font des offres de ſervices, pour nous trahir, & pour nous livrer à nos ennemis. Le Villageois dont il eſt parlé en cette Fable, offre une retraite au Loup, qui lui demandoit un aſyle ; mais en même-temps il découvre à ceux qui le pourſuivoient, l'endroit où il s'étoit caché ; de ſorte qu'il ne lui offrit ſa maiſon que pour le livrer à ſes ennemis. Mille gens

jouent

joüent encore dans le monde le personnage de ce perfide. Ils vous font de beaux semblans d'amitié ; mais ils cachent une malice noire sous ces beaux dehors, & ils ne vous font ces feintes caresses que pour vous perdre. Cependant il arrive souvent que leur dissimulation est punie comme ils le meritent; car quand on a découvert leur perfidie, non-seulement on ne leur tient aucun compte des bons offices qu'ils nous ont rendus; mais on met encore tout en œuvre pour les punir des trahisons qu'ils avoient envie de nous faire.

Crains le reproche amer de n'être pas fidelle,
Quand à quelqu'un donnant ta foi,
Tu suis en la faussant ta pente naturelle,
Tu fais naître en son cœur une haine mortelle,
Qui peut un jour éclater contre toi.

FABLE VI.

De deux Voyageurs.

DEux jeunes hommes convinrent de voyager ensemble, & avant que de commencer le voyage, ils se promirent mutuellement de ne point s'abandonner dans tous les perils où ils pourroient se trouver. Quelques jours aprés ils rencontrerent sur leur route, un Sanglier qui vint à eux d'un air furieux. Les deux Voyageurs se défendirent d'abord avec beaucoup de courage,

Digitized by Google

& se servirent de leurs armes avec toute l'adresse dont ils purent s'aviser. Ils arriverent sur le bord d'un ruisseau que les eaux de la pluïe avoient extrêmement enflé. Ils se querellerent à ce passage ; & cette dispute à contre-temps, fut cause que l'un d'eux se noya miserablement, & que l'autre fut devoré par le Sanglier.

SENS MORAL.

LEs societez sont plus ruïneuses qu'utiles, quand la bonne intelligence vient à cesser. Les amitiez ne se lient qu'avec peine, & se rompent fort facilement. Des interêts differens, quelque legere dispute qui survient pour des bagatelles, quelques formalitez mal observées de part & d'autre ; tout cela suffit pour refroidir des amis qui ont été long-temps en fort bonne intelligence. La diversité des humeurs, & du temperament est encore un grand obstacle à la durée de l'amitié ; de sorte qu'il est d'une extrême consequence, avant que de s'embarquer dans aucune liaison, de bien connoître le genie, & les mœurs de ceux à qui l'on veut se donner. Les deux Voiageurs de cette Fable se promettent reciproquement en commençant leur voiage, une amitié reciproque, & de se secourir dans tous les dangers où ils se trouveroient ; mais une dispute qui s'échauffa sur le point de passer un ruisseau, à qui passeroit le premier pour éviter la dent du Sanglier qui les poursuivoit ; fut cause qu'ils perirent tous deux miserablement ; au lieu que s'ils eussent continué à se défen-

défendre, comme ils avoient fait d'abord, ils auroient pû se garantir de leur ennemi commun.

Quand deux amis se desunissent,
Dans leurs dissentions tout est à redouter.
Emportez sur un rien, & vifs à contester,
Quelquefois tous les deux perissent.

FABLE VII.

De la Poule, & de ses Poussins.

UNe Poule ayant rencontré un monceau de blé, se mit à crier de toute sa force, pour appeller ses Petits & pour leur faire part de cette découverte. Ils y accoururent tout aussi-tôt, & commencerent à écarter le grain avec leurs pieds. La Poule voyant leur sottise, leur demanda pourquoi ils profitoient si mal d'une si belle occasion, & pourquoi ils dispersoient de la sorte tout le grain qu'ils avoient devant eux. Ma Mere, lui répondit l'un des Poussins, nous suivons vôtre exemple, & nous pratiquons en cela les leçons que vous nous avez montrées plusieurs fois.

SENS MORAL.

LEs exemples sont plus persuasifs que les discours; & pour persuader effectivement, il faut

faut pratiquer ce que l'on enſeigne. Ce qui eſt en cela de fâcheux, c'eſt que l'on a toûjours plus de panchant à ſuivre les mauvais exemples que les bons, à cauſe de la corruption de la nature. Ce n'eſt pas une excuſe legitime pour ſe juſtifier, de dire que l'on fait ce que l'on a vû faire aux autres. S'il eſt loüable de les imiter quand ils font bien, & qu'ils pratiquent la vertu; il n'eſt nullement permis de les imiter quand ils font mal. La réponſe que fit à la Poule l'un de ſes Pouſſins, qu'ils éparpilloient le grain à ſon exemple, doit apprendre aux peres & aux meres à ne jamais rien faire devant leurs enfans, que ce qu'ils veulent qu'ils imitent. Ils doivent ſe cacher avec de grandes précautions, quand ils veulent faire quelque choſe qui feroit capable de bleſſer leur imagination encore tendre. Ces exemples font de grandes impreſſions ſur leurs eſprits, & ſont cauſe ſouvent qu'ils ſe jettent dans de grands deſordres.

Quand tu blames quelqu'un, ton ſoin doit être extrême,
A voir ſi tes défauts ne parlent point pour lui.
On a tort de vouloir condamner en autrui
Ce qu'on ſe pardonne à ſoi-meſme.

FABLE VIII.

Du Palmier, & de la Citroüille.

LE Palmier étoit demeuré ſterile durant pluſieurs années; mais il ſe flatoit de l'eſperance de porter à l'avenir des fruits plus beaux que par le paſſé. Un Villageois

ſema

ſéma par hazard au pied de ce Palmier plusieurs grains de Citroüille, qui produiſirent de groſſes tiges, & des feüilles fort larges, qui s'élevant le long du Palmier, porterent leur fruit juſqu'au plus haut de ſes branches. Eh quoi! dit le Palmier tout en colere à la Citroüille, toy qui n'es que ventre, & que graine, as-tu bien l'audace de t'élever juſqu'à moi, & d'empieter ſur mes terres? Contente-toy de te renfermer dans tes bornes, & n'uſurpe pas avec tant d'inſolence un fonds qui m'appartient. Ces paroles du Palmier irriterent plus que jamais l'orgueil de la Citroüille. Je me moque de toi, lui repliqua-t-elle fierement; je porte ma tige & mes feüilles où il me plaît, & j'occupe plus de terrain que mes voiſins ne le voudroient; mais tu ne connois pas encore tout mon pouvoir; mes enfans dont le nombre croît chaque jour, te l'apprendront à ta honte. Voilà ſans doute des menaces bien inſolentes, repartit le Palmier; mais au moins apprens moi depuis quel temps tu t'es élevée ſi haut, & ſi tu ne rampes plus à terre. C'eſt ſeulement depuis trois mois, répondit la Citroüille, que je ſuis parvenuë à ce point d'élevation où tu me vois. Tu n'as pas perdu ton temps, repliqua le Palmier;
mais

Digitized by Google

mais aussi ne te reste-t-il plus de chemin à faire.

SENS MORAL.

LA présomption & la vanité empêche que l'on ne se connoisse, & grossit souvent mal à propos l'idée que l'on a de son merite. La Citroüille, que sa masse & son poids obligent à ramper toûjours à terre, a l'insolence de se comparer au Palmier, parce qu'elle s'étoit élevée fort haut à l'appui de ses branches. C'est le symbole de ces hommes grossiers & terrestres, lesquels ayant plus de présomption que de merite, veulent s'égaler aux plus grands personnages, & aux plus beaux genies. Ils se flattent mal à propos, que l'éclat dont ils sont revêtus éblouït tout le monde, & suffit pour cacher leurs mauvaises qualitez. Mais les mêmes choses par où ils pretendent se faire valoir, c'est justement ce qui les expose à l'envie, & au mépris de tout le monde. Ils ressemblent en quelque maniere à la Citroüille dont les larges feüilles, qui ont d'abord une si belle apparence, se ressetrent tout à coup, se flétrissent, & se détachent de leur tige; d'où l'on peut apprendre qu'une élevation precipitée n'est jamais durable. Aussi voit-on que ces personnes qui font une grande fortune en peu de temps, tombent de même, & passent comme un éclair, ou un torrent, dont l'éclat & le bruit ne durent que quelques momens.

Cesse de t'applaudir, de voir en un moment
Ta fortune si haut montée.
Une grandeur soudaine, & trop precipitée
Est bien sujette au changement.

FA-

FABLE IX.

Le Lion, & le Pourceau.

UN Lion passant un jour dans une Forêt, voulut se détourner d'un chemin rempli de boüe. Il apperçût un Pourceau dans le milieu de la fange, qui s'y veautroit. Infame animal, lui dit-il, n'as-tu point de honte de venir chercher un lieu si vilain, & si puant, qui fait soulever le cœur de tout le monde? Ne ferois-tu pas mieux de te tenir toûjours net & propre, au lieu de salir comme tu fais, tes soyes dans la fange? Le Pourceau reçut de fort mauvaise grace cette remontrance. De quoi te mêles-tu, repliqua-t-il au Lion? je ne censure point ce que tu fais; laisse-moi vivre à ma fantasie, & ne te mêle point de mes affaires. Je fais ce qu'il me plaît, fais de même ce que tu voudras, & vis à ta mode.

SENS MORAL.

LEs actions infames choquent les personnes raisonnables, & attirent leurs remontrances, qui sont pour l'ordinaire assez mal reçeuës, comme on le voit par l'exemple du Pourceau, qui trouva fort mauvais que l'on lui reprochât d'aimer l'ordure, & de se veautrer dans la fange. Quoique la remontrance du Lion fût bien fon-

fondée, & trés-raisonnable, cependant le Pourceau, bien loin d'en profiter, s'en offençe. Voilà ce que font la plûpart de ceux qui s'abandonnent aux vices ; ils ne peuvent souffrir les remontrances de ceux qui veulent les remettre dans le bon chemin, & les ramener à leur devoir. Au lieu de leur en sçavoir bon gré, ils les regardent avec horreur, comme s'ils étoient leurs plus cruels ennemis. Voilà ce qui fait que les hommes se corrigent rarement de leurs défauts, dont ils ne s'apperçoivent pas toûjours eux-mêmes; ils fuïent ceux qui leur montrent le flambeau pour les éclairer. C'est en quoi l'on raisonne mal ; car il faudroit avoir autant de docilité pour les corrections, que l'on a d'avidité pour les loüanges. On veut être applaudi quand on a fait une bonne action, pourquoi ne vouloir pas être redressé quand on a fait une fausse démarche ? Ceux qui n'aiment pas les corrections, ont bien de la peine à en revenir, quand ils ont fait quelque faute; mais il faut aussi que les personnes qui s'ingerent à faire des reprimandes aux autres, prennent bien leur temps, autrement elles ne font qu'effaroucher & rebuter, au lieu de faire un bon effet. Le Lion avoit droit de reprendre le Pourceau d'aimer ainsi l'ordure, & de se veautrer dans la fange; cependant il ne profita point de ses bons avis. C'est ainsi que ceux qu'une habitude inveterée retient depuis long-temps dans le mal, rebutent les conseils de ceux qui tâchent de les ramener à la raison. L'accoutumance ajoûte un nouveau poids au panchant naturel qui les porte au vice, & les empêche de sortir du bourbier où ils se sont enfoncez.

Cha-

Digitized by Google

Chacun selon son goût se forme des plaisirs.
Quel droit a-t-on d'y trouver à redire?
Comme nostre penchant regle seul nos desirs,
Lorsqu'ils sont satisfaits, cela nous doit suffire.

FABLE X.

Du Passereau, & de l'Hirondelle.

UN Passereau ayant apperçû sur le toit d'une maison une Hirondelle qui chantoit sans cesse, lui tint ce langage. En verité je porte envie à ton bonheur, tu passes toute ta vie dans la joye, sans apprehender le chagrin ni aucune infortune; & moi je me vois sans cesse exposé à de continuelles allarmes. Le mouvement de la moindre feüille me glace, & me fait trembler. Cependant ton assurance est telle, que tu demeures tranquile parmi le bruit des hommes, & que tu ne t'enfuïs point à leur approche. Je ne comprens pas pourquoi ils te ménagent de la sorte, puisque le bruit que tu fais doit les incommoder beaucoup. Ma surprise est donc bien fondée, de voir qu'ils te laissent en paix, & qu'ils ne te chassent pas comme une fâcheuse, & une importune; & de ce qu'ils ne tendent pas des pieges pour te faire mourir. L'Hirondelle fit cette réponse au Pas-

Digitized by Google

Passereau, élevant sa voix plus haut qu'à l'ordinaire. C'est à tort, lui dit-elle, que tu m'insultes de la sorte; car quelque merite que tu croyes avoir, par quel endroit oses-tu te comparer à moi? Ton chant est tout uni, & toûjours sur le même ton, il n'y a rien de doux, ni de melodieux dans ton ramage; tu fais un tort considerable aux moissons; car le grain n'est pas plûtôt semé, que tu le manges, & tu détruis par ce moyen l'esperance des Laboureurs. Ils n'ont point à me reprocher un semblable dégât; ainsi ils me souffrent de bon cœur dans leurs maisons, parce que je les réjoüis par mon chant. Outre tous ces avantages, j'ai encore le talent de purger l'air d'insectes, & des autres animaux qui l'empoisonnent. Tâche donc de faire comme moi; alors les hommes te témoigneront la même complaisance qu'ils me témoignent.

SENS MORAL.

On s'affectionne à ceux qui ne songent qu'à faire du bien; mais l'on persecute sans cesse ceux qu'un méchant naturel porte toûjours à faire du mal. C'est ce que Philelphe a voulu donner à entendre dans la Fable de l'Hirondelle, & du Passereau. L'une réjoüit par son chant ceux chez qui elle habite; mais le Passereau,

reau, avide & avare, pille les moissons des Laboureurs. Aussi ils le chassent, & lui tendent des pieges pour le surprendre. Voilà pourquoi il avoüe ingenûment à l'Hirondelle, qu'il passe sa vie dans des apprehensions continuelles d'être pris ou assommé. Mais l'innocente Hirondelle passe sa vie tranquillement parmi les hommes. Ils la souffrent dans leurs maisons, parce qu'elle ne leur fait point de mal, & qu'au contraire elle tâche de les réjoüir par son chant.

Toûjours au moindre bruit l'ame de trouble atteinte,
Tu fuis, & voudrois te cacher.
Qui n'a rien à se reprocher
Demeure ferme, & vis sans crainte.

FABLE XI.

De la Pie, & de son Poussin.

LA Pie voulant donner des leçons à l'un de ses Petits ayant que de le laisser sortir du nid : Evite autant que tu pourras, lui dit-elle, l'approche de quelque homme que ce soit. Si tu vois qu'il porte un Arc, tien pour assuré que la flêche est toute prête, & qu'on la décochera contre toi. S'il se baisse pour ramasser une pierre, prens garde qu'il ne te la jette pour t'écraser. Ma Mere, lui repliqua le petit; vôtre avis me paroît fort sage, & fort uti-

le ; mais si cet homme, dont vous me parlez, a fait amas de pierres, & qu'il les ait cachées dans son sein, comment pourrai-je éviter cette surprise ? Je crois que le plus seur est de prendre d'abod la fuite & de m'éloigner de mon ennemi, sans m'amuser à observer ses actions, de peur que cette recherche ne me soit funeste. C'est bien raisonner, repartit la Pie. Ce parti me semble beaucoup plus seur, & je trouve ton avis préferable au mien.

SENS MORAL.

LEs réflexions des jeunes gens peuvent être quelquefois mises en parallele avec celles des vieillards les plus sages. L'experience donne aux derniers un grand ascendant sur les jeunes gens, qui doivent avoir beaucoup de déference, & de docilité pour ceux dont l'âge a meuri l'esprit. Cependant la Fable represente un petit Oiseau qui n'est pas encore sorti du nid, & qui raisonne fort juste pour la conservation de sa vie, & sur les mesures qu'il devoit prendre pour éviter les embûches de ceux qui auroient pû la lui ravir. Il rencherit en subtilité sur les conseils que sa mere avoit voulu lui donner. Il lui represente que ce n'est pas assez de se défier de son ennemi ; mais qu'il faut aussi prévenir ses attaques, & empêcher qu'il ne nous nuise. Le seul bon sens suffit pour suggerer ce sentiment à tous ceux qui sont capables de raisonner. Si l'on se sent trop foible pour resister aux attaques

de

de ses ennemis dont on connoît les mauvaises intentions, le parti le plus seur est de fuir & de se mettre par la retraite à couvert de leurs persecutions. C'est la remontrance fort sage que le Poussin de la Pie fit à sa Mere, lui donnant à entendre, qu'il ne seroit plus temps d'éviter le peril, quand sa vie seroit menacée, & que l'on décocheroit des traits contre lui.

Avec raison les vieillards sont prisez,
Leur jugement est meur, leur prudence solide,
Mais pour prendre au besoin un bon conseil pour guide,
Les jeunes quelquefois sont les plus avisez.

FABLE XII.

Du Loup, du Renard, & de l'Asne.

LE Loup, le Renard, & l'Asne, partirent de compagnie pour aller faire des courses par le monde. A peine se furent-ils embarquez dans le Vaisseau qui devoit les porter, qu'ils se virent attaquez d'une furieuse tempête. La peur les saisit quand ils virent le peril qui les menaçoit. Alors le Renard s'adressant au Loup, lui dit en gemissant : Helas, compagnon, il faut que nous ayons commis quelque grand crime; & c'est ce qui attire sur nous l'orage effroyable qui va nous faire perir. Reconnoissons nôtre faute, & demandons-en

Digitized by Google

pardon à Jupiter, afin qu'il nous delivre de ce peril. Cette reflexion fit trembler le Loup. Eh, s'écria-t-il tout tremblant, grands Dieux, que j'ai devoré de Moutons & de Veaux, & que j'ai de regret de n'en pouvoir manger davantage! Ton crime est énorme, lui repartit le Renard; mais parce que ton panchant t'a porté à le commettre, tu merites d'être traité avec quelque indulgence. Pour moi, j'ai fait main-basse sur les Chappons, sur les Poules, sur les Canards, & sur les autres Oiseaux domestiques; mais le crime qui me fait le plus de peine, c'est qu'ayant voulu, au travers d'un trou, attraper une Poule qui mangeoit du grain, je ne lui emportai que la tête; le reste du corps qui étoit assez gras, demeura de l'autre côté tout ensanglanté. L'Asne leur ayant entendu raconter leur histoire, parla en ces termes. A ce que je vois, mes chers, vous êtes tous deux bien plus coupables que moi; car je porte la farine; & je ne mange que le son. On me charge de vin, & je ne bois que de l'eau. Cependant puisque vous avez avoüé vos fautes de si bonne foi, je vous dirai aussi avec beaucoup de sincerité, qu'un jour portant des paniers pleins de pain que mon Maître envoyoit vendre

au

au marché, je laissai doucement glisser les paniers le long de mon cou jusqu'à terre, & je mangeai la farine qui se trouva au fond; mais j'en fus rudement châtié; car mon Maître, à mon retour, me donna mille coups de bâton; & il m'auroit assommé sans doute, s'il n'eust pas crû que je lui étois encore necessaire. Le Renard, & le Loup qui avoient comploté ensemble de se défaire de l'Asne, s'écrierent de concert: Oh le grand crime! Voilà indubitablement la cause de cette tempête qui va nous faire perir. Il faut que nous le jettions sur le champ dans la Mer ce malheureux Asne, qui est la cause de tous nos maux. Ils n'eurent pas plûtôt pris cette résolution, qu'ils l'executerent sans se soucier des cris de l'Asne qui se plaignoit de leur perfidie.

SENS MORAL.

Les méchans trouvent toûjours assez de prétextes pour opprimer les innocens; & quand ils manquent de bonnes raisons, ils ont recours aux calomnies. Ce fut une grande imprudence à l'Asne, de s'associer avec le Loup, & le Renard, dont l'un est extrêmement cruel, & l'autre extrêmement artificieux. Sa vie n'étoit guere en seureté puisqu'il étoit dans une si mauvaise compagnie. Pour le faire donner dans le

panneau, ils lui raconterent malignement les crimes qu'ils avoient commis. Il crut aussi aprés cet aveu, être obligé de leur declarer les siens, qui n'étoient pas à beaucoup prés aussi énormes que ceux du Loup, & du Renard; cependant ces deux scelerats prennent de là occasion de calomnier l'Asne, & de l'opprimer par une insigne supercherie, en lui faisant entendre que sa mauvaise vie étoit l'unique cause des malheurs dont ils étoient menacez. L'aveu que le Renard & l'Asne firent de leurs crimes, étoit une impieté à l'égard de Jupiter; car ils ne se repentoient nullement de leurs cruautez. C'est ainsi que les hipocrites se jouënt de la Religion, & abusent des simples par leurs grimaces étudiées. La societé que firent ensemble le Renard, le Loup, & l'Asne, peut encore nous apprendre, que les petits & les simples n'ont jamais rien de bon à esperer dans le commerce qu'ils ont avec les Grands, qui abusent de leur autorité pour les opprimer sans qu'ils puissent s'en défendre; non plus que cet Asne infortuné, qui n'eut rien à opposer au Renard, & au Loup, que des plaintes inutiles, dont les scelerats ne se mettent d'ordinaire guere en peine.

Fuy ceux qui plus puissans que toy,
Ne font point scrupule du crime.
De leur seul interest ils reçoivent la loy;
Et tost ou tard tu seras leur victime.

FA-

FABLE XIII.

Du Loup, & du Renard.

LE Loup, & le Renard s'associerent ensemble pour aller chercher de la proye, promettant reciproquement de partager avec équité, tout le butin qu'ils feroient dans leur course. Cette résolution étant prise, ils convinrent de leurs faits, & se mirent en campagne. Ils rencontrerent d'abord un beau Cheval, qui paissoit à l'aise dans une vaste Prairie. Cet objet leur causa une joye sensible, se flatant de s'emparer d'une si belle proye, qui devoit suffire pour les nourrir pendant plusieurs jours. Ils résolurent de l'attaquer sans differer davantage. Cependant la crainte du peril les étonna d'abord; de sorte qu'ils résolurent de tenter l'artifice, & d'aller reconnoître le Cheval, avant que d'avoir recours à la force ouverte; & tâcherent de le prendre par surprise. Le Renard l'aborda le premier: & le flatant, lui dit; Je te prie de me declarer qui tu es; quel est ton nom, & de quelle famille tu descens. On peut juger à ta contenance que ton origine est noble, & illustre; car tu as la mine fort avantageuse, & un grand

Digitized by Google

air. Ce compliment obligea le Cheval à se tenir davantage sur ses gardes. Je suis bien fâché, répondit-il au Renard, de ne pouvoir éclaircir tes doutes, ni t'apprendre ce que tu as envie de sçavoir. J'étois si jeune quand je perdis ma mere & tous mes parens, que je n'ai jamais pû avoir une veritable connoissance ni de mon origine, ni même de mon nom. Cependant si tu veux absolument satisfaire ta curiosité, tu n'as qu'à me regarder fixement au pied, & tu y trouveras distinctement écrit tout ce que tu me demandes. Je ne sçais pas lire, dit le Renard. Voilà pourquoy il faut que je m'adresse à mon compagnon. Ayant dit cela, il se tourna vers le Loup, & lui raconta l'affaire de point en point, avec une promesse expresse de lui être toûjours fidelle, & de ne l'abandonner jamais. Sur cette esperance, le Loup qui se croyoit plus habile que le Renard, s'approcha du Cheval, & l'abordant avec des yeux étincelans de colere: Qui es tu, lui dit il? Qui est ton pere, quelle est ta naissance? Tu pourras apprendre exactement toutes ces circonstances, lui repliqua le Cheval, si tu veux me regarder sous le pied, où mon pere l'écrivit de point en point avant que de mourir. Le

Loup

Loup accepta la propoſition, diſant qu'il avoit appris autrefois à lire. Alors le Cheval leva le pied, & frappa le Loup ſi rudement, qu'il l'étendit par terre tout étourdi du coup. Le Renard le voyant dans un état ſi pitoyable; Voilà, lui dit-il en le raillant, tout le fruit que vous avez recueilli de vôtre grand ſçavoir. Pour moi, je n'ai jamais rien appris; & vôtre exemple fait que je ne me repens pas de mon ignorance. Si j'euſſe ſçû lire comme vous, le même malheur me ſeroit peut-être arrivé. Ainſi quand j'aurois cent enfans, & quand ces enfans auroient autant de petits fils, je leur conſeillerois à tous de n'apprendre jamais ni à lire, ni à écrire; car ceux qui ſe piquent d'une ſcience ſi ſublime, ne ſont pas toûjours les plus prudens, ni les plus ſages. Tandis qu'ils raiſonnoient enſemble de la ſorte, le Cheval eut tout le loiſir de s'éloigner d'eux à toutes jambes. Le Renard aida ſon compagnon à ſe relever de terre le mieux qu'il put; mais à peine pouvoit-il ſe ſoûtenir ſur ſes jambes. Que je ſuis malheureux, s'écria-t-il, d'être tombé dans une ſi grande infortune, pour avoir eſté trop ſçavant; & que tu dois te ſçavoir bon gré de ton ignorance! Alors le Renard ſe mit à plaiſanter ſur l'avan-

vanture du Loup, & à le blamer de sa sottise. Aprés cela, ils se mirent en chemin pour s'en retourner, l'un bien satisfait d'avoir évité le peril par sa prévoyance; l'autre tellement abbatu de sa blessure, qu'à peine put-il regagner le bois.

SENS MORAL.

IL ne sert de rien d'être sçavant, si le sçavoir n'est soûtenu par la prudence. C'est par elle que le Cheval se défit de deux ennemis fort dangereux, & qui avoient juré sa perte. Le Loup & le Renard dont la cruauté & la ruse sont également à craindre, avoient comploté de le faire perir; & ils en seroient venus à bout si le Cheval n'eust sagement fait avorter leur dessein. On peut encore tirer une moralité des paroles du Renard, qui dit, pour se tirer d'affaire, qu'il ne sçavoit pas lire, & qu'il n'avoit jamais rien appris; & qui declare nettement que quand il auroit un grand nombre d'enfans, il ne leur feroit jamais rien apprendre. Il se moque par là finement du vain sçavoir du Loup, qui se croyoit fort habile, & qui donne cependant si grossierement dans le panneau que le Cheval lui tendoit; mais les Sçavans de profession sont souvent plus sots & plus impertinens que les autres hommes, parce que la science leur gauchit l'esprit au lieu de le redresser. Ce n'est pas la faute de la science; mais c'est qu'ils en font un mauvais usage.

Que

Digitized by Google

Que de subtils ressorts pour tromper se déployent !
Que d'artificieux détours !
Crains d'en esperer trop ; la ruse tous les jours
Tourne contre ceux qui l'employent.

FABLE XIV.

D'un Passant, & d'un Ours.

UN homme doubloit le pas, pour arriver à sa maison avant la nuit. Voyant que les ombres commençoient déja à se répandre sur la terre, & que la neige étoit si haute, qu'il avoit toutes les peines du monde à s'en retirer ; il résolut de chercher quelque asyle, pour se mettre à couvert, & pour y passer la nuit. Il ne trouva qu'une Caverne qui servoit de retraite à un Ours. Il hesita d'abord s'il entreroit, craignant qu'une bête aussi feroce ne le mît en pieces, & ne le dévorât. Cependant comme le froid commençoit à le saisir, il aima mieux s'exposer à la merci de l'Ours, que de se laisser mourir de froid. L'Ours oublia en quelque façon sa ferocité naturelle, & le voyant entrer dans sa Caverne, il se mit à le caresser, lui offrant des noix, & des pommes. Il étendit de la paille, du foin, & des feüilles d'arbres pour lui servir de lit. Cette reception rassura le Voya-

Digitized by Google

Voyageur, qui n'étoit entré qu'en tremblant. Il mangea des fruits que l'Ours lui avoit presentez, & se coucha pour y reposer un peu, attendant avec impatience le retour du Soleil. Si-tôt qu'il le vit paroître, il quitta brusquement son Hôte qui dormoit encore ; & fit grande diligence pour aller à sa maison, où il ne se rendit qu'avec de grandes fatigues. Ses Voisins furent tout étonnez de le voir, & ils ne pouvoient comprendre comment il avoit pû se retirer des neiges. Il leur raconta de point en point son avanture, & leur dit, qu'il avoit passé la nuit dans la grotte d'un Ours, & que s'ils vouloient, il leur seroit fort aisé de l'y surprendre. ils approuverent tous le conseil qu'il leur donnoit ; & prirent des armes pour aller attaquer l'Ours ; qui les voyant arriver en bon ordre, jugea bien qu'il ne pourroit jamais resister à tant d'ennemis, & qu'il seroit accablé par le nombre ; mais il emprunta des forces de son desespoir, pour se défendre jusqu'à la derniere extrêmité. Il se jetta à corps perdu dans la foule, & choisit l'ingrat qui l'avoit trahi, aprés en avoir esté receu avec tant de courtoisie, & d'une maniere si obligeante. Il déchira ce malheureux avec ses dents, & avec ses ongles,

& se

Digitized by Google

& se laissa tomber sur lui, ayant la consolation de le voir perir, en perissant lui-même.

SENS MORAL.

L'Ingratitude a souvent de mauvaises suites, & l'on ne plaint guere les ingrats, pour les malheurs qui leur arrivent. Cette Fable nous represente un Ours transporté de fureur, & qui cherche à faire perir un lâche qui l'a trahi. Il le mit en pieces au milieu d'une foule d'hommes armez, qui ne purent jamais le défendre contre la furie d'un ennemi irrité, & que son desespoir rendoit invincible. On a veu souvent qu'un petit nombre de gens desesperez ont fait des actions qui paroissent incroyables. L'Histoire nous apprend que quinze mille Romains, réduits aux derniers extrémitez, oserent attaquer six-vingt mille Crotoniates, & les défirent à plate coûture. Six cens soldats, résolus de perdre la vie, attaquerent, sous la conduite de Leonidas, l'armée de Xerxés, composée de cinq cens mille hommes. Ce combat si inégal dura depuis le commencement de la nuit jusqu'au lendemain aprés midi. Les Romains, quoiqu'ils fussent si belliqueux & si braves, ne s'obstinoient point à s'opposer au passage des gens qui fuïoient, pour ne pas s'exposer à leur desespoir. Quelque foible que soit un ennemi, il fait des efforts incroyables, & en peut vaincre un bien plus fort, quand on le pousse à bout, sans vouloir lui faire de quartier; ou quand il a résolu de se vanger de quelque grand outrage. L'Ours jugeant bien que sa vie étoit de-

desespérée se voyant attaqué par tant d'ennemis, se jetta au travers des dards, & des lances, pour déchirer l'ingrat qui lui joüoit un si mauvais tour.

Qui reçoit un bienfait, fust-ce d'un ennemi,
Merite en l'oubliant la peine la plus rude.
Quelque haine où le cœur se puisse estre affermi,
Peut-on vivre content, noirci d'ingratitude?

FABLE XV.

Du Renard, & du Lynx.

LE Renard allant chercher quelque proye, trouva par hazard un Lynx, dont il s'approcha, faisant semblant de le flater, & de le caresser. Où allez-vous tout seul, lui dit-il, ô le plus beau, & le plus aimable de tous les Animaux? Ne serez-vous point fâché que je vous accompagne jusqu'au lieu de vôtre retraite, ou si cela vous incommode, avez vous pour agreable de venir à la mienne? Vous ne sçauriez m'obliger plus sensiblement, & je ferai de mon côté tout mon possible pour vous y bien recevoir. Ce fut le compliment que le Renard fit au Lynx d'un air flateur, & caressant. Mais voyant que le Lynx le dédaignoit, & qu'il ne faisoit pas semblant de l'écouter, plein de courroux il changea de lan-

Digitized by Google

langage, & lui dit fierement; Je ne me repens point de t'avoir appellé beau, puisque tu l'es en effet : mais je suis fâché de voir tant de brutalité avec tant d'agrément. Es tu devenu muet, ou ta bêtise est-elle si grande, que tu ne puisses pas faire le moindre compliment à celui qui te comble de loüanges ? Le Lynx se voyant poussé de la sorte par le Renard, lui repartit sur le même ton. Tu es bien plus sot toy même, avec ton babil dont tu étourdis tout le monde; tu ressembles à ces grands parleurs, qui ne peuvent trouver la fin de leurs discours. Tu en dis trop pour pouvoir executer tout ce que tu dis; toutes ces belles paroles sont artificieuses, & ne viennent point du cœur. Voilà pourquoi je fais si peu de cas de ce que tu dis, & je n'y ajoûte point foi.

SENS MORAL.

LEs grands parleurs sont toûjours suspects, & ne persuadent guere. Le Renard de cette Fable est le modele des imposteurs & des fourbes, qui tâchent d'imposer par leurs belles paroles. Leurs complimens, & leurs offres de services, sont autant de pieges qu'ils tendent aux dupes pour les surprendre. Le Renard ne caressoit le Lynx, que pour l'attraper. De même les flateurs ne prodiguent leur encens que pour faire tomber dans le panneau ceux qu'ils ont choi-

sis pour être leur duppe. La methode du Lynx est la meilleure dont on puisse se servir, pour rompre leurs mesures. Il ne faut pas faire semblant de les écouter; il faut recevoir avec froideur tous les empressemens qu'ils nous témoignent. Cette indifference les glace, & les déconcerte, & leur ôte l'esperance de pouvoir nous tromper. Le Renard fut tout étonné de voir la maniere dont le Lynx recevoit ses complimens, & il ne fut pas assez le maître de son dépit pour empêcher qu'il ne parût; de sorte que changeant de stile, il se mit à dire des injures au Lynx. C'est ce que font encore mille gens, imitateurs du Renard: car voyant que leurs artifices ne réüssissent point auprés des gens qu'ils avoient entrepris de tromper par leurs flateries, & par leurs complimens artificieux, ils les traitent de grossiers & de brutaux, qui payent par des incivilitez, les honnêtetez, & les defferences que l'on a pour eux.

Quand d'éblouir quelqu'un la foible ardeur t'occupe,
Tu lui prodigues de l'encens,
Mais de cet art flateur tu peux estre la dupe,
Si tu trouves des yeux perçans.

FABLE XVI.

De l'Ourse, & du Chien.

UN Chien s'étant égaré dans la campagne, & se sentant pressé de la faim, entra dans la Caverne d'une Ourse, & la pria trés-instamment de vouloir lui donner à man-

Digitized by Google

à manger. L'Ourse eut compassion du Chien, le voyant réduit aux derniers abois. Elle lui servit tout ce qu'elle avoit de bon à manger. Le Chien ayant mangé à sa discrétion, alla se coucher pour dormir. Ce procedé surprit l'Ourse, qui ne parut pas moins étonnée de la paresse, que de la gourmandise de son Hôte. Elle le réveilla, & lui dit d'un ton brusque. Leve-toy promptement, afin que nous allions ensemble à la chasse pour avoir dequoy souper. C'est assez de dormir pendant la nuit; il faut travailler pendant le jour; suis moi, & fais ce que je te dis, puisque je t'ai donné à dîner. Quoique l'Ourse parlât avec beaucoup de chaleur, à peine put-elle faire ouvrir les yeux au Chien, qui trouvoit fort mauvais que l'Ourse eût interrompu son sommeil, & qu'elle l'eût troublé dans son repos. Ne vous hâtez pas tant, dit-il à l'Ourse, & laissez-moi dormir à mon aise encore quelque temps, si vous voulez que ma santé n'en souffre pas; car on l'incommode, quand on se met au travail incontinent aprés le repas. Lorsque j'aurai suffisamment reposé, je chasserai avec plus de courage, & de disposition. Le Chien ayant parlé de la sorte, se remit à dormir. Sa nonchalance, & sa paresse ir-

Digitized by Google

riterent tellement l'Ourse, que se jettant sur le Chien, elle le mit en pieces sur le champ, & le devora, sans se mettre en peine d'aller plus loin chercher d'autre proye, pour remedier à la faim, dont elle se sentoit pressée.

SENS MORAL.

LEs lâches & les paresseux aiment mieux vivre dans la misere, que de faire des efforts pour travailler; & pour amasser dequoy subsister. Le Chien de cette Fable mouroit de faim, & se voyant regalé par l'Ourse, il devora avidement tout ce qu'elle lui servit, abusant ainsi de sa bonté. C'est le symbole des parasites, qui aiment à faire bonne chère aux dépens d'autrui, & pourveu qu'il ne leur en coûte rien. Ils traînent uue vie malheureuse, allant chercher de table en table dequoy manger; ils essuyent à tous momens mille brusqueries, mille rébufades de la part des Maîtres & des domestiques des maisons qu'ils frequentent. Ils pourroient s'épargner tous ces chagrins & tous ces mépris, s'ils vouloient travailler pour gagner dequoi vivre honnêtement. Au pis aller, ne vaudroit-il pas mieux ne pas faire si bonne chere, & se passer de peu chez soy, que d'aller dans les maisons d'autrui, où ils sont regardez comme des fâcheux, & des importuns, & méprisez comme des miserables? Platon se moqua un jour de Diogene, qui lavoit des herbes pour son diner, & lui dit: Si tu pouvois vivre parmi les hommes, tu ne serois pas réduit à vivre d'herbes.

Mais

Digitized by Google

Mais Diogene lui repliqua sur le champ. Si tu pouvois te contenter d'herbes, tu n'irois pas si souvent aux tables des grands Seigneurs faire l'écornifleur, & le parasite. Le Chien de cette Fable ne laissa rien de tout ce qui fut servi devant lui, & mangea tout avec une extrême avidité. C'est un défaut à quoi doivent prendre garde ceux qui mangent aux tables d'autrui. Il ne faut pas qu'ils fassent paroître de la gourmandise, en mangeant par excés, ni avec trop d'avidité. Il ne faut pas aussi qu'ils fassent paroître trop de délicatesse en desaprouvant les mets qu'on leur sert, comme s'ils n'étoient pas à leur goût. Ce dégoût affecté & à contre temps, rebute le Maître & les Officiers, & fait qu'on ne regarde pas de bon œil des gens qui reçoivent de mauvaise grace ce qu'on leur donne. C'est une incivilité qui ne se peut pardonner, & qui n'est digne que de mépris.

Lorsqu'on a bien souffert, rien n'est plus dangereux,
Qu'un état d'abondance où tout nous réüssisse.
On s'oublie, on se perd à force d'estre heureux,
Et l'excés du repas nous creuse un precipice.

FABLE XVII.

Du Singe, & du Chien.

Un vieux Singe voyant un jeune Chien qui rongeoit un os, résolut de lui joüer un tour de son metier, & de lui enlever cet os. Dans ce dessein, il l'aborda, & se mit à joüer avec lui pour l'amuser, &

pour lui faire lâcher prise. Le Chien ne donna point dans le panneau, que le Singe lui tendoit, & grondant entre ses dents, il continua toûjours à ronger son os sans se soucier des caresses du Singe, qui continuant dans son entreprise, tourna le Chien en tant de manieres, qu'il lui ôta enfin de force, ce qu'il n'avoit pû lui ôter par adresse.

SENS MORAL.

LEs fourbes font joüer tant de ressorts, & se mettent sous tant de figures, qu'on ne peut guere se garantir de leurs supercheries. On peut dire d'eux avec justice, qu'ils sont plus dangereux que les Singes les plus rusez, que le Poëte nous represente en cette Fable, comme le symbole de la malice. L'une de leurs principales adresses, est de caresser ceux qu'ils ont envie de tromper, & de leur faire tant de demonstrations d'amitié, que les plus fins y sont enfin attrapez. Le Chien dont il est parlé en cette Fable, ne se laissa point tromper par les caresses du vieux Singe, qui étoit beaucoup plus expert en malice, & qui eut enfin recours à la violence, pour venir à bout de ses desseins. C'est la maniere ordinaire dont se servent les Grands à l'égard des petits. Ils les oppriment à force ouverte, lorsque leurs ruses n'ont pas réüssi; & ils ont recours à la violence, quand les pretextes leur manquent.

Crains

Digitized by Google

Crains ceux qui plus rusez que toy,
Sous couleur d'amitié, te cherchent, te caressent.
C'est pour avoir ton bien qu'à te voir ils s'empressent;
Bien-tôt de leur dessein la force sera foy.

FABLE XVIII.

D'un Villageois, d'un Païsan, & d'un Ours.

UN Ours craignant d'être surpris dans sa Caverne, en boucha si bien l'entrée avec une grosse pierre, qu'il lui fut impossible de la remuer, lorsqu'il en voulut sortir pour aller dans la campagne chercher dequoi appaiser la faim, qui le tourmentoit. Il se mit à heurler d'une maniere pitoyable; de sorte qu'un Païsan qui passoit par hazard auprés de sa Caverne, s'en approcha ayant entendu les heurlemens de l'Ours, qui apperçût le Païsan au travers d'un trou. Il le pria trés-instamment de le secourir dans l'embarras où il se trouvoit, lui promettant d'avoir une reconnoissance éternelle de ce bon office. Le Païsan consentit à faire ce que l'Ours souhaitoit, & fit de si grands efforts, qu'il ôta à force de bras, cette pierre de l'entrée de la Caverne. L'Ours voyant la porte débouchée, sortit au même moment, & fit mille de-

Digitized by Google

monſtrations d'amitié à ſon liberateur, lui protestant qu'il tâcheroit de lui donner des marques effectives de ſa reconnoiſſance. Ils marcherent de compagnie, aprés des complimens reciproques; l'Ours entretenant toûjours le Païſan du ſervice important qu'il lui avoit rendu, & des grandes obligations qu'il lui avoit. A peine eurent-ils fait quelques pas, que cet Animal farouche changea de langage, & parla au Païſan en ces termes. Je meurs de faim, il faut tout preſentement que je te dévore. Eh quoi, lui repartit le Païſan tranſi de frayeur, je t'ai conſervé la vie, par le ſecours que je t'ai donné, & tu veux-me faire mourir? C'eſt donc ainſi que tu rens le mal pour le bien? Il ne faut point tant de raiſonnemens, repliqua l'Ours; c'eſt une affaire reſoluë, je veux te devorer; & je ſuis en droit de le faire. Sur quoi ce droit eſt-il fondé, demanda le Païſan? Si tu peux m'apporter quelque raiſon legitime pour autoriſer ce que tu as envie de faire, j'y conſens. L'Ours qui ne pouvoit goûter le raiſonnement du Païſan, lui fit cette réponſe. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que les hommes comptent pour rien les ſervices paſſez, & qu'ils mettent en oubli les bienfaits qu'ils ont receus. Sur ce principe,

n'ai-

Digitized by Google

n'ai-je pas raiſon de vouloir te manger? Et afin que tu ne m'en croyes pas ſur ma parole, prenons l'avis des trois premiers paſſans que nous trouverons en nôtre chemin, & rapportons-nous-en à leurs déciſions. Le Païſan accepta la propoſition de l'Ours. Peu de temps aprés, un Cheval vint à paſſer auprés d'eux, & l'Ours lui tint ce langage. Nous t'avons choiſi pour arbitre d'un differend qui eſt ſurvenu entre nous deux. Voici le fait. Nous diſputions pour ſçavoir s'il n'eſt pas vrai, que dans le temps où nous ſommes, l'on met incontinent en oubli les bienfaits reçûs? Et peut-on en douter, répondit le Cheval? Je ne l'ai que trop appris par ma propre experience. Quand j'étois jeune, & plein de force, je ſervois mon Maître durant la guerre, & je lui ai aidé à remporter pluſieurs victoires. Auſſi me récompenſoit-il fort bien des importans ſervices que je lui rendois. J'avois toûjours un harnois fort riche; on me fourniſſoit de l'avoine, & du foin en abondance; mais depuis que la vieilleſſe m'a ôté mes forces, & que je ne ſuis bon à rien; car à peine puis-je me ſoûtenir, & mettre les pieds l'un devant l'autre: depuis ce temps-là on m'a retranché mon ordinaire; l'on ne me donne

qu'une mediocre quantité de foin, je ne couche que sur de la paille: on ne me caresse, & l'on ne me flate plus comme l'on faisoit auparavant, & l'on me donne mille coups de bâton. Cet exemple est une preuve évidente, que l'on ne reconnoît plus les services passez. Ce discours allarma étrangement le Païsan, & il croyoit déja que son procés étoit perdu, lorsque l'Ours & lui apperçûrent un grand Chien maigre & hideux. Ils le saluërent lorsqu'il les aborda, & lui firent la même proposition qu'ils avoient faite au Cheval. Voici de quelle maniere il leur répondit. Lorsque j'avois encore tout le feu & toute l'ardeur de la jeunesse, je suivois mon Maître à la Chasse, je courois le Cerf, & le Sanglier, & toûjours avec succés. Mon Maître, & tous les Domestiques de la maison me faisoient mille caresses, & me fournissoient abondamment dequoi vivre. Alors je ne me nourrissois que de pain blanc, & l'on me donnoit chaque jour de la paille fraîche pour me coucher; mais depuis que mes jambes sont devenuës roides, & languissantes par la vieillesse, & que je suis incapable de faire les mêmes exercices que je faisois auparavant; je me vois tous les jours maltraité. A peine peut-on me souffrir

frir dans le logis; on m'en chasse impitoyablement à coups de pierre, & de bâton. En faut-il davantage pour montrer, qu'on oublie aisément les bienfaits? Les allarmes du Villageois furent augmentées par ce raisonnement du Chien, de sorte qu'il croyoit déja voir l'Ours se jetter sur lui pour le devorer; mais il se r'assura un peu à la veuë d'un troisiéme passant, qui devoit comme les deux premiers donner son avis sur le differend qu'il avoit avec l'Ours. C'étoit un homme déja assez avancé en âge, & dont la mine grave & serieuse lui attiroit du respect. Le Villageois se jetta d'abord à ses genoux, se plaignant de l'ingratitude de l'Ours. Il lui raconta de quelle maniere il lui avoit sauvé la vie, en le tirant de sa Caverne, où il seroit mort de faim; & que pour recompense de ce bon office, il vouloit le devorer, disant pour toute raison, que ce n'étoit plus la mode d'avoir de la reconnoissance pour les services passez. Cela est vrai, dit le Vieillard avec un ton plein de gravité, quand on les a rendus à des ingrats; mais les gens de bien en conservent toûjours la memoire. Le souvenir qu'ils en ont leur est utile & glorieux; au lieu que l'ingratitude deshonore ceux qui sont tachez d'un vice si bas, & que tôt ou tard ils en portent la peine. Sois persua-

ſuadé, continua les Vieillard, en s'adreſſant à l'Ours, qu'il t'arrivera quelque malheur en punition de ton crime, & prens garde que tu ne periſſes bien-tôt, toy qui veux faire mourir ton bienfaicteur. Ces paroles ne furent pas dites en l'air par le Vieillard. Son préſentiment eut ſon effet; car à peine avoit-il achevé de parler, que l'on vit venir vers eux un grand nombre de Chiens qui avoient lancé une bête dont ils avoient perdu la piſte; mais au lieu de celle qu'ils pourſuivoient, ils ſe jetterent ſur l'Ours, le mirent en pieces & en firent curée, comme pour vanger le Païſan à qui l'ingrat vouloit ôter la vie, quoiqu'il l'euſt empêché de perir.

SENS MORAL.

LEs perfides & les ingrats portent ſouvent la peine de leur perfidie & de leur ingratitude; le mal qu'ils vouloient faire aux autres retombe ſur eux. C'eſt ce que Philelphe a voulu montrer par la Fable de l'Ours qui voulut devorer ſon bienfaiteur, qui ſe détourna de ſon chemin à ſa priere, pour aller le ſecourir, & pour ôter les pierres qui bouchoient l'entrée de ſa Caverne, où il ſeroit mort de faim ſans ce ſecours. L'exemple de ce Payſan nous montre qu'il faut toûjours être dans la diſpoſition de ſecourir les malheureux quand ils en ont beſoin. On a toûjours à ſe reprocher beaucoup d'inhumanité, quand on y manque, & quand ils tombent dans quelque diſgrace conſiderable, faute d'avoir été aſſi-

Digitized by Google

affiftez. Seneque a dit fort fagement, que celui qui neglige de fecourir un malheureux prêt à perir, doit être regardé comme homicide. Les hommes font entr'eux commc les membres d'un même corps, qui s'aident & fe foulagent reciproquement. Mais il arrive affez fouvent que ceux qu'on a fecourus avec plus de zele, & à qui l'on a rendu d'importans fervices, fe foulevent contre leurs protecteurs. Non feulement ils perdent la memoire du bien qu'on leur a fait, mais encore ils rendent le bien pour le mal, tant leur malignité eft grande. Dans le moment qu'on leur rend quelque bou office, ils proteftent d'en avoir une reconnoiffance éternelle, & de chercher toutes les occafions de fe revancher; mais peu aprés ils imitent l'infidelité & la perfidie de l'Ours, qui aprés tant de belles proteftations d'une éternelle gratitude, voulut fe jetter fur le Payfan, pour le devorer. Voilà ce qui fait que l'on a fouvent moins de zele à fecourir ceux qui en ont befoin. Aprés avoir efté payé plufieurs fois d'ingratitude, on apprehende toûjours de rencontrer des ingrats en fon chemin; mais il n'eft pas jufte d'abandonner d'honnêtes gens, à caufe des mauvais tours des ingrats. Il faut toûjours faire tout le bien qu'on peut. Si ceux que l'on oblige en ont de la reconnoiffance; à la bonne heure; s'ils en abufent, il faut fe contenter du témoignage de fa confcience, & du plaifir fecret d'avoir fait une bonne action. Il femble que l'Auteur de la Nature ait établi une efpece de correfpondence entre tous les corps dont l'Univers eft compofé, pour apprendre aux hommes à s'entr'aider reciproquement. Le Soleil communique fa lumiere aux Etoiles & aux Planetes; ces vaftes corps, quelque éloignez qu'ils foient de nous, ne laiffent pas

Digitized by Google

pas de nous soûtenir par leurs influences. Nous ne sçaurions vivre sans le secours de l'air que nous respirons: la terre demeureroit sterile, si elle n'étoit continuellement humectée, par les rosées ou par les pluïes. Les vapeurs que le Soleil éleve par sa chaleur, retombent sur la terre pour l'engraisser. Les Republiques ne s'entretiennent que par l'union & par la bonne intelligence des Citoyens qui les composent, & par les services qu'ils se rendent reciproquement. Tout cela nous apprend à assister dans leurs besoins ceux qui ont recours à nous, dans les peines, & dans les malheurs qui leur arrivent. S'ils en ont de la reconnoissance, il faut leur en sçavoir quelque gré; mais s'ils en usent autrement, il ne faut pas se rebuter pour cela. Leur ingratitude ne doit pas nous empêcher de faire du bien à d'autres qui en seront peut-être plus reconoissans. Les ingrats doivent toûjours se souvenir de la Fable de l'Ours, que l'on feint avoir esté puni cruellement de son ingratitude, dans le même temps qu'il se préparoit à devorer le Païsan qui l'avoit secouru, & qui lui avoit ouvert si à propos la porte de sa Caverne. Les Poëtes disent qu'Ixion fut condamné à être mis sur une rouë dans les Enfers, en punition de son ingratitude envers son beau-pere. Mais sans avoir recours à des Fables, il est certain que les ingrats sont punis par les remords de leur conscience, qui leur reproche continuellement leur perfidie, & qui les expose aux mépris & à la haine de tout le monde.

Tu reçois un bienfait, cherche à le reconnoître,
Autrement, quels malheurs ne t'attendent-ils pas?
Quoiqu'il soit grand nombre d'ingrats,
Leur exemple peut-il t'autoriser à l'estre?

Digitized by Google

FABLES

DIVERSES

TIRE'ES

D'ESOPE;

Et mises en Vers Latins par GABRIAS,
& par AVIENUS.

Digitized by Google

FABLES DIVERSES TIRÉES D'ESOPE,

Et mises en vers Latins par GABRIAS & par AVIENUS.

FABLE PREMIERE.

Du Renard sans queuë.

UN Renard ayant donné dans un piege qu'on lui avoit tendu, ne put s'en dégager sans perdre sa queuë. Se voyant ainsi défiguré, il en pensa mourir de douleur; mais pour se consoler dans sa disgrace, il tâcha de persuader à tous les autres Renards de se défaire de leur queuë; s'imaginant que ce défaut ne seroit plus une difformité en lui, quand tous les autres Renards lui ressembleroient. Il leur representoit, pour les convaincre, que la queuë qu'ils portoient étoit un fardeau inutile, & incommode, qui ne faisoit que les embarrasser. Dequoy nous servent nos queuës, leur disoit-il, si ce n'est pour balayer la terre? Comme il se préparoit à leur étaler une foule de raisons, l'un des Renards de l'Assemblée s'avisa de lui re-

Digitized by Google

garder au derriere, & voyant qu'il n'avoit plus sa queuë, dit, en se moquant de lui; le conseil que vous nous donnez est interessé, & ne persuadera personne. Nous garderons tous nos queuës, & nous ne partagerons point vôtre honte.

SENS MORAL.

Ceux qui donnent des conseils aux autres, tâchent toûjours d'en retirer quelque utilité, & d'envisager les choses par les côtez les plus favorables pour eux. Dans les déliberations, il faut tâcher de penetrer les secrets interêts de ceux qui parlent; car ce n'est pas toûjours l'amour du bien public qui les fait parler. Quand on a connu leurs secretes intentions, on n'est pas si aisément trompé par les fausses raisons qu'ils débitent. Le Renard au desespoir, & tout honteux de se voir sans queuë, tâche de persuader dans une Assemblée generale à tous ses confreres de se couper la queuë, afin de courir plus legerement & de pouvoir se garentir de leurs ennemis. Les raisons apparentes du *Renard* auroient persuadé les moins rusez; mais Esope, pour venir à son but, feint que l'un des plus anciens Renards ayant remarqué que celui qui les haranguoit avoit perdu sa queuë, le fit remarquer à ses Compagnons, & déconcerta entierement celui qui vouloit leur persuader de se défaire de la leur, comme d'un meuble inutile, & incommode.

FA-

FABLE II.

D'un Païsan, & de la Mort.

UN Païsan accablé d'ennuis & de misere, étoit obligé pour vivre d'aller couper du bois dans une Forêt. Un jour retournant à sa Cabane, tout fatigué, & gemissant sous le fardeau qu'il portoit; il fut obligé, pour prendre haleine, de mettre bas son fagot. Alors faisant réflexion sur sa vieillesse, sur sa misere, & sur l'abandon où il se trouvoit; il commença à invoquer la Mort à grands cris, croyant que c'étoit le seul moyen de se délivrer tout à coup de tant de malheurs. La Mort ne fut point sourde aux prieres du Vieillard. Elle se presenta devant lui, & lui demanda ce qu'il souhaitoit d'elle. Le Vieillard épouvanté de cette veuë, & se repentant déja des souhaits qu'il venoit de faire, lui dit qu'il ne lui demandoit rien autre chose, sinon qu'elle luy aidât à remettre son fardeau sur ses épaules.

SENS MORAL.

ON ne peut se défaire de l'amour de la vie; on trouve toûjours affreuse la mort la plus douce. Quelque malheureux que soit un hom-

me, il aime encore mieux souffrir que de mourir. En effet, on en voit plusieurs accablez de vieillesse, de maladie, de miseres, qui apprehendent encore de mourir, quoiqu'ils n'ayent nul agrément dans la vie. S'ils font quelquefois semblant de souhaiter la mort, quand leurs maux sont dans leur plus grande force, ce ne sont que des demi-volontez; & ils changent bien de langage, quand ils se croyent en danger de mourir, Mecene, favori d'Auguste, disoit qu'un homme accablé de toutes sortes de maux, & condamné [à passer toute sa vie sur une rouë, aimeroit encore mieux demeurer dans une situation si douloureuse, que de cesser entierement de vivre. Ce n'est pas une si grande affaire que de mourir; & la mort en elle-même épouvante moins les hommes que toutes les circonstances qui l'accompagnent. La veuë du tombeau & d'un cadavre, a je ne sçai quoi d'affreux & de lugubre, qui revolte l'imagination : mais puisque tous les hommes sont condamnez à mourir, il faut qu'ils prennent leur parti de bonne heure, & qu'ils s'apprivoisent insensiblement avec la mort, en y pensant fort souvent.

FABLE III.

Du Lion, & du Renard.

LA premiere fois que le Renard apperçut le Lion, il fut effrayé de cette veuë, & la crainte le saisit d'une si étrange sorte, qu'il pensa expirer sur le champ. La se-

Digitized by Google

seconde fois qu'il le vit, il en eut peur, à la verité, mais sa frayeur ne fut pas si grande. Enfin l'ayant rencontré une troisiéme fois, il n'en parut point effrayé, & il s'y apprivoisa si bien, qu'il eut l'assurance de l'approcher, & de lui parler familierement.

SENS MORAL.

ON vient à bout par le temps & par l'usage, des affaires les plus difficiles. Ce que l'on croyoit d'abord impossible, devient facile, quand on en a fait l'experience. Cette Fable montre encore que les hommes deviennent moins estimables, plus on les pratique; ceux qui ébloüissoient d'abord par l'éclat d'un merite que l'on croyoit extraordinaire, surprennent moins, quand on les a approfondis. Les plus sages, & les plus politiques qui veulent toûjours entretenir le monde dans l'admiration, ne se montrent pas d'abord tels qu'ils sont, & ne se developpent, pour ainsi dire, que par pieces. Il est peu d'hommes qui ne perdent un peu de l'estime que l'on avoit pour eux, à mesure qu'ils se laissent pratiquer.

FABLE IV.

D'un Homme qui vouloit éprouver Apollon.

UN homme méchant, & rusé, & qui n'avoit pas une fort haute idée du pou

voir, ni de la science des Dieux, vint un jour dans le Temple d'Apollon, où tout étoit préparé pour la ceremonie que l'on vouloit faire en l'honneur de ce Dieu. Cet homme voulant mettre à l'épreuve la science de ce Dieu, prit un Moineau qu'il cacha dans son sein; & s'approchant du Trepié, pria la Prêtresse de consulter le Dieu, pour le prier de deviner si le Moineau qu'il tenoit dans sa main, étoit mort, ou s'il étoit vivant. Cet homme se persuadoit de tromper aisément Apollon par cette demande équivoque; car si l'Oracle eust répondu, que le Moineau étoit en vie, il avoit résolu de l'étouffer sur le champ. La Prêtresse inspirée par Apollon, parla en ces termes. Ce que vous tenez maintenant caché dans vôtre main, ou il vit, ou il est prêt de mourir; & nos yeux verront l'un ou l'autre; mais la chose ne dépend que de vous, & nous sommes preparez à voir l'un ou l'autre de ces deux évenemens.

SENS MORAL.

IL est impossible de tromper la Divinité, puisqu'elle connoit les plus secretes intentions des hommes, & tout ce qu'il y a de plus caché dans les replis du cœur humain. Cette maxime, si nous en étions bien penetrez, devroit

vroit suffire pour nous obliger à vivre en gens de bien, puisque les yeux de Dieu nous suivent par tout, & qu'ils sont toûjours attachez sur nous. Cette Fable condamne les impies qui croyent pouvoir se moquer de Dieu impunément, & qui n'ont nul respect pour cette Majesté superieure; mais ils apprennent tôt ou tard à leurs dépens, qu'il ne faut jamais se joüer à son Maître. Esope a voulu encore nous montrer par l'exemple de cet impie, que les fraudes & les artifices n'abusent jamais les personnes éclairées, & qu'ils penetrent au travers des mauvaises intentions de ceux qui ont entrepris de les tromper.

FABLE V.

De deux Grenoüilles.

DEux Grenoüilles habitoient un Marais, qui fut entierement mis à sec par l'ardeur excessive du Soleil; ce qui arrivoit ordinairement pendant l'Esté. Ces deux Grenoüilles abandonnerent leur demeure, & cherchoient par la campagne quelque lieu propre à se retirer. Ayant rencontré un puits fort profond: Voici, dit l'une de ces Grenoüilles à sa compagne, un endroit qui me paroît assez commode. Si vous le voulez, nous nous y arrêterons; car peut-être ne trouverons-nous rien de meilleur. Je consens d'y demeurer, dit l'au-

tre; mais avant que de descendre dans ce puits, il faut bien considerer comment nous en sortirons, si la chaleur ou quelque autre avanture met jamais ce puits à sec.

SENS MORAL.

IL faut toûjours considerer avec attention les suites d'une affaire, avant que de s'y embarquer. On est pour l'ordinaire puni de son imprudence, quand on agit temerairement & au hazard. Dés le commencement d'une affaire, il en faut prévoir la fin, pour ne pas s'y engager mal à propos. C'est ce qu'Esope a voulu nous donner à entendre par le raisonnement de la Grenoüille. Voilà de belle eau, disoit-elle à sa compagne; mais ce puits me paroît bien profond. Si nous sommes jamais obligées d'en sortir quand l'ardeur du Soleil ou quelqu'autre accident aura mis ce puits à sec, comment pourrons-nous remonter? Voilà de quelle maniere il faut prévoir toutes les circonstances d'une affaire avant que de s'y engager. Si les hommes raisonnoient de la sorte, ils ne feroient pas tant de fausses démarches; mais ils ne prennent que leur passion pour guide; & quand ils ont fait quelque faux pas, ils ont tout le loisir de se repentir de leur imprudence.

FA-

Digitized by Google

FABLE VI.

D'un Païsan, & de ses Enfans.

UN Laboureur se voyant prêt de mourir, ne laissant point de richesses à ses enfans, voulut par adresse les engager au travail, afin qu'ils pussent gagner dequoi vivre. Il les fit donc venir auprés de son lit, & leur tint ce langage. Vous voyez, mes enfans, leur dit-il, en quel état sont nos affaires; tout ce que j'ai pû amasser pendant ma vie, je l'ai caché dans nôtre Vigne, vous pouvez l'y chercher. Le vieillard mourut peu de temps aprés. Ses enfans persuadez qu'il y avoit un tresor caché dans leur Vigne, prennent des bêches, & des hoyaux, & se mettent à remuer la terre avec beaucoup d'ardeur & d'assiduité. A la verité ils ne trouverent point de tresor, puisqu'en effet il n'y en avoit point; mais la terre qui avoit esté si bien remuée, produisit une trés-grande abondance de raisins, de sorte que leur travail les mit à l'aise, & leur fournit dequoy vivre.

SENS MORAL.

CEux qui ne sont pas nez riches, peuvent amasser de grandes richisses par leur diligen-

 ce,

ce, & par leur industrie. Le bien qui s'acquiert de la sorte est acquis legitimement, & fait honneur; mais celui que l'on acquiert par de honteuses pratiques, par des fourberies, par des moyens criminels, ne profite pas, & fond comme le sel dans l'eau. Le Païsan, dont il est parlé en cette Fable, craignant que ses enfans ne s'engourdissent dans la faineantise, leur fit entendre, qu'il y avoit un trésor caché dans sa Vigne. L'ardeur qu'ils eurent pour bécher cette Vigne, leur fit remuer toute cette terre avec beaucoup de diligence. C'étoit justement ce que prétendoit leur pere, bien persuadé que cette terre remuée de la sorte produiroit des fruits en abondance, & fourniroit à ses enfans dequoi vivre.

FABLE VII.

D'un Laboureur, & de ses Chiens.

UN Laboureur se voyant arrêté dans la campagne par le mauvais temps, qui ne lui permettoit pas de sortir; & ne sçachant où trouver dequoi vivre; s'avisa de tuer d'abord ses Brebis pour les manger. Comme le mauvais temps duroit toûjours, il égorgea ensuite ses Bœufs qui traînoient la Charuë, & qui luy aidoient à labourer. Les Chiens du Païsan qui virent tous ces massacres, prirent la résolution de s'enfuir le plus promptement qu'ils pour-

pourroient, ne croyant pas pouvoir être en ſeureté dans une maiſon où l'on ne pardonnoit pas même aux Bœufs qui ſervoient au labourage.

SENS MORAL.

IL ne faut point lier de commerce avec ceux qui ne peuvent ſouffrir ni leurs amis, ni leurs domeſtiques. On trouve dans le monde des gens ſi fâcheux, & ſi incommodes, que l'on ne ſçait comment les prendre pour les ménager. Ils ne peuvent ſouffrir perſonne, ni leurs meilleurs amis, ni ceux qui leur ont rendu les plus importans ſervices. Eſope nous repreſente en cette Fable un homme qui tuë ſes Moutons, & ſes Bœufs, qui lui ſervoient à labourer ſes terres, & qui lui étoient ſi neceſſaires. Cet homme eſt le modele de ces miſantropes, qui voudroient être ſeuls ſur la terre, & qui ne peuvent ſouffrir qui que ce ſoit. Eſope feint que les Chiens de ce Laboureur tinrent conſeil entr'eux, & ſe dirent les uns aux autres, qu'ils devoient s'éloigner promptement d'un Maître ſi farouche & ſi cruel; & que puiſqu'il n'avoit pas épargné ſes Brebis & ſes Moutons, il n'auroit pas pour eux plus d'égard. C'eſt ainſi qu'il faut rompre d'abord tout commerce avec ces Eſprits ſauvages, dont l'on ne peut attendre que des duretez.

FA-

Digitized by Google

FABLE VIII.

D'une Femme, & d'une Poule.

UNe Femme avoit une Poule, qui lui pondoit chaque jour un œuf. Elle s'imagina que si elle nourrissoit mieux sa Poule, & si elle l'engraissoit davantage, elle lui pondroit tous les jours, pour le moins deux ou trois œufs. Elle lui donna donc beaucoup plus de grain qu'à l'ordinaire; la Poule devint fort grasse, & cessa entierement de pondre.

SENS MORAL.

L'Avarice est souvent dommageable ; plus on a de bien, plus on en veut avoir. La convoitise ne dit jamais, c'est assez; mais par l'avidité d'une meilleure fortune, on perd le bien que l'on avoit. Les personnes trop avides de richesses, sont incapables de se moderer; mais voulant trop en amasser, elles se ruïnent par les fausses mesures qu'elles prennent, ou par les mauvaises affaires, dans lesquelles elles s'embarquent. Esope represente une femme avare qui avoit une Poule. Cette femme se persuada faussement, que si elle redoubloit la mangeaille de sa Poule pour la rendre plus grasse, elle lui donneroit une plus grande quantité d'œufs. Ce raisonnement se trouva faux dans toutes ses circonstances. Ainsi cette femme perdit son grain, & les œufs que sa Poule lui pondoit chaque jour.

Digitized by Google

jour. Mille gens pourroient profiter de cette moralité ; ils s'embarquent dans des affaires équivoques, pour faire de plus grands gains ; mais ils prennent si mal leurs mesures, qu'ils perdent ce qu'ils avoient déja amassé. L'avarice ne dit jamais, c'est assez ; & ce n'est pas sans raison qu'on la compare à la soif des hydropiques, qui croît toûjours à mesure qu'ils boivent.

FABLE IX.

De deux jeunes Hommes, & d'un Cuisinier.

DEux jeunes hommes fort rusez, & accoûtumez à voler, se tenoient auprés d'un Cuisinier pour tâcher à le surprendre. En effet, tandis qu'il étoit occupé aux choses de son ministere, l'un d'eux déroba une piece de viande, & la donna à son compagnon, qui la cacha dans son sein. Peu de temps aprés, le Cuisinier s'apperçut du tour qu'on lui avoit joüé ; & comme personne n'étoit entré dans sa Cuisine, à la reserve de ces deux jeunes hommes, il leur demanda ce qu'on lui avoit volé, & voulut les obliger à le lui rendre. Celui qui avoit receu le morceau de viande des mains de son compagnon, se mit à jurer qu'il n'avoit rien volé. L'autre de son côté, jura qu'il ne l'avoit pas. Le Cuisinier

nier qui connoissoit leur malice, & leur mauvaise foy : Il vous est aisé de m'en faire accroire, leur dit-il, & de me tromper, mais vous ne sçauriez tromper Dieu.

SENS MORAL.

Le mensonge, & les fraudes, portent avec soy leur punition. Si l'on peut dérober à la connoissance des hommes le mal qu'on fait, on ne peut se cacher aux yeux de Dieu, & il ne manque guere à punir tôt ou tard les injustices. On peut si bien se déguiser, & se servir de tant d'adresse, que les hommes n'ayent nulle connoissance des crimes que nous commettons; mais quel voile assez épais peut les couvrir pour en ôter à Dieu la connoissance? C'est la réponse fort sage, que fit aux deux fripons qui l'avoient volé, ce Cuisinier, aprés qu'il se fut aperçu de leur friponnerie; ils nierent fortement d'avoir commis une action si lâche. Je n'en ai point de preuve certaine, leur repartit-il, & il ne vous est pas mal aisé de m'en imposer; mais comment ferez-vous pour cacher ce crime aux yeux de Dieu? On peut tromper les hommes par de beaux dehors. Les fourbes, & les hypocrites se servent de mille détours, pour éblouir les hommes. On les croit gens de bien, parce qu'ils en ont l'apparence; mais leurs grimaces étudiées, ni tous leurs rafinemens ne trompent point Dieu; parce qu'il penetre dans leurs plus secretes intentions.

FA-

Digitized by Google

FABLE X.

Les Ennemis.

DEux hommes qui se portoient une haine mortelle, faisoient voyage dans le même Vaisseau. L'un des deux se tenoit à la proüe; l'autre étoit assis sur la poupe. Une effroyable tempête qui survint tout à coup mit le Vaisseau en desordre, & fit connoître aux Voyageurs qu'ils étoient perdus sans ressource. Celui qui étoit assis sur la poupe, demanda au Pilote quelle partie du Navire seroit submergée la premiere. Le Pilote répondit, que ce seroit la proüe. Je me console maintenant de mon malheur, repliqua-il, & la mort ne me sçauroit être desagreable, puisque j'aurai le plaisir de voir perir mon ennemi.

SENS MORAL.

C'Est un grand déreglement de n'être point touché de ses propres maux, parce que des personnes que l'on haït sont exposées à de pareilles infortunes. La haïne a cela de propre, qu'elle porte les hommes à se procurer à eux-mêmes de grands maux; pourveu qu'ils ayent l'avantage de faire souffrir leurs ennemis. Achille, dans Homere, proteste que la mort lui sera douce, pourveu qu'il ait le plaisir de tuer Hector

Digitized by Google

Hector avant que de mourir. Si l'on ne porte pas toûjours les choses à ces grandes extrêmitez, c'est souvent parce qu'on manque d'occasion. On voit des Playdeurs qui se ruïnent les uns les autres, pour avoir le plaisir de faire enrager des personnes qu'ils haïssent On ne se soucie pas de se rendre malheureux soy-même, pourveu que l'on rende son ennemi malheureux.

FABLE XI.

Du Chat, & des Rats.

IL y avoit dans une maison une grande quantité de Rats. Un Chat qui en fut averti, s'y transporta, & y vêcut pendant quelque temps des prises qu'il faisoit chaque jour. Mais enfin les Rats s'appercevant que leur nombre diminuoit notablement, resolurent de demeurer cachez dans leurs trous, & de ne point s'exposer aux griffes du Chat, lequel fâché de voir que les Rats ne paroissoient plus selon leur coûtume, & qu'il n'en pouvoit plus prendre, s'avisa de contrefaire le mort, & de se pendre à un clou avec une corde. L'un des Rats les plus rusez, s'apperçût de l'artifice du Chat. Mon ami, lui dit-il en se moquant, si tu étois metamorphosé en pierre,

Digitized by Google

pierre, je ne m'y fierois pas pour cela, & je n'approcherois pas plus prés de toy.

SENS MORAL.

Les sages ne se laissent pas tromper deux fois par les artifices des méchans, quand ils connoissent leurs fourberies, & qu'ils en ont fait l'experience. Les plus fins peuvent donner dans les pieges qu'on leur dresse, quand ils ne se défient pas des personnes à qui ils ont affaire, ou qu'ils ne connoissent pas leur malice; mais aprés en avoir fait l'experience, ils ne s'y joüent plus, & prennent tant de précautions, que toutes les ruses des autres sont inutiles. Personne ne peut se garantir de celles d'un homme, que l'on croit de bonne foy; mais l'on n'est pas excusable de se laisser tromper par un fourbe, dont on connoît par experience les filouteries.

FABLE XII.

Le Thun, & le Daufin.

Le Thun fuïant un Daufin qui le poursuivoit, fut jetté par la rapidité des flots sur une Isle avec son ennemi. Le Thun ayant tourné la tête, & aperçû le Daufin qui rendoit les derniers abois : Je ne me plains plus de mon sort, dit-il, & je ne regarde plus la mort comme un mal-

 heur,

Digitized by Google

heur, puisque mon ennemi qui en est la cause, perit avec moy.

SENS MORAL.

ON souffre ses maux, avec plus de tranquilité, & plus de courage, quand ceux qui les ont procurez sont accablez des mêmes disgraces. C'est une consolation assez foible; cependant cette idée diminue l'aigreur du mal que l'on souffre. Le Thun poursuivi par le Daufin, & se voyant prêt d'expirer, se consola en voyant perir à ses yeux son persecuteur. Cette Fable nous fait souvenir de ces personnes qui exerçant des haines mortelles les uns contre les autres, ne se mettent pas en peine de se perdre, pourveu que leurs ennemis se perdent de même, & qu'ils demeurent accablez sous les mêmes infortunes.

FABLE XIII.

Le Castor.

LE Castor est un animal à quatre pieds, qui passe dans l'eau la plus grande partie de sa vie. Ses testicules sont d'un grand usage pour plusieurs operations de Medecine. Cet animal, quand il se sent poursuivi, & hors d'état de pouvoir échapper aux Chasseurs; & connoissant par un instinct naturel le sujet pourquoi on veut le prendre, se coupe lui-même les testicules, &

& les jette audevant de ceux qui le poursuivent. Cette précaution lui sauve souvent la vie.

SENS MORAL.

LEs sages consentent à perdre leurs biens pour conserver leur vie, & en cela ils raisonnent fort juste, puisque la vie est le plus grand de tous les biens naturels. Ceux qui s'exposent à toutes sortes de dangers, qui vont aux extremitez de la terre, qui affrontent les tempêtes, & les orages sur un Vaisseau fragile, & qui aprés avoir fait naufrage, ne laissent pas de se rembarquer & de courir les mêmes dangers, font voir un attachement insensé pour le bien. Les Poëtes ont feint qu'Hippomene jetta trois pommes d'or, pour sauver sa vie; car si Atalante l'eût vaincu à la course, il eût esté obligé à perdre la vie, selon les conditions du traité; mais Atalante s'amusa à ramasser ses Pommes, & donna le temps à Hippomene d'arriver le premier au but. On ne peut faire un meilleur usage de son bien que de l'employer à conserver sa vie. Les avares qui en regorgent, & qui n'osent y toucher, qui meurent de faim au milieu de l'abondance, excitent plûtôt l'indignation que la compassion. Le Castor leur apprend à vivre, puisqu'il ne craint pas de se couper les testicules, & de les donner pour sauver sa vie, à ceux qui le poursuivent.

FABLE XIV.

Le Chien, & le Cuisinier.

UN Chien étant entré dans une Cuisine, & épiant le temps que le Cuisinier l'observoit moins, emporta un cœur de Bœuf, & se sauva. Le Cuisinier le voyant fuir aprés le tour qu'il lui avoit joüé, lui dit ces paroles. Tu me trompes aujourd'hui impunément ; mais sois bien persuadé que je t'observerai avec plus de soin, & que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir, car tu ne m'as pas emporté le cœur ; au contraire tu m'en as donné.

SENS MORAL.

LE pertes & la mauvaise fortune ouvrent l'esprit, & font que l'homme prend mieux ses précautions, pour se garantir des disgraces qui le menacent. Le Cuisinier ne se défioit point du mauvais tour que le Chien avoit envie de lui joüer ; mais quand il eut esté attrapé une fois, il protesta bien qu'il seroit inutile au Chien de s'y joüer à l'avenir. En effet, quand on a été trompé, il faut être bien duppe pour se laisser tromper encore une fois.

Digitized by Google

FABLE XV.

Le Chien, & le Coq.

LE Chien & le Coq s'associerent pour faire voyage de compagnie. La nuit les ayant surpris en pleine campagne, & les tenebres étant fort épaisses; ils convinrent entr'eux que le Coq se percheroit sur les branches d'un arbre, & que le Chien se glisseroit dans le trou de l'arbre. Le Coq se mit à chanter, selon sa coûtume, aux heures reglées. Ce chant attira un Renard, qui fit son compliment au Coq, pour le prier de descendre, lui témoignant le desir extrême qu'il avoit d'embrasser un animal qui chantoit si melodieusement. Le Coq lui répondit, qu'il faloit auparavant réveiller le Portier, afin qu'il lui ouvrist la porte. Le Renard qui ne se douta nullement de la supercherie du Coq, approcha de l'arbre, & fit le plus grand bruit qu'il put pour réveiller le Portier. En effet, le Chien se réveille aux cris du Renard, se jette dessus à corps perdu, le déchire, & le met en pieces.

Digitized by Google

SENS MORAL.

QUand on ne peut resister à la force, ou à la violence de ses ennemis, on doit leur opposer une force encore plus grande, pour rendre tous leurs efforts inutiles. Le principe naturel apprend de resister à la force, ou quand ce moyen est impossible, il est permis de se servir d'adresse, & de ruses. Esope feint que le Coq perché au haut d'un arbre, persuada au Chien de se tapir au pied, & de s'y mettre comme en embuscade, pour rompre les mesures de ceux qui voudroient les surprendre. La prévoyance du Coq ne fut pas inutile; & le Renard, quelque rusé qu'il soit, donna dans le panneau, & fut mis à mort par le Chien. Cette Fable apprend à ceux qui se servent de finesses, qu'ils peuvent encore trouver leurs maîtres, qui rencherissent par dessus eux en raffinemens.

FABLE XVI.

Le Lion, & la Grenoüille.

UN Lion ayant par hazard entendu le cri d'une Grenoüille, en fut d'abord étonné, & crut que ce cri étoit poussé par quelque monstrueux Animal. Cependant, ayant un peu repris ses esprits, il commença à considerer de toutes parts; d'où pouvoit venir ce bruit; bien résolu d'attaquer, & de combatre celui qui en étoit l'auteur, de quelque nature qu'il pût être.

Alors

Alors il apperçut une Grenoüille qui sortoit d'un Marais voisin. A ce spectacle, le Lion plein de honte & d'indignation écrasa la Grenoüille d'un coup de pied.

SENS MORAL.

IL ne faut pas s'étonner pour le bruit, prendre l'épouvante mal à propos, sans avoir bien examiné auparavant, si la chose merite que l'on s'en mette en peine. Les terreurs paniques ont souvent causé d'étranges desordres dans les armées les mieux aguerries. On a vû fuïr sans sçavoir pourquoy des hommes qui avoient toûjours esté intrepides, & qui n'avoient pas apprehendé les plus grands dangers. L'Histoire Greque fait mention d'un Capitaine assez brave, qui demanda la vie à un Buisson, qui tenoit son habit accroché. Son imagination prévenuë qu'il avoit les ennemis à ses trousses, ne lui laissa pas assez de liberté pour examiner si c'étoit un Soldat ou un Buisson qui l'accrochoit. Esope feint en cette Fable, qu'un Lion fût d'abord effrayé du cri d'une Grenoüille; il crut que c'étoit un ennemi digne de son courage; & il se disposa sur le champ à le combatre. C'est ainsi que l'idée d'un peril que l'on croit effroyable, cause de cruelles allarmes; mais la peur cesse quand on connoît plus distinctement ce que c'est.

FABLE XVII.

Le Devin.

UN Devin ſe tenoit dans la Place publique, & répondoit à tous ceux qui venoient le conſulter. Un inconnu vint l'aborder avec beaucoup d'empreſſement, & lui dit, que les portes de ſa maiſon étoient ouvertes, & que les voleurs avoient emporté tous ſes meubles tandis qu'il s'amuſoit à informer les paſſans de ce qui leur devoit arriver. Le Devin quitta bruſquement la compagnie, & monta ſur un Chariot, pour aller chez lui plus promptement. Un inconnu qui le vit ; Eh quoi, lui dit-il, vous faites profeſſion de connoître ce qui doit arriver à tout le monde, & vous ne ſçavez pas ſeulement ce qui ſe paſſe dans vôtre propre maiſon!

SENS MORAL.

AVant que de vouloir corriger & reformer les autres, il faut n'avoir rien à ſe reprocher à ſoy-même. C'eſt une grande ſottiſe de penſer aux affaires d'autrui, & de negliger les ſiennes propres. C'eſt le reproche que l'on pouvoit, avec raiſon, faire à ce Devin, dont parle Eſope; car s'il eût eſté fort verſé dans l'art dont il

Digitized by Google

il faisoit profession, il auroit deviné que les voleurs emportoient ses meubles. Ceux qui furent témoins de cette avanture, ne pouvoient pas ajoûter beaucoup de foy aux propheties de ce Devin, & ils avoient beaucoup de raison de se moquer de ses prédictions.

FABLE XVIII.

Le Voyageur.

UN Voyageur extrêmement harassé du chemin, fit un vœu à Mercure: & promit, s'il vouloit lui être propice, & lui aider à achever heureusement son voyage, de lui consacrer la moitié de tout ce qu'il rencontreroit. Peu de temps aprés, il trouva dans son chemin un sac rempli de dattes, & d'amandes. Il prit le sac, & mangea tous les fruits qui étoient dedans; & pour s'acquiter en quelque maniere de son vœu, il offrit à Mercure tous les noyaux des dattes, & toutes les robes des amandes; disant qu'il partageoit fort bien Mercure; puisqu'il lui donnoit l'interieur & l'exterieur de tout ce qu'il avoit trouvé.

SENS MORAL.

LEs avares ne respectent ni Dieu, ni les hommes; l'or est leur principale divinité; c'est l'objet de leurs soins & de leur culte, & pour

en amasser ils sacrifient leur honneur & leur conscience. Cette Fable represente un impie, qui se joüe manifestement de la Divinité, & qui ayant promis d'offrir à Mercure la moitié de tout ce qu'il trouveroit, fit un partage ridicule, & reserva pour soy toute ce qu'il y avoit de bon. L'on voit encore tous les jours des gens de ce caractere, qui donnent à Dieu ce qu'ils ont de pire, quand ils lui font des presens; mais bien loin de l'honorer, ils l'outragent par ce partage indigne, qui ne fait que trop connoître le peu de respect qu'ils ont pour la Divinité.

FABLE XIX.

Le Berger, & la Mer.

UN Berger ayant par hazard conduit son troupeau sur le bord de la Mer, admiroit la beauté, & la tranquilité de cet Element. Ce calme lui inspira l'envie de voyager, & de faire quelque trafic. Il vendit donc tous ses Moutons, & achepta des Dattes qu'il mit sur un Vaisseau, où il entra lui-même, se confiant à la merci des flots. Une furieuse tempête, qui s'éleva tout à coup, mit le Vaisseau dans un peril évident de perir. Les Matelots furent obligez de jetter dans la Mer toutes les Marchandises, pour soulager le Vaisseau; qui put à grand'-peine se sauver. Peu de jours aprés cet

Digitized by Google

cet accident, le Berger assis sur le rivage, pleuroit amerement la perte qu'il avoit faite. Un passant s'arrêta auprés de lui pour contempler avec plaisir le calme qui regnoit sur les ondes; car la tempête avoit cessé. Je sçai bien, dit le Berger en se tournant vers le Passant, ce que signifie cette bonace; la Mer demande encore des Dattes pour les devorer.

SENS MORAL.

LEs malheurs rendent les hommes plus prudens, & plus avisez. L'adversité est une leçon trés-efficace pour les corriger. Les pertes qu'ils font s'impriment vivement dans leur esprit; & comme ils ont naturellement beaucoup d'attachement pour ce qu'ils possedent, ils n'ont garde de s'exposer aux mêmes dangers, dont ils ne sont sortis qu'avec tant de peines. L'avanture de ce Berger qui vend ses Moutons, pour faire un trafic sur Mer, se renouvelle tous les jours. Mille gens vendent tout ce qu'ils possedent, & le confient aux flots, dans l'esperance de faire fortune; mais une tempête qui survient mal à propos, renverse toutes leurs esperances, & les contraint de jetter leurs Marchandises dans la Mer, pour sauver leur vie. Ils ne font pas toûjours un aussi bon usage de leurs malheurs que le Berger de la Fable; car ils n'ont pas plûtost mis pied à terre, qu'ils cherchent de nouveaux moyens, pour tenter une seconde fois la fortune, & ils se rembarquent au premier bon vent.

FA-

Digitized by Google

FABLE XX.

Les Oyes, & les Gruës.

LEs Oyes paiſſoient un jour dans un même Pré avec les Gruës: L'Oiſeleur étant ſurvenu pour les ſurprendre ; les Gruës, par leur legereté, ſe garantirent des pieges de l'Oiſeleur ; mais les Oyes qui ſont naturellement plus graſſes, & plus peſantes, ne purent ſe ſauver aſſez promptement, & devinrent la proye de l'Oiſeleur.

SENS MORAL.

LEs pauvres ſe tirent plus aiſément d'affaire que les riches, qui ſont embaraſſez de tout ce qu'ils poſſedent, Quand il arrive qu'une Ville eſt priſe par les Ennemis, les pauvres qui n'ont que leur perſonne à garder, s'échappent aiſément; mais les riches ont mille embarras, qui les arrêtent, & qui les font tomber entre les mains des ennemis. Les premiers ſont maigres & décharnez comme les Gruës, & bien plus diſpoſez à fuir; mais les autres qui ſont peſans & gras comme des Oyes, ne peuvent ſe garantir des pourſuites des ennemis qui s'attachent à eux avec plus d'opiniâtreté, dans l'eſperance de faire un plus grand butin. Ainſi les richeſſes, & les commoditez de la vie ſont quelquefois nuiſibles à ceux qui les poſſedent, & les font tomber dans de grands malheurs.

FA-

Digitized by Google

FABLE XXI.

L'Ethiopien.

UN homme qui venoit d'acheter un Ethiopien, s'imagina qu'il étoit devenu si noir par la negligence de son premier Maître; de sorte que l'ayant fait conduire dans sa maison, il se mit à le laver avec beaucoup de soin & d'assiduité, n'épargnant ni peine ni dépense, pour le blanchir, & pour ôter de son visage cette noirceur qu'il ne croyoit point naturelle. Tous ses soins furent inutiles; l'Ethiopien demeura noir à son ordinaire; mais on le tourmenta de telle façon pour le faire devenir blanc, qu'il en devint malade.

SENS MORAL.

LE naturel, le temperament, les mœurs, ne se changent guere. Aristophane disoit à ce propos, qu'il est impossible de faire marcher droit un Cancre, quelque peine que l'on se donne; & que l'on a bien de la peine à rendre commode un chemin tout herissé d'épines. Ceux qui ont de bonnes inclinations, un bon naturel, un heureux temperament, en doivent bien remercier Dieu; car quand il faut toujours combatre contre un naturel vicieux, on a bien de la peine à se conserver constamment dans la vertu. Les Historiens de la vie de Socrate ont dit

de

Digitized by Google

de lui, qu'un Physionomiste ayant consideré attentivement les traits de son visage, dit tout haut : Voilà un méchant homme. Ceux qui connoissoient la vertu de Socrate, se moquerent du Physionomiste, & le traiterent de Charlatan; mais Socrate leur dit, qu'il ne se trompoit point dans ses conjectures ; & que son panchant le portoit effectivement au vice ; mais que son application & ses soins l'avoient corrigé. Peu de gens ont assez d'empire sur eux, pour se faire une continuelle violence, & pour corriger un mauvais naturel, qui les porte au vice; cependant on en vient à bout, quand on le veut, quand on a du courage, & de la perseverance.

FABLE XXII.

La Maîtresse, & les Servantes.

UNe femme qui gagnoit sa vie à faire de la toile, avoit accoutumé de réveiller ses Servantes de grand matin, & si-tôt que l'on entendoit le Coq chanter, pour les appliquer au travail, ces Servantes ennuïées d'une vie si penible, & accablées du besoin de dormir résolurent d'égorger le Coq de la maison, qui donnoit chaque jour le signal à leur Maîtresse, pour les réveiller de trop grand matin, & pour se lever elle-même. Elles tuerent donc le Coq; mais leur condition n'en fut pas meilleure pour cela; parce que leur Maîtresse se réveillant

veillant en sur-saut à des heures incertaines ; & croyant qu'il étoit temps de se lever, alloit réveiller ses Servantes, & les obligeoit à sortir du lit.

SENS MORAL.

LEs bons conseils ne sont pas toûjours suivis d'un heureux succés ; mais quand on a pris toutes les mesures que l'on pouvoit prendre, selon les regles de la prudence humaine, & que quelque accident les traverse, il faut se consoler dans son pis aller. Souvent on se mécompte dans son calcul, & aprés avoir pris toutes ses précautions pour rendre sa condition meilleure, on tombe dans un état pire que le premier C'est ce qu'Esope a voulu donner à entendre dans le raisonnement de ces deux Servantes, qui croyoient avoir plus de temps pour dormir en égorgeant le Coq domestique ; mais tout le contraire arriva à leur grand déplaisir ; car leur maîtresse se réveillant au hazard, les obligeoit de se lever à toutes les heures de la nuit. C'est ainsi que les plus habiles se trompent dant leurs conjectures. Le moindre accident suffit pour rompre les mesures les mieux concertées.

FABLE XXIII.

La Devineresse.

UNe Femme qui faisoit profession de dire la bonne avanture, & de prévoir

l'avenir ; se vantoit encore de pouvoir appaiser la colere des Dieux, & de pouvoir détourner les funestes effets de leur haine. Quelques uns l'accuserent d'impieté, & la conduisirent devant le Tribunal des Juges, où elle fut convaincuë des crimes qu'on lui imputoit, & condamnée au dernier supplice, pour expier ses forfaits. Lors qu'on la conduisoit à l'échaffaut, quelqu'un de la troupe la regardant, & se moquant d'elle, Hé quoy, lui dit-il, vous vous vantiez de pouvoir calmer le couroux des Dieux, & de garantir les autres des peines dont ils les menaçoient ; & vous n'avez pas même pû adoucir en vôtre faveur, la Sentence des Juges.

SENS MORAL.

IL ne faut rien promettre par delà son pouvoir. Les personnes qui offrent leur credit & leur faveur trop legerement à ceux qui demandent leur protection, sont obligées de leur tenir parole ; car si elles y manquent on les regarde comme des Charlatans, & comme des fourbes, qui abusent le monde par des promesses en l'air. Plusieurs de ces grands prometteurs ont une volonté déterminée de ne rien faire de tout ce qu'ils disent, lors même qu'ils vous accablent de complimens & de caresses. Ce procedé les fait mépriser quand on a connu leur mauvaise foy. D'autres promettent ce qu'il est

est absolument hors de leur pouvoir d'accomplir. On compte sur leurs promesses, & l'on manque souvent d'importantes affaires sur cette vaine esperance.

FABLE XXIV.

Le Chameau.

LA premiere fois que les hommes apperçûrent le Chameau, ils furent épouvantez de la masse énorme de cette bête, & se mirent à fuir, pour se garantir des coups, la croyant trés-dangereuse; mais s'appercevant qu'elle étoit douce, & traitable, ils eurent l'assurance de s'en approcher de plus prés. Enfin, comme ils virent qu'elle se laissoit manier & approcher; ils la mépriserent à un tel point, qu'ils lui donnerent un mords, l'abandonnant à des enfans pour la conduire,

SENS MORAL.

ON s'accoûtume aux choses les plus terribles; & l'on vient quelquefois à mépriser ce qui paroissoit d'abord redoutable. Cela se remarque principalement dans de certains malheurs, dont l'idée seule fait trembler & abat le courage. Cependant quand on y est tombé, on s'évertuë, & l'on trouve des ressources à quoy l'on ne s'étoit point attendu. L'amour propre

 fait

Digitized by Google

fait que l'on se forge des chimeres dans l'apprehension de quelque accident; mais ce même amour propre fait que l'on prend toutes sortes de moyens pour se garantir du mal.

FABLE XXV.

Le Serpent.

UN Serpent se sentant foulé aux pieds des Passans, s'adressa à Jupiter pour lui porter sa plainte, & lui demander justice du tort qu'on lui faisoit. Si vous aviez, lui répondit Jupiter, piqué celui qui vous a marché le premier sur le ventre, les autres auroient esté plus retenus, & vous auroient laissé en repos.

SENS MORAL.

CEux qui repoussent vivement les premieres attaques, sont moins exposez à de nouvelles insultes; car quand on connoit leur courage, on s'abstient de s'y joüer, de peur de s'attirer de mauvaises affaires; au lieu que s'ils mollissent d'abord, & s'ils souffrent lâchement les premiers affronts, l'on s'enhardit à leur en faire de nouveaux. C'est ce que Jupiter a voulu nous appendre dans la réponse qu'il fit au Serpent; car s'il eût montré les dents à ceux qui lui marcherent les premiers sur le ventre; les autres n'auroient pas voulu s'exposer dans la suite à se faire piquer. Une resolution hardie, que

Digitized by Google

que l'on témoigne au commencement d'une affaire, arrête l'audace de ceux qui auroient tiré leurs avantages d'une timidité à contretemps.

FABLE XXVI.

Le Berger.

UN Berger avoit conduit ſes Moutons dans un lieu planté de Chênes. Il dépoüilla ſes habits qu'il mit au pied d'un arbre, & y monta, pour abattre du Gland. Ses Moutons y accoururent; mais en mangeant le Gland, ils déchirerent & mirent en pieces les habits du Berger, qui étoient au pied du Chêne. Lors qu'il fut deſcendu, & qu'il eut remarqué le pitoyable état auquel ils avoient mis ſes habits: En verité, dit-il à ſes Moutons, vous êtes bien méchans, & bien ingrats. Vous donnez liberalement vôtre laine pour vêtir des étrangers, & vous avez déchiré mon habit, quoique je me donne le ſoin de vous nourir.

SENS MORAL.

PLuſieurs font ſans choix, & ſans diſcernement du bien à des étrangers, & du mal à leurs proches. Ce défaut eſt aſſez ordinaire dans

Digitized by Google

le monde. C'eſt aſſez pour exciter l'averſion de certaines gens, que d'être de leurs proches, ou même de leur avoir fait du bien. Cette idée les choque, & les revolte; ils ne rencontrent qu'avec peine les yeux de leurs bienfacteurs. Ce ne fut point par malice que les Moutons, dont il eſt parlé en cette Fable, mirent en pieces les habits de leur Berger. Ils le firent par inadvertence, les ayant trouvez par hazard, ſous le gland qu'ils mangeoient. Mais les ingrats font de propos déliberé, & par leur choix, du mal à ceux qui leur font du bien. Ce vice eſt lâche, & noir, il n'y a point de ſupplices trop cruels pour punir des gens d'un ſi mauvais naturel.

FABLE XXVII.

D'un Chien, & d'un Cuiſinier.

ON préparoit un magnifique feſtin dans la maiſon d'un grand Seigneur. Le Chien de la maiſon invita un autre Chien de ſes amis à venir prendre ſa part du feſtin. Ce Chien étranger étant introduit dans la Cuiſine, y vit avec joye tous les grands préparatifs que l'on y faiſoit. Ah, que je vais faire bonne chere, s'écria-t-il en remuant ſa queuë en témoignage de la joye qu'il goûtoit par avance; je me remplirai l'eſtomach de tant de viandes, que je pourrai vivre deux jours ſans manger. Le Chien diſoit tout cela en lui-même, & fla-

Digitized by Google

flatoit de sa queuë le Cuisinier pour meriter sa bienveillance ; mais le Cuisinier qui ne connoissoit pas ce Chien étranger, & qui apprehendoit qu'il ne lui joüât quelque mauvais tour, le prit par la queuë, & le jetta par la fenêtre. Lors qu'il s'enfuïoit en criant de toute sa force, il trouva en son chemin un Chien de sa connoissance, qui sçavoit bien qu'on l'avoit invité pour être du festin. Il lui demanda comment on l'avoit receu, & s'il avoit fait bonne chere. Fort bonne, répondit-il ; mais j'ai tant bû, & je me suis si bien enyvré, qu'il ne me souvient plus, d'où, ni comment je suis sorti.

SENS MORAL.

IL ne faut pas trop compter sur les promesses de ceux qui sont liberaux aux depens d'autrui. On voit de certaines gens s'ingerer dans les maisons, qui en veulent faire les honneurs, & disposer de tout, comme s'ils en étoient les proprietaires. Ils s'avanturent à y conduire des étrangers, sans sçavoir si le Maître le trouvera agréable. Ils reglent la bonne chere qu'il faudra leur faire. On est tout étonné de les voir usurper cette autorité. C'est pour montrer le ridicule de ces gens-là qu'Esope a feint qu'un Chien invité par un autre Chien de ses amis, pour faire bonne chere aux dépens de son Maître, fut jetté par la fenêtre, & qu'il ne tâta point

Digitized by Google

du festin. Voilà le sort des Parasites. On les chasse des maisons, où ils veulent s'introduire, sans y être souhaitez, & on les y regarde comme des fâcheux & des importuns.

FABLE XXVIII.

Le Corbeau.

UN Corbeau, dangereusement malade, disoit à sa mere qui jettoit de hauts cris, & qu'il voyoit reduite au desespoir: Ma mere, cessez de pleurer, & de vous affliger. Allez plûtost prier les Dieux pour moy, afin qu'ils me rendent la santé. Je crains bien, répondit-elle, que les Dieux ne soient sourds à mes prieres; ils sont tous irritez contre toy, pour avoir dévoré leurs Victimes.

SENS MORAL.

CEux que l'on a outragez pendant que l'on étoit dans la prosperité, ne sont guere en disposition de faire du bien à leurs ennemis qu'ils voyent tombez dans l'adversité. Il faut ménager les gens, quand on veut exiger d'eux de bons offices. Il n'est pas temps de ramper & de prier, aprés avoir fait mille outrages dont ceux qui les ont receus ne perdent pas si-tôt la memoire. Le Corbeau, qui dans sa pleine santé avoit profané, & devoré les Victimes que l'on offroit aux Dieux, n'étoit guere en état de

de les fléchir & de les attendrir par ses prieres, lors que la maladie l'eut réduit à la derniere extremité. C'est à tort que certaines gens se plaignent qu'on ne les assiste pas dans leurs besoins, aprés qu'ils ont fait les fiers, & qu'ils ont méprisé tout le monde durant leur prosperité.

FABLE XXIX.

D'un Païsan, & d'un Serpent.

IL y avoit à la porte d'un Païsan, une caverne qui servoit de retraite à un Serpent. L'un des enfans de ce Laboureur marcha sans y penser sur le Serpent, qui le mordit; de sorte que l'enfant mourut sur le champ par la force du poison. Le Serpent craignant d'être puni de ce crime, se retira promptement dans sa caverne, pour se mettre à couvert de la fureur du Païsan; qui penetré de douleur pour la mort de son fils, prit une hache & se posta à l'entrée de la caverne attendant que le Serpent en sortist, pour lui couper la tête. Mais le Serpent se tenoit alerte, & regardoit de tous côtez, bien persuadé qu'on ne lui feroit point de quartier. Un jour voulant sortir, à peine eut-il mis la tête hors de son trou, que le Païsan brû-

Digitized by Google

lant de colere, & du desir de se vanger, lui porta un grand coup de hache, qui alla donner contre un rocher. Le Serpent ayant retiré promptement sa tête, para le coup, dont les marques demeurerent sur la pierre, comme des signes de la colere du Païsan. Sa femme souhaittant qu'il se reconciliât avec le Serpent, mit à l'entrée de sa caverne du pain, & du sel, & l'exhorta de faire la paix avec son mari. Je ne pourrai jamais me fier à cette reconciliation, répondit le Serpent, tandis que je verrai le tombeau de vôtre fils, & ces marques de la colere de vôtre mari empreintes sur ce Rocher.

SENS MORAL.

Les hommes ne cessent guere de haïr, & ne perdent point le desir qu'ils ont de se vanger, tandis qu'ils voyent les marques des affronts qu'ils ont receus. Quelque bonne mine que fasse un ennemi reconcilié, il ne faut point s'y fier. Souvent cette reconciliation n'est qu'un pretexte, pour mieux couvrir la haine qu'il conserve toûjours dans le fond de son cœur, & qu'il fait paroître à la premiere occasion qu'il trouve de se vanger. C'est mal connoître les hommes que de se fier aux apparences & aux demonstrations d'amitié qu'ils donnent à ceux dont ils ont de grands sujets de se plaindre, & qui leur ont fait des chagrins, ou des affronts essentiels.

FA-

Digitized by Google

FABLE XXX.

D'un joüeur de Trompette.

UN Joüeur de trompette, aprés avoir ſonné la charge, les deux armées étant en preſence, fut pris par les ennemis. Il les conjuroit de ne le point tuer. Vous voyez, leur diſoit-il, que je ne ſuis point en état d'ôter la vie à perſonne, puiſque je ne porte point d'armes offenſives, & que je n'ai à la main que ma Trompette. C'eſt pour cela, lui répondirent les Soldats qui l'avoient pris, qu'il faut te faire mourir, puiſque ne ſçachant point combatre, tu animes cependant les autres à ſe batre, & à s'égorger.

SENS MORAL.

CEux qui animent les Grands les uns contre les autres, font quelquefois plus de mal par leurs manvais conſeils, & par leurs exhortations, que des particuliers, qui auroient eux-mêmes envie de nuire. C'eſt le malheur ordinaire des Grands, que de croire trop legerement les hommes qui les approchent, ſans approfondir les raiſons, & les motifs qui les font parler. On leur fait entendre que de certaines gens leur ont fait des outrages ſenſibles, quoiqu'ils n'ayent point penſé à les offencer. Sur ces

Digitized by Google

préjugez, ils donnent des ordres dont les suites sont souvent tres funestes; & ils accablent des innocens, que la calomnie a noircis dans leur esprit. Comme ils ne sont déja que trop disposez à la vangeance, & que l'idée des moindres mépris, ou du moindre affront les met en furie, c'est jetter de l'huile sur le feu, que de leur tenir des discours qui les animent encore davantage.

FABLE XXXI.

Le Ris, & les Pleurs.

ON raconte que deux hommes passoient toute leur vie à considerer la vicissitude des choses humaines. Un des deux pleuroit, l'autre rioit toûjours. Quelqu'un ayant fait reflexion sur leur differente conduite, les aborda, & ayant salué le Pleureur, lui demanda pour quel sujet il pleuroit de la sorte sans relâche. Je considere avec attention, répondit-il, ce qui se passe dans le monde, & j'y vois principalement trois choses qui me font beaucoup de peine. Premierement je déplore la misere des Rois, & des Grands, qui étant les Arbitres des choses humaines, & les Maîtres Souverains, & pour ainsi dire, comme les Dieux de la terre; n'ont cependant ni pieds, ni mains, ni yeux,

ni

ni oreilles, & ne voyent & n'agissent que par les organes d'autrui. Ils ne parlent, ils ne dorment que selon le caprice des autres. Enfin, dans ce haut dégré de gloire & de felicité, ils vivent d'aumônes, ou de voleries. Secondement, la crainte que j'ai que le monde ne finisse bien-tôt, & qu'il ne soit consumé par une incendie generale, est pour moi une source intarissable de larmes; car je vois qu'une affreuse secheresse consume & brûle toutes choses. Cela vient peut-être de cette ardeur que l'on a de boire, & de ce que plusieurs Nations disputent entr'elles à qui se servira de plus grandes coupes, & de plus grands pots. En troisiéme lieu, l'indignation me force encore à pleurer. Je suis fâché que la vandange ne précede pas la moisson; car il seroit bien plus agréable de recueillir les grappes de raisins pendant l'Esté que pendant l'Automne. Ce seroit un excellent remede pour temperer les chaleurs de de cette saison, qui sont excessives & incommodes; & l'on pourroit agréablement se desalterer avec cette liqueur nouvelle. Aprés que l'Etranger eut connu les sujets que celui-cy avoit de pleurer sans cesse, il s'adressa à l'autre, & lui demanda ce qui le faisoit rire toûjours. Tout ce que je vois

dans

Digitized by Google

dans le monde, lui répondit-il, me paroît ridicule, comme il paroît digne de compassion à mon ami; mais je ris principalement de trois choses. Premierement, je ris de la confiance des mortels & de l'opiniâtreté qu'ils font paroître à braver leurs maux; car quand ils ont fait nauffrage, à peine se donnent ils le loisir de radouber leur Vaisseau, qu'ils s'exposent à de nouveaux dangers. Quoiqu'ils ayent receu plusieurs blessures dangereuses dans les combats, ils ne laissent pas de retourner à la guerre, avant que leurs playes soient fermées. Les yvrognes oublient aisément les maux que leur cause leur incontinence, & recommencent dés le lendemain à boire avec plus d'excés. Les joüeurs ne peuvent s'abstenir du jeu pour les pertes qu'ils y ont faites. Un homme que la mort a delivré d'une femme querelleuse, bisarre, incommode, insupportable; à peine se donne-t-il le loisir de faire les funerailles de cette premiere femme, qu'il songe à se remarier. En second lieu, les contre-temps des hommes me font rire, car ils ajoûtent à la joye de la bonne chere & des festins le plaisir du chant, & des instrumens de Musique; & ils mêlent les plaintes & les gemissemens parmi les douleurs

&

Digitized by Google

& les larmes des perſonnes affligées. En troiſiéme lieu, ne trouvez-vous pas fort ridicule de donner tant d'argent aux Medecins, puiſque l'on en trouve par tout un ſi grand nombre qui donnent les remedes pour rien? Car y a-t-il une vieille, qui ne faſſe pas maintenant profeſſion de Medecine? Mais quand cela ne ſeroit pas, combien trouverons-nous de maux, dont il ne faudroit pas guerir les hommes? Pourquoi guerir les envieux du mal des yeux; les gourmands, des maux de bouche, les femmes & les médiſans, des maux de la langue, & du goſier; les curieux, & les paraſites, de l'aſthme; les coleres, des maux d'eſtomach; ceux qui gardent le celibat, des maux qui viennent aux parties neceſſaires à la generation; les larrons, de la goûte; les ſoldats, de la folie? Il ſeroit avantageux à la Republique de ne point guerir tous ces gens-là de ces ſortes de maux. L'Etranger lui en demanda la raiſon. C'eſt, repliqua celui qui rioit toûjours, que ſi les envieux avoient les yeux foibles & attaquez de quelque incommodité, ils verroient moins clairement les biens, & la proſperité d'autrui; ils ſe figureroient qu'elle eſt plus grande; & cette imagination redoubleroit leur douleur.

Quels

Quels maux ne causeroient point aux gourmands les continuelles incomoditez de bouche? Les femmes, & les médisans parleroient moins, & inventeroient moins de calomnies, s'ils avoient la langue embarassée. Il seroit à propos que les parasites, & les curieux fussent travaillez d'un asthme continuel, qui les empêcheroit de s'informer avec tant de soin des affaires d'autrui, ou de courir aux tables avec tant d'avidité. Si les personnes sujettes à la colere, avoient de grands maux d'estomach, elles ne s'abandonneroient pas à de si grands emportemens. Qu'est il besoin que ceux qui gardent le celibat, ayent si saine une partie de leur corps qui leur est si inutile? Si les larrons avoient toûjours la goûte, ils ne pourroient aller voler personne. Vous sçavez que les Poëtes representent les plus grands Heros, & même le Dieu Mars, tous furieux dans les combats. Il faut donc laisser la fureur en partage aux soldats, afin qu'ils en deviennent plus redoutables à leurs ennemis. Aprés cela, les deux Philosophes recommencerent à pleurer, & à rire, selon le different rôle qu'ils faisoient. L'Etranger se separa d'eux, & continua son voyage.

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

Les affaires humaines peuvent faire rire, ou pleurer, ſelon les differentes manieres dont on les enviſage. Cette Fable eſt fondée ſur l'Hiſtoire d'Heraclite & de Democrite. L'un déploroit les malheurs & la folie des hommes; l'autre ſe moquoit de leurs entêtemens, & de leurs extravagances.

FABLE XXXII.

D'un Oiſeau, & de la Moiſſon.

Au temps de la moiſſon, il y avoit dans un champ un nid rempli d'Oiſeaux qui n'avoient pas encore de plumes. Toutes les fois que la mere de ces petits Oiſeaux quittoit le nid, pour aller chercher dequoi les nourir; elle leur recommandoit ſoigneuſement de bien retenir tout ce qu'ils entendroient, pour lui en rendre un compte fidelle à ſon retour. Ils lui dirent un jour, que le Maître du champ, accompagné de l'un de ſes fils déja fort & robuſte, étoit venu viſiter ſa moiſſon, & qu'il avoit réſolu de couper le lendemain ſon bled avec le ſecours de ſes amis. La Mere des Oiſeaux ne parut point étonnée de cette nouvelle. Le lendemain, elle alla ſelon ſa coûtume, chercher de la nourriture à ſes pe-

petits, qui lui dirent à ſon retour, que le Maître du champ ſe ſerviroit pour couper ſon bled, de ſes parens, & de ſes amis. Elle leur dit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour eux; mais quand ils lui eurent dit que le Maître du champ y viendroit avec ſes valets, & ſon fils; C'eſt maintenant, dit-elle, qu'il faut partir, & chercher une retraite plus aſſurée.

SENS MORAL.

ON tire plus de ſecours dans ſes beſoins des étrangers, que de ſes proches. Ou ne ſçauroit dire la raiſon pourquoi les perſonnes de même ſang ſe regardent toûjours avec quelque eſpece de jalouſie. Ils ſont moins affligez des ſuccés qui arrivent aux étrangers, qu'à leurs parens mêmes. Ils ſont auſſi moins diſpoſez à les ſecourir dans les embarras qui leur ſurviennent. C'eſt pourquoi Eſope a feint que l'Oiſeau ne crut pas être obligé d'ôter ſon nid du champ, tandis que le proprietàire ne parloit que de l'aſſiſtance de ſes parens, & de ſes amis.

FABLE XXXIII.

D'un Pere, & d'un Fils.

UN jeune homme ſe vantoit un jour devant ſon pere, d'avoir fait un grand nombre d'amis, par ſa civilité, & par les bons

Digitized by Google

bons offices qu'il leur avoit rendus. Le Vieillard connoissant l'erreur de son Fils, & voulant le corriger, lui demanda, s'il les avoit éprouvez. Oüi, répondit le jeune homme, je connois les bons sentimens qu'ils ont pour moi, & l'amitié qu'ils me portent. Mais, repliqua le Vieillard, pour en être plus assuré, il faut les mettre à l'épreuve; & voici de quelle maniere vous vous y prendrez. Vous tuerez un Veau, que vous renfermerez dans un sac. Vous le porterez chez celui de vos amis que vous croyez le plus affidé, & le plus dans vos interêts; vous le prierez de vous secourir dans une affaire tres-importante. Vous lui direz, que querellant avec un homme, vous l'avez tué. Le jeune homme suivit le conseil que son pere lui donnoit. Il alla chez celui de ses amis qu'il croyoit le plus zelé. Il lui presenta le sac teint de sang, & lui tint le langage que son pere lui avoit suggeré. Cet ami lui donna d'abord des marques d'indignation; ensuite il le traita durement de paroles. Enfin il lui declara nettement qu'il ne vouloit point s'engager dans une mauvaise affaire, ni avoir part à son crime. Le jeune homme retourne vers son pere, & lui raconte de point en point comment son

ami l'avoit receu. Vous voyez, mon fils, lui repartit le Vieillard, de quelle maniere les apparences d'amitié vous ont trompé. Mais allez chez vos autres amis, & voyez s'ils vous sont plus fidelles. Il obéit, mais tous l'abandonnerent lâchement, & le rebuterent. Alors il avoüa son erreur devant son pere, & se repentit de sa credulité. Vous voyez, lui dit le Vieillard, que j'ai vêcu long-temps. Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai trouvé qu'un seul homme fidelle; ou qui pût meriter le nom d'ami. Pour l'éprouver, & pour mieux connoître ses veritables sentimens, allez le trouver. Il le lui nomma, & lui designa sa maison. Dites-lui que vous êtes mon fils, demandez-lui du secours, pour dérober au Public la connoissance du crime que vous feindrez avoir commis. Le jeune homme alla sur le champ trouver celui que son pere lui avoit indiqué. Il lui exposa l'histoire qu'il avoit inventée. Cet homme tout incontinent lui dit d'entrer dans sa maison, afin de parler d'une affaire qui lui paroissoit trop importante pour être traitée en public; car il l'avoit abordé dans la ruë. Il le conduisit dans l'endroit le plus reculé & le plus secret de sa maison, & se préparoit déja à y faire une fosse

se pour y enterrer le mort. Alors le jeune homme connoissant la fidelité d'un ami si genereux, lui parla à cœur ouvert, lui expliqua le sujet de sa feinte, lui rendit mille actions de graces, le conjura de le mettre au nombre de ses amis, & de l'aimer comme il aimoit son pere, auquel il courut en diligence raconter ce qui s'étoit passé, ne pouvant se lasser d'admirer, & de loüer la generosité d'un ami fidelle ; & se blâma lui-même de s'être flaté mal à propos d'avoir un grand nombre d'amis. Son pere lui donna encore plusieurs beaux preceptes, pour distinguer les faux amis d'avec les veritables, & pour le rendre plus reservé sur le choix qu'il devoit faire, sans se laisser surprendre par de belles paroles, & par les trompeuses apparences d'une feinte amitié.

SENS MORAL.

LEs veritables amis sont tres-rares & il est fort aisé de s'y tromper, parce qu'on ne lit pas dans le cœur des gens. Le meilleur moyen pour s'en assûrer est de les mettre à l'épreuve. S'ils sont constants & fidelles pendant vôtre adversité, s'ils ne craignent point de se déclarer pour vous, & de vous secourir dans des affaires délicates, au hazard de se perdre eux-mêmes, c'est une marque évidente que leur amitié est sincere, & que l'on peut seurement compter sur eux.

FABLE XXXIV.

D'un Parricide.

UN méchant homme, coupable des crimes les plus énormes, s'étoit couché auprés d'une muraille chancelante, pour se reposer, & pour dormir pendant quelque temps. Le Dieu Serapis lui apparut durant son sommeil, & l'avertit en songe, de se lever promptement, & d'aller chercher un autre lieu plus seur pour dormir. Il obéït aux avis que le Dieu lui donnoit. A peine se fut-il éloigné de quelques pas de la muraille, qu'elle tomba. Il alla incontinent dans le Temple remercier les Dieux du soin qu'ils prenoient de sa vie, & leur offrit un Sacrifice, avec de grandes marques de joye, & de reconnoissance. Serapis lui apparut une seconde fois durant son sommeil. Penses-tu, scelerat, lui dit-il avec un visage irrité, que les Dieux se soucient d'un infame, & d'un parricide? Mais si tu avois esté écrasé sous les ruïnes de cette muraille, tu serois mort sans douleur, & sans infamie. Les Dieux ne t'ont sauvé que parce que tu es reservé au gibet, pour expier tes forfaits par une mort ignominieuse.

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

LEs scelerats ne doivent point se flater de pouvoir éviter les peines deuës à leurs crimes. Si Dieu les souffre pendant quelque temps, c'est pour les punir d'une maniere plus étonnante, & plus exemplaire, afin que leurs châtimens retiennent les autres, & les fassent rentrer dans leur devoir. Ceux qui se sentent coupables de quelque grand crime, & qui voyent que leurs affaires n'en vont pas plus mal; au contraire qui se voyent riches, & opulens, qui coulent tranquilement leur vie dans l'abondance, & dans les délices, croyent que Dieu ne prend pas garde à leurs forfaits, ou qu'il ne s'en met pas en peine; mais c'est qu'il attend à les punir, pour les convertir eux-mêmes, ou pour la conversion des autres.

FABLE XXXV.

De la fole entreprise des Chiens,

UNe troupe de Chiens se promenant sur le rivage, apperçurent dans la mer, des peaux qui flotoient. Ils résolurent entr'eux, pour avoir ces peaux, de boire toute l'eau de la mer; mais ils creverent tous à force de boire, avant que d'executer leur dessein.

SENS MORAL.

LEs entreprises mal concertées ne peuvent réüssir; & l'on se trouve toûjours mal de sui-

Digitized by Google

ſuivre les mouvemens d'une aveugle cupidité. Cette Fable attaque les avares, qui ſe font ſouvent de mauvaiſes affaires pour contenter leur avarice. Comme leur paſſion les aveugle le plus ſouvent, ils ne raiſonnent pas aſſez, pour prévoir la ſuite fâcheuſe des entrepriſes où ils s'engagent.

FABLE XXXVI.

D'un Berger, & d'un Cuiſinier.

UN Berger, & un Cuiſinier, faiſoient voyage de compagnie. Ils trouverent par hazard ſur leur chemin une Brebis fort graſſe, qni s'étoit égarée du troupeau. Ils ſe jetterent tous deux deſſus à qui l'auroit; les bêtes parloient le langage des hommes en ce temps-là. La Brebis leur demanda de quelle profeſſion ils étoient l'un & l'autre, & pour quel ſujet ils prétendoient tous deux l'emmener. Aprés qu'ils ſe furent expliquez ſur le métier qu'ils faiſoient, la Brebis ſe tourna du côté du Berger, & ſe livra à lui de bon cœur. Elle dit au Cuiſinier, que ſon Métier étoit d'égorger les Brebis; & celui du Berger de les conſerver; & que par conſequent il ne devoit pas s'étonner du choix qu'elle faiſoit.

SENS

SENS MORAL.

AUtant qu'on le peut, il faut s'éloigner des méchans, & s'approcher des gens de bien. L'habitude que les premiers ont à faire du mal, fait que l'on se repent tost ou tard de les pratiquer, au lieu que l'on peut tirer de grands avantages du penchant que les autres ont à faire du bien. Esope feint que la Brebis s'informa soigneusement de quelle profession étoient ceux qui le vouloient avoir, avant que de se déterminer sur son choix. Cette leçon est tres-importante pour nous apprendre à bien examiner les mœurs, & le caractere des personnes avec lesquelles nous voulons vivre. Si nous remarquons qu'ils soient vicieux, & enclins à mal faire, il faut rompre sur le champ, quelque agrément que l'on espere trouver dans leur commerce, dont on a tost ou tard assez d'occasions de se repentir. Si la societé des gens de bien n'est pas si agreable, elle fait au moins plus d'honneur. La maxime de celui qui disoit, qu'il aimoit mieux se réjoüir avec des fripons, que de s'ennuier avec des gens de bien, n'est pas sainte.

FABLE XXXVII.

La Cicogne, les Rats, & les Grenoüilles.

LA Cicogne pressée de la faim, ne sçachant de quelle ruse se servir pour attraper les Grenoüilles qui s'enfonçoient

Digitized by Google

dans leurs Marais, ni les Rats qui se cachoient dans leurs trous, alla sur le bord d'un Etang, & dit aux Grenoüilles, que les Rats témoignoient par tout un fort grand mépris pour elles, & qu'ils se vantoient publiquement, qu'un Rat pouvoit batre trois Grenoüilles. Elles se tinrent tres-offensées de ce mauvais discours, & protesterent qu'elles ne refuseroient point de se batre contre les Rats, en pleine campagne. La Cicogne incontinent alla au quartier des Rats, & leur fit entendre, qu'elles les méprisoient, & disoient qu'une seule Grenoüille suffisoit pour mettre en fuite une grande troupe de Rats. Ce discours les aigrit étrangement. Ils dirent qu'ils défioient les Grenoüilles au combat. On choisit pour champ de bataille une grande plaine également éloignée des Marais des Grenoüilles, & des Cavernes des Rats. Les combatans s'y rendirent en foule. La Cicogne les voyant à sa discretion, se mit à les tuer les uns aprés les autres, Ceux des Rats & des Grenoüilles qui échaperent, connurent alors qu'ils avoient esté pris pour dupes, sans pouvoir se garantir du bec de la Cicogne.

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

IL ne faut point ajoûter foy aux rapports de ses ennemis ; car quelque beau semblant qu'ils fassent, ils ne songent qu'à nuire, & à exciter des divisions pour profiter des conjonctures. La sotise des Rats, & des Grenoüilles, qui s'animerent, à ce que dit Esope, les uns contre les autres, est une leçon pour nous apprendre à nous garantir des saillies de la colere, puisque cette passion empêche qu'on ne raisonne, & qu'on ne prévoye les suites d'une dangereuse affaire, où l'on s'embarque, par les artifices des personnes interessées, qui travaillent sous-main à la ruine des deux partis, pour s'enrichir de leurs dépoüilles. Il ne faut donc pas, sur de legers soupçons, prendre feu contre des personnes que l'on tâche par de mauvais discours, à rendre suspectes. Il faut au moins, avant que d'éclater, se donner le temps de s'éclaircir.

LE COMBAT DES CHATS ET DES RATS,

PAR UN AUTEUR ANONYME.

ARGUMENT.

DAns le temps que Creillus, qui avoit établi le Siege de son Empire dans une vaste & sombre Caverne, gouvernoit

toute la Nation des Rats, un Chat celebre rodoit continuellement autour de cette Caverne, pour épier tout ce qui s'y passoit, & pour examiner toutes les démarches de Creillus. Ce Roi jaloux de son autorité, & plein de zele pour le repos de son Peuple, souffrit impatiemment les assiduitez du Chat, & les curieuses observations qu'il faisoit sur les terres de son Empire. Il fit part de son chagrin à l'un de ses Alliez, & de ses confidens, qui exerçoit la Charge de Tyroclope ; c'est à dire, Larron de fromage. Il lui demanda conseil sur les mesures qu'il devoit prendre pour écarter ce Chat. Il fut résolu dans le Conseil des Rats, qu'on leveroit une grande armée, pour faire la guerre aux Chats. Ceux-ci remporterent d'abord quelques avantages sur leurs ennemis. Le fils de Creillus fut vaincu, déchiré & devoré par un Chat. Cette triste nouvelle fut rapportée à sa Mere, par un témoin oculaire. Ce malheur redoubla le courage des Rats. Aprés plusieurs signalez combats, soûtenus vigoureusement de part & d'autre, lors qu'ils étoient au plus fort de la mêlée, une poutre pourrie tomba du plancher, & écrasa le Chat. Cet accident donna la victoire aux Rats. Cette Fable
est

Digitized by Google

est écrite en forme de Comedie, dont les principaux personnages sont Creillus, Roi des Rats; Tyroclope, Chef du Conseil; un Chœur de Servantes; un Heraut, une Concubine de Creillus; deux Ambassadeurs.

CREILLUS.

A quoi pensons-nous, genereux Citoyens, de demeurer si long-temps cachez dans nos Cavernes; & de passer une vie malheureuse, dans la crainte, & dans la misere? A peine osons-nous mettre le nez à la fenêtre; mais toûjours saisis d'horreur, nous traînons une vie obscure; toûjours renfermez dans nos trous, comme si nous étions resserrez par une Garde ennemie. La nuit nous paroît encore plus longue & plus affreuse que le jour; & nôtre malheur égale celui de ces Peuples infortunez, qui sont privez de la lumiere pendant six mois continuels, & qui passent tout ce temps-là dans des tenebres affreuses.

TYROCLOPE.

Si nous sommes renfermez, au moins nous vivons dans nos Cavernes. Mais si nous nous mettons en campagne, comme vous dites, nous serons tout à coup exposez à une infinité de perils; & une prompte mort sera la récompense de nôtre temerité.

CREIL-

CREILLUS.

Pourquoi ſerons-nous expoſez aux hazards, & aux malheurs dont vous nous menacez?

TYROCLOPE.

Nous deviendrons la proye d'un raviſſeur avare, & affamé.

CREILLUS.

Quel eſt le raviſſeur? Ne faites point de façon de me le dire; car je ne devine pas aiſément.

TYROCLOPE.

C'eſt celui que les hommes appellent un Chat; & qui rode perpetuellement autour de nos demeures, pour examiner la conduite des Rats, & de même que les Chiens ſont les ennemis irreconciliables des Liévres, du Met, ce redoutable ennemi, eſt toûjours alerte pour nous ſurprendre. Il jette ſur nous des regards terribles, qui ſont des ſignes manifeſtes de ſes mauvaiſes intentions.

CREILLUS.

Je ne ſçais que trop, combien vos conjectures ſont bien fondees. Ce cruel a devoré autrefois, à mes yeux ma chere Fille Lychnoglyphe, que j'aimois plus que ma vie.

TY-

Digitized by Google

TYROCLOPE.

Il a fait le même traitement à mon aimable fille Corsocope ; & à mon fils Sitodarpe, que j'aimois avec tant de tendresse, & qui venoit au secours de sa sœur.

CREILLUS.

Pourquoi demeurons nous donc les bras croisez, comme des lâches, sans nous mettre en devoir de vanger la mort de nos chers enfans ?

TYROCLOPE.

Et que voulez-vous que nous fassions ?

CREILLUS.

Il faut punir ce cruel Pansage comme il le merite, & songer à vanger ceux qu'il a fait perir.

TYROCLOPE.

Comment nous y prendrons-nous ? Dites-moy nettement toutes vos pensées sur cette affaire importante.

CREILLUS.

Il faut que nous l'attaquions brusquement, & sans lui donner le temps de se reconnoître.

TYROCLOPE.

Cette proposition me glace d'effroy. Je crains bien qu'il ne nous étrangle, & qu'il ne nous devore, & que nôtre perte ne redou-

Digitized by Google

double la joye du Chat, & n'ajoûte un nouveau lustre à sa gloire.

CREILLUS.

Je crois que nous devons tout tenter, pour venger les morts; car vous sçavez que de grands personnages ont acquis une gloire immortelle, pour avoir vangé la mort de leurs amis, de leurs parens, de leurs enfans, de leurs freres.

TYROCLOPE.

Oüi, je sçais tout cela; mais il est bien douloureux d'être privé de la lumiere, pour être enseveli sous un tombeau tenebreux.

CREILLUS.

Mais doutez-vous que nous ne puissions abatre la puissance de cet ennemi redoutable, & le faire perir sans ressource?

TYROCLOPE.

Dites-moy comment nous pourrons executer une si belle entreprise.

CREILLUS.

En l'attaquant, & le poursuivant à toute outrance, & à force ouverte.

TYROCLOPE.

Je crois qu'il seroit plus à propos d'avoir recours à la ruse, & de le vaincre par surprise.

CREIL-

Digitized by Google

CREILLUS.

Mais par quel ſtratagême pourrons-nous le ſurprendre?

TYROCLOPE.

S'il ſe défie que nous lui dreſſions quelque embuſcade, il nous tendra auſſi des pieges: & ſi nous lui declarons la guerre, il raſſemblera un grand nombre de ſoldats. Nous ne pourrons ſoûtenir ſes efforts, & il remportera la victoire ſur nous, aprés avoir mis toute nôtre armée en déroute.

CREILLUS.

Quand nous aurons mis ſur pied autant que nous pouvons de ſoldats, il faudra encore groſſir nôtre armée par des troupes auxiliaires, ſelon la coûtume.

TYROCLOPE.

Ne vous ſouvenez-vous plus de l'attaque que nous fîmes contre l'armée des Chats, & des Grenoüilles, avec de nombreuſes troupes de nos Alliez, qui étoient venus à nôtre ſecours?

CREILLUS.

Je m'en ſouviens, & du malheureux ſuccés de nôtre entrepriſe. Nos enfans, nos freres, nos amis, nos peres, perirent dans cette guerre; & peu s'en falut que nous n'y perdîmes la vie.

TY-

Digitized by Google

TYROCLOPE.

Je crains le même ſort, ſi nous recommençons la guerre.

CREILLUS.

N'apprehendez rien, les Dieux ſont pour nous, ils me l'ont fait connoître par les ſonges. Vous ſçavez que j'ai quelque connoiſſance en cet Art ; & que je ſuis aſſez expert dans l'interpretation des ſonges.

TYROCLOPE.

Qu'eſt-ce que les Dieux vous ont donc revelé ?

CREILLUS.

Lorſque je dormois, Jupiter m'eſt aparu, il m'a inſpiré une force extraordinaire, & m'a dit : Vous avez un courage invincible.

TYROCLOPE.

Dites-moi encore, ſous quelle figure il vous a paru ?

CREILLUS.

Il reſſembloit à Tyrolichus, ce ſage vieillard.

TYROCLOPE.

Ne vous eſt-il point encore apparu dans un autre temps, ni dans un autre état ?

CREILLUS.

Il me ſembloit que mes menaces le rendoient timide.

Digitized by Google

TYROCLOPE.

Quelles menaces avez-vous donc pû faire à cette Divinité, qui habite dans les Cieux, & qui commande aux Dieux immortels? L'avez-vous menacée d'attacher une grande chaîne au Ciel, pour en entraîner tous les Dieux à force de bras?

CREILLUS.

Je lui fis mille fois l'année passée cette menace; car en faisant reflexion aux malheurs de ma vie, & de quelle maniere je languissois dans un trou sombre, & étroit, rempli d'affreuses tenebres, je jurois, je pestois, je me lamentois, je déchirois mon visage, je dis mille injures, au grand Dieu Jupiter; & j'ajoûtai à mes gemissemens d'affreuses menaces pleines d'indignation, & de desespoir.

TYROCLOPE.

Dites-moi donc en quels termes ces menaces étoient conceuës?

CREILLUS.

Que s'il ne me faisoit pas remporter de grandes victoires sur mes ennemis, s'il ne me rendoit pas invincible dans les combats; & s'il ne me faisoit pas couronner de lauriers, j'entrerois dans le reservoir où l'on garde les Victimes, & les mangerois pour me nourir.

Digitized by Google

TYROCLOPE.

Je me joindrai à vous avec ma femme, & mes enfans; mais il me paroît que vous me racontez une fable.

GRILLUS.

Non, je vous le jure; mais j'ai voulu auparavant tenir un grand conseil de guerre, rassembler tous les Rats, & leur demander leurs avis, dans la conjoncture presente.

TYROCLOPE.

Ce n'est pas maintenant le temps; car il faut sortir de nos trous, & tenir la campagne, pour nous délivrer de la contrainte, où les Chats nous tiennent, & des allarmes continuelles qu'ils nous donnent. Il faut ranger tous les Rats sous divers étendarts, leur inspirer du courage, & les exhorter à bien s'acquiter de leur devoir. Il faut distribuer les Emplois de l'armée; des Chefs de Brigades, des Lieutenans, des Generaux, & marcher en bon ordre contre nos ennemis.

GRILLUS.

J'approuve extrêmement vôtre avis; vous avez parlé avec beaucoup de sagesse, & comme un viellard d'une experience consommée. Faites partir un Heraut, pour convoquer l'Assemblée generale des Rats.

LE

LE HERAUT.

Tous les Chefs des Rats sont déja rassemblez, & tous disposez à recevoir vos ordres.

CREILLUS.

Genereux soldats, & mes chers Compagnons; il y a long-temps que nous gemissons sous une honteuse servitude; & que nous demeurons cachez honteusement dans des trous, quoique nous ne manquions pas de courage. Nos predecesseurs, comme s'ils eussent esté malades, languissans, & tout percclus de leurs membres, n'ont pas eu l'assurance de se mettre en campagne, & de paroître devant nos ennemis. Voici maintenant le temps de montrer de quoi nous sommes capables, & de combattre courageusement nos ennemis. Il me semble que je me deshonorerois, moy qui suis si genereux & qui commande à tant de braves guerriers, qui marche avec tant de pompe, & tant de gloire; moi à qui l'on donne par tout tant d'applaudissemens; je me deshonorerois, dis-je, si je n'osois sortir de mon trou, ni tenir la campagne devant mes ennemis. Vous qui êtes sortis d'ancêtres si illustres; & qui se sont signalez en tant d'occasions; vous avez herité de leur courage. Acquitez-vous fidellement

des emplois que l'on vous donnera, & n'apportez aucun retardement dans l'execution de mes ordres. Partez, invincibles Rats; allez vous exercer dans de nouveaux genres de combats; reglez-vous sur les grands exemples de valeur que je vous donnerai. Jamais je n'ai hesité un moment, pour me jetter à corps perdu dans les perils les plus grands. J'ai donné dés ma tendre jeunesse des marques d'une extrême valeur. Je mettois en déroute tous les ennemis qui se presentoient devant moi. Les Ancêtres dont je tire mon origine, avoient un courage invincible. Vous sçavez quelle gloire ils ont acquise par leur intrepidité, & par la sagesse qu'ils ont fait paroître en tant d'occasions; je veux parler des Cartodaptes, qui se sont rendus si celebres par leurs hauts faits. Je n'ai point degeneré d'une origine si illustre, j'aurois eu honte de mener une vie oisive, & obscure; j'ai marché dés mon enfance sur les pas des plus grands Hommes, & des plus fameux Guerriers. J'ai manié la lance, & l'epée, ayant le bouclier sur le bras. J'ai appris à cheval, à attaquer l'ennemi, à lui porter des coups seurs, & inévitables; à bander l'arc, à lancer le javelot, à faire toutes les fonctions militaires. J'ai conduit plusieurs armées en qua-

Digitized by Google

qualité de General ; j'ai asservi plusieurs Nations, par mon adresse, & par mon courage, & je les ai renduës tributaires. On m'a enfin créé le Monarque des Rats, aprés que l'on a jugé, que j'étois le plus considerable de toute la Nation ; mais je reconnois maintenant que le rival de Jupiter, & de Rhée, est le plus miserable de tous. C'est un animal timide, miserable, & méprisable, Préparez-vous, mes chers Compagnons, à bien faire vôtre devoir, & à bien combatre. Témoignez en cette occasion vôtre force, vôtre adresse, vôtre courage ; armez-vous à vôtre avantage, retournez promptement dans vos maisons pour faire tous les préparatifs necessaires. J'espere que dés demain vous ferez paroître vôtre bravoure contre nos ennemis ; puisque cela est necessaire à la fin que nous nous proposons.

TYROCLOPE.

Puisque toute l'Assemblée s'est retirée chacun chez soy, pour prendre un peu de repos ; je vais aussi de mon-côté me mettre au lit pour dormir pendant quelque-temps.

CREILLUS.

C'est bien avisé, il faut que je tâche d'en faire autant.

CHŒUR DE SERVANTES.

Ah, quelle douleur ! quelle infortune ! Grands Dieux, que ce jour est infortuné ! Le Roi a pris la dangereuse résolution de déclarer la guerre aux Chats, & de paroître devant eux en pleine campagne. Il me semble que je le vois déja perir avec toute son armée; & abandonner la lumiere des Cieux. O grand Apollon, saint interprete des choses futures, divin Phebus.

LOXIE.

Helas, helas, de quels malheurs sommes-nous menacez ? Quelles miseres, quelle source intarissable de larmes ! Helas, helas, quelles cruelles afflictions !

LES DEUX AMBASSADEURS.

Peut-être gagnera-t-il la bataille; mais vous nous racontez des choses nouvelles, inoüies, incroyables. Que la volonté du grand Jupiter s'accomplisse.

TYROCLOPE.

Je vois le jour qui commence à paroître.

CREILLUS.

J'apperçois aussi de la lumiere.

TYROCLOPE.

Il est temps de renoncer au sommeil, & de sortir du lit. Aprés que nous aurons immolé aux Dieux, des Boeufs & des Moutons; allons nous mettre en campagne; & com-

commençons genereusement à combatre: mais il faut avant toutes choses appaiser les Dieux, tâcher de nous les rendre propices, & de les mettre dans nos interêts.

CREILLUS.

Quand le sacrifice sera achevé, invoquons Jupiter, Minerve, Mercure, Pan, Neptune, le chaste Loxie, Junon, & Diane, qui se plaît sur les Montagnes; Pluton, Latone, & Proserpine, avec tous les autres Dieux.

LE CHŒUR.

Grands Dieux qui tenez vôtre Empire au dessus, & au dessous de nous, vous qui êtes la source de tous les biens, soyez-nous propices, & faites-nous voir des effets de vôtre secours, dans la cruelle guerre que nous allons entreprendre, contre une Nation cruelle.

L'EPOUSE DE CREILLUS.

Jupiter, secourez nos Chefs, afin qu'ils remportent la victoire, avec mon Epoux, & mon Fils.

LE CHŒUR.

C'est une chose glorieuse que de vaincre, mais je me sens glacé d'effroi.

L'EPOUSE.

Je suis pénetrée de frayeur, & tout le corps me tremble.

LE CHŒUR.

Nos ennemis ſont forts, & redoutables.

L'EPOUSE.

O Jupiter, faites que la guerre nous ſoit favorable.

LE CHŒUR.

On ne peut attendre que du bien de la part des Dieux.

L'EPOUSE.

Si l'armée des Rats met celle de nos ennemis en fuite, nous paſſerons le reſte de nôtre vie en repos, & en ſeureté; nous ne ſerons plus dans la crainte, & dans les allarmes.

LE CHŒUR.

Nous en viendrons about, avec l'aſſiſtance des Dieux.

L'EPOUSE.

Mais ſi nos ennemis remportent l'avantage ſur nous; ſi nos ſoldats prennent la fuite, toutes nos affaires iront en decadence dés ce moment.

LE CHŒUR.

A Dieu ne plaiſe, qu'un auſſi grand malheur nous arrive.

L'EPOUSE.

Nous ſerions réduits à une honteuſe ſervitude.

LE

LE CHŒUR.

Et nous deviendrions le partage de nos ennemis.

L'EPOUSE.

Et moy qui suis Reine maintenant, je serois esclave avec tous mes enfans, que j'aime avec une extrême tendresse.

LE CHŒUR.

Non, grande Reine, vous ne tomberez point dans l'esclavage, ni vous, ni vos enfans; mais vous serez tous devorez par un ennemi cruel & sanguinaire.

L'EPOUSE.

Quoi ! Je serai privée de la clarté du jour, & je serai réduite en poussiere sous un triste tombeau?

LE CHŒUR.

Cessez de vous plaindre, & demeurez dans le silence; je vois un objet bien digne de compassion. Il me semble que quelqu'un des nôtres s'échappe de la mêlée, qu'il est tout percé de coups, qu'on le poursuit à toute outrance, & qu'il perd la respiration.

LE COURIER.

Où est la Reine? On lui apporte de fâcheuses nouvelles.

LE CHŒUR.

Vous la voyez devant vos yeux.

LE COURIER.

Reine infortunée, & trois fois malheureuse. Psicarpax est mort de ses blessures dans le combat.

LA REINE.

Ah mon Fils, ah mon cher Fils ! l'appui de ma vieillesse est tombé. Ah mortelles douleurs, quelle perte, quel desespoir ! Ah mon Fils, ah mon Fils, ah quelle affreuse nouvelle ! Que deviendrai-je ? Où fuirai-je ? Où me cacherai-je ? Il faut que je perisse, je sens déja mes membres tremblans se dissoudre. Helas, helas, mon cher Fils ! Ah quel douloureux spectacle !

LE CHŒUR.

Moderez vos douleurs, quoi qu'elles soient justes, & cessez de vous affliger comme vous faites.

L'EPOUSE.

Grand Dieu Jupiter, qui avez détruit la puissance, & renversé les Chariots des Titans.

LE CHŒUR.

Ah mere affligée, mere malheureuse ! Resistez à cette douleur, dont le poids vous accable.

L'EPOUSE.

Ah mon fils, ah mon cher fils !

LE CHOEUR.

Une grande Reine doit soûtenir ses disgraces, sans s'en laisser abbatre. Faites-vous instruire tranquillement de l'état, & de la situation de vos troupes.

L'EPOUSE.

Je ne puis resister à ma douleur, & je succombe malgré moi, sous le poids de mon infortune.

LE CHOEUR.

De quoy vous servent toutes ces plaintes, dans l'accablement où vous êtes?

L'EPOUSE.

C'est un devoir que je rends aux manes de mon fils, avant que j'expire.

LE CHOEUR.

Non, grande Reine, vous ne mourrez point. Cessez de vous troubler, & de vous affliger.

L'EPOUSE.

Comment voulez-vous que je fasse, pour paroître insensible, & pour n'être pas penetrée de douleur, dans un malheur de cette nature?

LE CHOEUR.

Mais vos plaintes & vos gemissemens diminuënt-ils vôtre douleur? On ne peut retirer les morts du tombeau en s'affligeant.

L'E-

Digitized by Google

L'EPOUSE.

Mais que voulez-vous que je fasse en cessant de gemir & de m'affliger?

LE CHŒUR.

Il faut vous informer de l'état de nos troupes, & de quel côté panche la victoire.

L'EPOUSE.

Qui pourra nous en dire des nouvelles certaines?

LE CHŒUR.

Voilà un Courier, qui arrive du champ de bataille.

L'EPOUSE.

Où est-il ce Courier?

LE CHŒUR.

Le voilà devant vos yeux.

L'EPOUSE.

Je n'en puis plus; la douleur m'arrache la vie.

LE CHŒUR.

Courier, dites promptement à la Reine, ce que vous avez veu à l'armée, & quel succés nous pouvons esperer du combat, & de quelle maniere son fils a été tué.

LE COURIER.

Voulez-vous que je vous raconte par ordre toutes choses, ou que j'abrege ma narration?

LE

LE CHŒUR.

Dites-nous en détail tout ce qui eſt arrivé à nos troupes, depuis le commencement du combat, juſqu'à cette heure.

LE COURIER.

Je vous dirai tout, donnez-moi vôtre attention. Si-tôt que l'on eut commencé le combat, le plus fort & le plus courageux de nos ſoldats, je veux dire Pſicolide, en vint aux mains avec Panſage. Il fut vaincu, & tomba roide mort dans la mêlée. Ce fut un ſpectacle trés-douloureux pour nous. L'armée crut être perduë, aprés la perte d'un Guerrier auſſi fameux. Un autre Capitaine nommé Colycoclope prit ſa place. Il eut le même ſort que le premier, & ne put en aucune façon reſiſter aux attaques de ſon ennemi, ni aux coups qu'il lui portoit. Pſicarpax voyant perir tant de braves gens, qui devenoient la proye de l'ennemi, & de l'armée de Panſage, en fut tout tranſporté de douleur, & de colere, par la chaleur du ſang qui boüillonnoit dans ſon cœur; & prenant une pertuiſane. il attaque Panſage, dans la réſolution de vaincre, ou de mourir; mais Panſage le voyant venir dans une ſi bonne contenance, & ne pouvant parer les coups qu'il lui allongeoit avec ſa

per-

Digitized by Google

pertuisane, d'une maniere terrible, se jette sur Psicarpax à corps perdu; le serre, & le déchire de ses ongles, & le mange à la veuë des deux armées.

LE CHOEUR.

Eh quoi, cette avanture se passa en la presence de son cher Pere?

L'EPOUSE.

Cette circonstance est encore ce qu'il y a de plus douloureux dans mon malheur.

LE COURIER.

Si-tôt que j'ai vû la fin de ce triste combat, je suis venu en diligence vous en porter la nouvelle.

L'EPOUSE.

Je souhaiterois de tout mon coeur, que vous n'eussiez point quitté l'armée, j'ignorerois encore mon malheur, & je ne serois pas penetrée comme je le suis de la douleur qui m'arrache la vie.

LE COURIER.

Il faut maintenant que je m'en retourne; & que je reprenne le chemin de l'armée.

L'EPOUSE.

Partez, & ne revenez plus nous apporter d'aussi fâcheuses nouvelles.

LE CHOEUR.

Que ce Messager de malheur perisse plûtôt.

L'E-

L'Epouse.

Ce Courien nous a jetté dans une horrible consternation par son recit.

Le Choeur.

La fleur, & l'élite de nôtre Jeunesse a esté moissonnée par le fer de nos ennemis. Il me semble que l'honneur & le devoir nous engagent à celebrer par des chants lugubres, la mort de ce grand Guerrier qui vient de perdre le jour.

L'Epouse.

Vous avez raison, il est juste de s'abandonner aux larmes, aprés la perte de mon fils.

Le Choeur.

C'est à la Reine à commencer un exercice si pieux & si douloureux.

L'Epouse.

Helas, helas, mon fils, ah, mon cher fils!

Le Choeur.

Ah infortuné Creillus, que deviendrez-vous aprés un accident si funeste?

L'Epouse.

Helas, helas, mon fils, ah mon cher fils! en quelle Region estes vous allé?

Le Choeur.

Où vous a-t-on caché depuis que vous avez perdu la vie?

L'E-

L'Epouse.

Helas, helas! Qui peut nous avoir causé un malheur si terrible?

Le Choeur.

Ah, quel coup funeste! Ah, quel accablement de miseres!

L'Epouse.

Helas, helas, j'ai perdu la lumiere du jour.

Le Choeur.

Tout ce qui est dans la vie n'est que cendre, & que poussiere, C'est une ombre qui passe, & qui s'évanoüit dans un moment

L'Epouse.

Helas, helas! Mon cher fils Psicarpax, vous m'avez devancée.

Le Choeur.

C'est assez vous affliger. Ne continuez pas à pleurer davantage; j'apperçois un nouveau Courier qui vient vers vous à grands pas.

L'Epouse.

Ah, je tremble qu'il ne nous apporte encore quelque fâcheuse nouvelle.

Le Choeur.

Non, non, grande Reine, ne craignez rien.

L'E-

L'EPOUSE.

Comment le sçavez-vous?

LE CHŒUR.

Comment? On voit la joye peinte sur son visage.

L'EPOUSE.

O Jupiter, daignez m'annoncer quelque bonne nouvelle!

LE COURIER.

Apprenez-moi où est la Reine.

LE CHŒUR.

Vous la voyez devant vous.

LE COURIER.

Vous devez essuyer vos pleurs, & cesser de vous affliger; je vous apporte de grandes & heureuses nouvelles; & je me flatte que vous me récompenserez richement de mes peines.

L'EPOUSE.

Hâtez-vous de me dire tout ce que vous sçavez, & ne vous moquez point de moi, en me racontant des faussetez,

LE COURIER.

Je ne vous dirai rien qu'aprés que vous m'aurez recompensé de ma course, & de la bonne nouvelle que je vous apporte.

L'EPOUSE.

Je vous récompenserai richement, quand vous m'aurez fait vôtre recit.

Digitized by Google

LE COURIER.

Le Chat, ce redoutable ennemi des Rats, eſt mort dans la mêlée.

L'EPOUSE.

Ah, ah! L'heureuſe nouvelle! Je triomphe, & je m'abandonne à la joye.

LE COURIER.

Cet heureux ſuccés vous doit faire oublier toutes vos diſgraces paſſées.

L'EPOUSE.

Je ne puis contenir la joye qui me tranſporte.

LE CHOEUR.

Il faut avant toutes choſes vous faire inſtruire des circonſtances de la bataille, & de quelle maniere eſt mort ce Chat, la terreur des Rats, & qui en a devoré un ſi grand nombre.

L'EPOUSE,

Courier, apprenez-nous les circonſtances de cette grande affaire, & de quelle maniere nous avons gagné la bataille, les combats qui ont eſté rendus, & les pertes que nous y avons faites.

LE CHOEUR.

La joye s'eſt maintenant emparée de l'eſprit de la Reine.

LE COURIER.

Je vais vous faire un fidelle recit de ce grand

Digitized by Google

grand évenement. Ecoutez-moy avec toute vôtre attention. Si-tôt que le ſignal eut eſté donné de ce ſanglant combat, & que les troupes ſe furent mêlées de part & d'autre, avec un deſir égal de bien faire; Pſicolide, l'un des principaux de nôtre nation, perdit la vie dés les premieres attaques. Colycoclope le ſuivit de bien prés. Enfin le fils du Roi, mon bon Prince, perdit la vie en combattant auprés de ſon Pere, qui fut penetré d'une douleur mortelle voyant étendu ſur la pouſſiere, un fils qu'il aimoit ſi tendrement. Alors ce genereux Prince faiſant avancer ſes troupes avec un courage intrepide, donna ſes ordres pour attaquer bruſquement l'Ennemi, & ſans lui donner le tems de ſe reconnoître. Il ſe jetta lui-même dans la mêlée pour encourager ſes gens par ſa preſence. Le combat fut long, & fort opiniâtre; tous les Soldats gardoient leur rang, & le terrain, ſans que l'on en viſt aucun prendre la fuite. Alors, pour terminer la bataille par une avanture ſurprenante, une ſolive mangée de vers & de pouriture, ſe détacha tout à coup du plancher, & tomba ſur le plus cruel de nos ennemis; elle lui briſa les reins par ſa chûte, & l'écraſſa ſous ſa peſanteur. Ce coup

Digitized by Google

heureux pour la Nation des Rats, envoya dans les Enfers l'ame de Panfage. Cet implacable ennemi, qui avoit violé si souvent la foi des Traitez, fut étendu tout de son long expirant; & nous lui vîmes rendre les derniers abois.

LE CHŒUR.

Que les Dieux vous comblent de joye, & de leurs benedictions. Heureux Courier, qu'ils prolongent le cours de vôtre vie pendant plusieurs siecles, pour vous récompenser de la bonne nouvelle que vous venez de nous annoncer, en nous apprenant la mort de ce furieux ennemi, qui avoit tant fait de ravage parmi la Nation des Rats, dont le sort sera maintenant plus doux & plus heureux. Cette guerre ne pouvoit être terminée d'une maniere plus heureuse. Elle a esté commencée & achevée sous des auspices favorables; & nous voyons aprés tant de disgraces la fin de nos malheurs.

EXPLICATION LITTERALE des noms propres qui sont employez dans ce Recit.

CREILLUS,	Roy des Rats. Ce nom est tiré du cri que font les Rats.
TYROCLOPE,	Larron de fromage.
LYXNOGLYFE,	Qui foüille dans les Lampes.
CORDOCAPE,	Qui coupe les cordes.
GITODARPE,	Qui mange le fromage.
PAMFAGE,	Qui mange tout. C'est l'Epithete du Chat.
TYROLEIQUE,	Qui lêche le fromage.
CARTODAPTE,	Qui devore les Cartes.
PSIROTEIQUE,	Qui lêche les miettes.
COLYÇOCLOPE,	Qui foüille dans les Coffres.
PSICARPAX,	Qui emporte les mietes.

Digitized by Google

LE COMBAT DES RATS ET DES GRENOUILLES.

J'Invoque tous les Chœurs des Muſes, & je les conjure de deſcendre l'Helicon, pour venir animer mon eſprit & mes Vers, dans le deſſein que j'ai de chanter la plus affreuſe guerre, que le Dieu Mars ait jamais excitée. Je veux apprendre à l'Univers de quelle maniere les Rats ont renouvellé les guerres des fameux Titans, & avec quel courage les Grenoüilles intrepides ont reſiſté aux efforts de leurs ennemis. Voici quel a eſté le ſujet & l'origine de cette guerre terrible. Un Rat preſſé de la ſoif, & fuyant de toute ſa force un Chat qui le preſſoit vivement, s'approcha d'un Lac pour ſe deſalterer, & pour ſe rafraîchir. Une Grenoüille obligeante, nommée Lieunocharis, l'apperçut, & lui parla en ces termes. Qui que vous ſoïez, aimable Etranger, lui dit-elle, & quels que ſoient les parens dont vous tenez le jour; je vous conjure de me dire, avec ſincerité, & ſans détour, le ſujet qui vous amene ſur ces bords. Si vous faites cas de mon amitié, & ſi vous voulez répondre aux empreſſemens que j'ai pour vous, je vous con-

Digitized by Google

conduirai dans ma demeure, je vous comblerai de presens, & je vous rendrai avec une joye extrême tous les devoirs de l'hospitalité. Je suis le Roi Physignatus, Chef & Prince des Grenoüilles de pere en fils; on m'honore, & l'on me revere dans toute l'étenduë de ce Lac. Pelée, mon pere, m'a engendré autrefois d'Hydromeduse, sur les Rivages du celebre Eridan. Vôtre physionomie, & vôtre bonne mine me font juger, que vôtre origine est Royale, que vous avez un courage martial, & que vous vous êtes signalé dans les combats. Dites-moi, je vous prie, en peu de mots, de qui vous tenez le jour, quel est vôtre nom, & vôtre Païs, & celui de vos Ancêtres. Je m'étonne, répondit le Rat à la Grenoüille, que vous ayez vécu jusqu'à maintenant sans sçavoir mon nom, puisque les Dieux, & les hommes le connoissent, & qu'il est celebre parmi les Habitans de la terre, de l'eau, & de l'air. Puisque vous voulez le sçavoir, je m'appelle Psicarpax, fils du magnanime Troxarte. Ma Mere s'appelloit Lycomyle, fille du Roi Pternotrocte, Elle me mit au monde dans le bucher d'un grand Prince, où elle me nourrit, pendant ma premiere enfance, de confitures, de figues, de noix,

d'amandes, de ſucre, & des mets les plus délicats. Mais comment pourrons-nous contracter enſemble une amitié qui ſoit durable, puiſque nos temperamens, nos manieres d'agir ſont ſi differentes ? Vous vivez ſous les eaux ; pour moi je demeure parmi les hommes, & je me nourris comme eux de tout ce qu'il y a de plus délicat. Je mange du meilleur pain, le mieux cuit, & le mieux boulangé que l'on puiſſe trouver. Les Gâteaux, les Tartes, les Tourtes, ſont mes mets ordinaires, auſſi bien que les foyes gras. Les Confitures, les Melons, les Biſcuits, les fromages, ſont ſervis en abondance à ma table. Enfin les plus excellens ragoûts dont les Dieux & les hommes ſe ſervent, ſemblent n'avoir eſté inventez que pour moi ; & je ſuis toûjours des premiers en tête ; de ſorte qu'ils ne mangent que mes reſtes. Qui que ce ſoit ne me ſurpaſſe en bravoure ; ni en courage. On ne m'a jamais vû trembler, ni reculer à l'approche du peril ; je me ſuis toûjours jetté dans la mêlée parmi les plus fiers combatans. Jamais homme ne m'a fait peur, quelque monſtrueuſe que fût ſa taille ; je me ſuis jetté hardiment dans ſon lit, & je lui ai mordu le bout du doigt avec un courage intrepide ; je lui ai pris

le

Digitized by Google

le pied, ſans qu'il ſe ſoit réveillé pour cela. Mais aprés tout, il y a deux choſes que je redoute extrêmement, & qui ſont en effet tres-contraires au bonheur de ma vie, l'Eprevier & le Chat, qui me font de tout temps une guerre cruelle. Je crains encore les Souricieres, qui ont cauſé la mort à une infinité de Rats. Mes ennemis les plus redoutables ce ſont des Chats d'une certaine eſpece, qui entrent habilement dans les trous & qui furetent de tous côtez. Vous autres Grenoüilles, vous vous nourriſſez de raves, de choux, de citroüilles, d'oignons, de poireaux, dont les bords de vos Lacs ſont tout remplis. Voilà vos mets ordinaires; mais pour moi je ne tâte point à tout cela, Phyſignathus regardant le Rat, avec un ſouris moqueur: Etranger, lui dit-il, à ce que je vois, tu fais conſiſter ton principal bonheur dans la mangeaille, & dans tout ce qui peut contenter le ventre; mais nôtre ſort eſt bien plus heureux; car nous participons aux avantages des deux Elemens; l'eau, & la terre nous fourniſſent tour à tour dequoy nous contenter. Le fils de Saturne a accordé, par un Privilege ſpecial, aux Grenoüilles, la faculté de nager dans l'Eau comme les Poiſſons; de s'élever dans l'air, comme les

Digitized by Google

Oiseaux; de ramper sur la terre, comme les autres animaux. Mais si vous voulez connoître par vous même, & voir de vos yeux, le bonheur dont les Grenoüilles joüissent, il n'y a rien de plus facile; je vous porterai sur mes épaules, & je vous ferai traverser ce Lac. Attachez-vous à moi fortement, de peur que vous ne tombiez, & que les eaux ne vous suffoquent; cette voiture sera fort commode pour vous transporter dans mon Palais. Aprés que la Grenoüille eut parlé de la sorte, elle presenta le dos au Rat, qui accepta ce parti, & qui monta de bonne grace, & avec beaucoup de legereté sur le dos de la Grenoüille, dont il embrassoit le cou avec les deux pattes de devant, & le tenoit fort serré. La veuë de tant d'objets divers des Ports, & des rivages inconnus au Rat jusqu'alors, lui causoit un plaisir extrême. Il étoit porté doucement & à l'aise sur le dos de Physignatus, qui nageoit d'un mouvement moderé, pour donner le loisir à l'Etranger de contempler tant de merveilles; mais le Rat s'appercevant qu'il commençoit déja à enfoncer dans l'eau, se mit à pleurer amerement & à se repentir de sa folle curiosité. Il s'arrachoit de desespoir les cheveux & la barbe; il serroit avec ses jambes

bes le ventre de la Grenoüille, le plus fortement qu'il pouvoit. La nouveauté des objets le faisoit trembler, & lui abbatoit le cœur; il regardoit tristement du côté du Rivage, & souhaitoit de pouvoir aborder en quelque endroit commode. Le froid qui soufloit le faisoit beaucoup souffrir, & il se servoit de sa queuë comme d'une rame. Il adressoit de ferventes prieres aux Dieux, pour les conjurer de le retirer du peril où il étoit, & de le faire aborder en quelque endroit du rivage. Mais voyant enfin qu'il alloit au fond de l'eau, il poussoit des cris douloureux, faisant mille imprécations contre la Nation des Grenoüilles, & parla au Maître des Dieux en ces termes. Ce n'étoit pas ainsi, ô grand Jupiter, que vous en usâtes, lors que vous étant caché sous la figure d'un Taureau, vous portâtes sur vôtre dos, la belle Europe, pour lui faire traverser un bras de Mer, & la conduire en Crête. Tandis que le Rat se lamentoit de la sorte, une Hydre épouvantable vint à paroître tout autour; au milieu des flots. Elle avoit toute la tête élevée au dessus de l'eau. A ce terrible spectacle, Physignatus fit le plongeon, & se cacha promptement sous l'eau, sans faire attention qu'elle laissoit le Rat à

la merci des flots, dans un peril inévitable de se noyer. La Grenoüille saisie de peur, s'enfonça jusqu'au fond du Lac, pour éviter la gueule de l'Hydre, & pour se garantir de la mort, dont elle étoit menacée. Le Rat abandonné à lui-même, demeura quelque temps couché sur le dos, & se débatant sur la surface de l'eau, se roidissant les jambes, & poussant des cris funebres. Il enfonçoit sous l'eau, & reparoissoit tout à coup. Mais toutes les secousses qu'il se donna ne purent le garantir de la mort. Ses poils imbibez d'eau, rendoient son corps plus pesant. Enfin se voyant prêt à être suffoqué, il ramassa ce qui lui restoit de force, & fit cette imprécation, avant que de rendre le dernier soupir. Méchant Physignatus, tu ne deroberas point à la connoissance des Dieux, une si noire perfidie, & ils en prendont une vangeance exemplaire pour épouvanter tous les traîtres. Tu m'as amené au milieu du Lac, pour me noyer par une trahison infame; tu n'aurois pû me vaincre sur terre, ni à la course, ni à la lutte, ni aux autres exercices du corps s mais tu as eu recours à l'artifice pour me tromper, & pour me faire perir miserablement dans les eaux de ce Lac; mais Dieu a un œil vangeur, toû-

toûjours ouvert ſur les traîtres pour les punir de leurs perfidies. Tu n'échaperas pas à ſa juſte colere ; je vois déja une armée de Rats, toute prête à fondre ſur les Grenoüilles, dont ils feront un carnage horrible, pour tirer vangeance de ma mort. Le Rat aprés avoir parlé de la ſorte, rendit le dernier ſoupir. Licopinax, qui ſe promenoit par hazard ſur le rivage, fut témoin oculaire de la funeſte avanture du Rat. Il jetta de hauts cris à ce ſpectacle ; & vint en hâte faire à tous les Rats le recit de cette tragique hiſtoire. Quand ils eurent appris la mort de leur confrere, la colere s'empara de tous les eſprits ; ils envoyerent ſur le champ des Herauts de tous côtez, pour indiquer une Aſſemblée generale de la Nation, dans le Palais de Troxarte, pere de l'infortuné Pſicarpax, dont le cadavre ſe voyoit encore étendu ſur les eaux dormantes du Lac, ſans qu'ils euſſent la conſolation de le voir approcher du rivage, pour lui rendre les honneurs funebres. Dés le point du jour, toute la Nation vint en foule au lieu qu'on leur avoit indiqué. Troxarte, penetré de douleur, pour l'avanture de ſon fils, ſe leva au milieu de l'Aſſemblée, & leur parla en ces termes. Mes chers amis, quoique je ſois

le

le ſeul qui ait eſté offenſé par les Grenoüilles ; cependant cet outrage regarde toute la Nation, qui ſe trouve offenſée dans la perſonne de ſon Prince. Il eſt vrai que je ſuis le plus infortuné de tous les peres, puiſque j'ai vû mourir de mort tragique trois de mes enfans. Un Chat malicieux, & mon ennemi declaré, ayant ſurpris le premier au dépourveu, le devora ſans miſericorde. Des hommes cruels m'ont ravi l'autre, l'ayant attrapé dans une ſouriciere ; deteſtable invention de l'Enfer, & que l'on a trouvée pour exterminer toute la Nation des Rats. Le méchant Phiſignatus a fait perir le troiſiéme, que ſa mere & moi cheriſſions pardeſſus tous les autres. Il l'a conduit au milieu du Lac, pour le faire perir par une noire trahiſon. Il faut que nous tirions une vengeance éclatante de cet outrage. Courons aux armes, & attaquons vigoureuſement les Grenoüilles de tous côtez. La harangue de Troxarte inſpira dans l'ame de tous les Rats le deſir de la guerre. Le Dieu Mars, qui preſide aux combats, leur apprit de quelle maniere ils devoient s'armer, pour ſe rendre plus formidables à leurs ennemis. Ils ſe firent des cuiſſarts de cottes de femmes, qu'ils fendirent habilement par la moitié. Ils écor-

écorcherent un Chat, & se firent des cuirasses de sa peau, qu'ils préparerent pendant toute la nuit. Ils se servirent de cornes de lanternes, pour faire leurs boucliers, & se couvrirent la tête de coquilles de nois en guise de casques. Ils trouverent dans les débris d'une vieille Ratiere, dequoi se faire des lances qu'ils aiguiserent le mieux qu'ils purent. Les Grenoüilles ayant appris par la Renommée, que les Rats prenoient les armes, sortirent de leurs Marais en diligence, & s'assemblerent pour tenir un grand conseil de guerre. Tandis qu'elles raisonnoient entr'elles, & qu'elles examinoient les sujets que les Rats pouvoient avoir de se plaindre, & ce qui avoit pû causer ce desordre & ce tumulte, elles apperçurent un Heraut qui venoit vers elles, en habit de ceremonie, & qui portoit un Sceptre à la main. C'étoit le celebre Embasichytros, fils du magnanime Tyroglyphe. Lors qu'il se fut approché de l'Assemblée, il leur fit sçavoir le sujet de voyage, leur declara la guerre de la part de ses Maîtres, en ces termes. Mesdames les Grenoüilles, les Rats ne veulent point vous surprendre au dépourvû ; ils vous mandent qu'ils ont pris les armes, pour venir vous attaquer, & que de vôtre côté vous

Digitized by Google

n'avez qu'à vous préparer à soûtenir la guerre qu'ils viennent vous faire en bon ordre, pour tirer raison de l'outrage que toute la Nation a receu dans la personne de Psicarpax, dont vous voyez le corps étendu sans vie, & flottant au gré des eaux. Vôtre Roy Physignatus est coupable de cet attentat. Préparez-vous à le bien défendre, & que toutes les Grenoüilles, qui se piquent d'avoir du courage, se tiennent prêtes pour la bataille. Aprés que le Heraut eut fait sa harangue, il prit congé de la Compagnie. Ce discours jetta l'étonnement dans l'ame des Grenoüilles les plus fieres, & les plus hardies. Alors Physignatus se leva au milieu de l'Assemblée, & dit avec une assûrance pleine de majesté: Mes amis, je ne suis nullement coupable de la mort du Rat; je ne l'ai point noyé, je ne l'ai pas même vû mourir. En joüant sur les bords du Lac, il est tombé dedans; pour avoir voulu imiter l'adresse, & l'habilité, que les Grenoüilles font voir en nageant. Ce sont des imposteurs qui m'accusent méchamment, & qui me chargent d'un crime que je n'ai pas commis: Mais prenons maintenant une bonne résolution, & de justes mesures, pour accabler nos Ennemis qui nous declarent la guerre sans sujet.

jet. Armons-nous, ſans differer davantage, & preſentons nous en bon ordre ſur les bords de nos Lacs, témoignant par une contenance aſſurée, que nous ne craignons point des perfides, qui nous font une guerre injuſte. Portons-nous dans les endroits dont la pente eſt plus roide, & quand les Rats viendront nous attaquer, nous les entraînerons dans le Lac avec leur armée. Comme ils ne ſçavent point nager, ils ſeront bien-tôt étouffez ſous les eaux; & nous érigerons ici un Trophée aprés avoir remporté une victoire complete ſur nos Ennemis. Aprés que le Roy eut encouragé ſes Sujets, par cette harangue pathetique, les Grenoüilles s'armerent en diligence & témoignerent leur habileté, en choiſiſſant des armes à leur avantage. Elles s'entourerent proprement les cuiſſes de grandes feüilles de Mauves. De larges bêtes leur ſervirent de cuiraſſes; leurs caſques furent compoſez de feüilles de choux; elles ſe firent des lances de pointes de joncs bien aiguiſées, & fort longues; elles mirent ſur leurs têtes des coques de Limaçons pour leur ſervir de caſques. Quand elles ſe furent ſi bien armées, elles ſe rangerent en bon ordre ſur les bords du Lac, faiſant bruire leurs armes, avec toutes les marques d'un grand courage, & témoi-

Digitized by Google

gnant à leur mine qu'elles étoient dans l'impatience de voir paroître l'Ennemi. Jupiter, du haut du Ciel, contemplant tous les preparatifs de cette sanglante guerre, assembla tous les Dieux, pour leur faire observer la contenance de ces fameux guerriers, qui témoignoient de part & d'autre tant d'ardeur pour combatre. Les deux armées étoient nombreuses, & toutes herissées de lances. On auroit crû en les voyant que c'étoient des armées de Geants, & de Centaures. Jupiter en souriant demanda aux Dieux & aux Déesses, quel parti ils vouloient prendre dans cette querelle. Les uns se rangerent du côté des Rats, & les autres se declarerent en faveur des Grenoüilles. Alors se tournant vers Pallas, il lui tint ce langage. Ma fille, n'irez-vous point au secours des Rats? Car on les voit courir à tous momens, & sauter dans vôtre Temple à grandes troupes, attirez par l'odeur des parfums, & pour se nourrir des restes des Sacrifices. Pallas fit cette réponse à Jupiter. Non, mon Pere, on ne me verra point aller au secours des Rats, quelque besoin qu'ils ayent de mon assistance, & quand ils seroient sur le point d'être accablez de leurs ennemis, ils m'ont trop fait de mal, ils

ont

ont bû l'huile de mes Lampes, ils ont défait toutes les Couronnes dont mes Statuës étoient ornées. Le souvenir de ces affronts est vivement imprimé dans ma memoire. Outre cela ils ont rongé le Voile, que j'avois tissu de mes propres mains, avec une extrême délicatesse; ils y ont fait des trous de tous côtez. Ces insolences m'ont mise en fureur contr'eux; & je devrois bien me servir d'une si belle occasion pour tirer vangeance de tous les tours qu'ils m'ont joüez. Cependant je ne veux point entrer dans les interests des Grenoüilles; car j'ai aussi de grandes plaintes à faire contr'elles. Il me souvient entr'autres, que revenant un jour de la guerre, & me trouvant fort fatiguée, elles ne me permirent jamais de dormir, quoi que j'en eusse un besoin extrême; elles firent tant de bruit, qu'il me fut impossible de fermer l'œil. Je demeurai de la sorte avec un grand mal de tête, jusqu'à ce que le Coq chanta. Mais ne nous soucions point de cette dispute, & ne prenons point de parti, ni pour les Rats, ni pour les Grenoüilles. Ne nous mêlons point dans ce combat, de peur que nous n'y recevions quelque dangereuse blessure; mais donnons-nous le plaisir de cette guerre, sans nous exposer au peril, & atten-

Digitized by Google

dons en repos du haut du Ciel, l'évenement du combat. Tous les Dieux approuverent le raisonnement de Pallas, & y donnerent les mains. Ils se rendirent tous dans le même lieu, pour être les spectateurs de cette grande querelle. Alors on vit paroître deux Herauts qui venoient donner le signal du combat. Des Moucherons portant de longues trompettes, sonnoient d'une maniere terrible, & remplissoient de leur bruit tous les lieux d'alentour. Jupiter lança son tonnerre pour animer les deux partis. Les Guerriers étoient déja rangez en ordre de bataille; les deux armées s'avançoient, & se regardoient fierement. Les Rats plus ardens, commencerent l'attaque, & donnerent de furie sur les Grenoüilles, Hypsiboas fut le premier qui se signala, & qui porta un rude coup de lance à Lichenor, qui étoit dans les premiers rangs. Ce coup dangereux lui perça le ventre, & lui traversa le foye de part en part; il tomba étendu sur le quarreau. Trogrodyte, aprés lui, blessa rudement Pelion, & lui enfonça sa lance dans le cœur. Ce coup le priva de la vie, & lui arracha l'ame du corps. Senflée tua Embasichytre, d'un coup qui lui perça le cœur. Artofage blessa Polyfone au ventre; il tom-

Digitized by Google

tomba ſur la pouſſiere, & mourut peu de temps aprés. Linnocharis, ayant vû mourir Polyſone, lança ſur Troglodyte une meule de Moulin, dont il fut écraſé. Lichenor, pour vanger la mort de ſon compagnon, atteignit Linnocharis d'un coup de lance, qui lui traverſa le foye. Crambofage épouvanté de cet accident, voulut ſe ſauver, & tomba dans l'eau en fuyant. On voyoit déja les eaux du Lac toutes teintes du ſang des Guerriers, qui ſe battoient à toute outrance, également animez au carnage de part & d'autre. Limoneſius tua Tyroglyfe ſur le rivage. Ce triſte ſpectacle jetta l'épouvante dans le cœur le Caminthius. Il ſauta promptement dans le Lac, pour ſe ſauver, & jetta ſon bouclier. Hydrocharis tua le Roi Pternofage, l'ayant atteint d'une pierre à la gorge; ſa cervelle lui ſortoit par le nez, & ſon ſang couloit de tous côtez. Licpinax tua le celebre Borboroceté, lui ayant porté un rude coup de lance qu'il ne put parer. Praſſofage l'ayant vû tomber du coup, entraîna Criſſodiocte par le pied dans le Lac, & l'étouffa ſous l'eau. Pſicarpax vint au ſecours de ſes Compagnons, que l'on menoit rudement, & porta dans le ventre de Peluſius un coup qui penetra juſqu'au foye; il

Digitized by Google

tomba de ce coup & en mourut sur le champ. Pelobate, qui vit de ses yeux cette avanture, prit de la boüe à pleines mains, & la lui jetta au visage; son front & ses yeux en furent couverts; de sorte qu'il en fut presque aveuglé. Cet accident l'enflamma de colere; il prit à deux mains une grosse pierre, qu'il trouva au milieu du champ, il la lança à tour de bras contre Pelobate, & le frappa au genou; ses jambes en furent fracassées; & il tomba du coup étendu sur la poussiere. Craugaside vangea la mort de son Compagnon, & enfonça un jonc aigu dans le milieu du ventre de celui qui l'avoit tué, & lui fit sortir les entrailles par cette large blessure. Aprés qu'il en eut arraché sa lance, Sitosage se retiroit doucement du combat le long des rivages du Fleuve. Il étoit boiteux d'une blessure qu'il avoit receuë, & qui l'incommodoit extrêmement; il se retira dans une fosse, pour éviter la mort dont il se voyoit menacé. Dans ce moment Troxarte blessa Physignatus à l'extrêmité du pied, lequel se voyant vivement poursuivi, sauta dans le Lac, & s'enfonça jusqu'au fond, pour se mettre à couvert de ceux qui le poursuivoient. Troxarte voyant que Physignatus palpitoit encore, voulut

se

se jetter dessus pour achever de le tuer. Prassens lui porta un coup de lance, & le frappa d'un jonc aigu, sans pouvoir entamer son bouclier, où la pointe de sa lance demeura attachée. Il y avoit dans l'armée des Rats, un jeune Rat d'une beauté extraordinaire, & qui se battoit avec un courage invincible. Il étoit fils du celebre Artépibule; on l'auroit pris pour le Dieu Mars, au milieu du combat. Le fort aimé Darpar animoit tous les Rats par son exemple, & par son courage; il se tenoit fierement à l'écart, & dans un endroit éloigné de tous les autres sur le bord du Lac. Il se vantoit d'exterminer lui seul toute la Nation des Grenoüilles; & il l'eût fait, si le pere des Dieux, & des hommes ne se fût opposé à son dessein. Il eut compassion des Grenoüilles, & il ne voulut pas permettre qu'on les détruisît entierement; il prononça ces paroles en secoüant sa tête majestueuse. Grands Dieux, voici sans doute une avanture bien extraordinaire, & une affaire d'une extrême consequence. Je vois Meridarpax qui tonne & qui foudroye sur le bord du Lac, & qui menace d'exterminer toute la Nation des Grenoüilles. Mais deputons promptement la guerriere Pallas, & Mars avec elle, pour s'opposer

 à ses

à ses desseins, & pour l'obliger à se retirer du combat. Aprés que Jupiter eut achevé sa remontrance, Mars y répondit en ces termes. La puissance de Pallas, ô grand Jupiter, ni celle de Mars, ne pourront point sauver les Grenoüilles du malheur qui va les accabler; il faut que tous les Dieux s'en mêlent, & qu'ils se réünissent pour venir à leur secours. Servez-vous de ce foudre redoutable que vous employâtes, pour terrasser les Geans, & sur tout celui dont vous armâtes vôtre bras, pour tuer le terrible Encelade, & les autres Geans monstrueux de sa suite. Tel fut le conseil de Mars, Jupiter le trouva salutaire. Incontinent il lança un foudre enflammé; c'est le trait inévitable qui part de sa main vangeresse. Ce coup de foudre étonna, & dispersa tous les Rats, & toutes les Grenoüilles, qui chercherent d'abord des azyles pour se cacher. Cependant la fureur des Rats ne fut pas entierement ralentie. Ils ne respiroient que vangeance, & que massacre, & vouloient faire main basse sur la Nation des Grenoüilles, sans qu'il en restât une seule Mais Jupiter du haut du Ciel les regarda d'un œil de compassion, & ne voulut pas les abandonner à la fureur des Rats; il leur envoya promptement des trou-

Digitized by Google

troupes auxiliaires, qui les ſauverent de la rage de leurs ennemis. Ces nouvelles troupes parurent tout à coup & à l'improviſte; leurs armes étoient à l'épreuve, les lances des Rats n'y pouvoient penetrer, & ſe briſoient contre leurs dures écailles; leur maniere de marcher à reculons, mettoit les Rats en deſordre. Ces monſtrueux combattans avoient huit pieds, deux têtes, & pluſieurs bras. Ils rongeoient les queuës des Rats, ils leurs coupoient les bras & les jambes avec leurs ongles tranchans. On les appelle Cancres; leur figure inconnuë aux Rats, jetta l'effroy dans leurs troupes, & les mit hors d'état de ſe défendre, & de ſoûtenir les aſſauts de ces fiers combatans; ils firent ſonner la retraite. Les deux armées ſe retirerent de part & d'autre. Le Soleil étoit déja couché; de ſorte que cette fameuſe guerre fut terminée dans l'eſpace d'un jour.

Explication litterale des noms propres qui ſont employez dans ce Poëme.

LIMNOCHARIS,	Qui ſe plaît dans les Marais.
PHYSIGNATE,	Qui enfle les joües.
YDROMEDUSE,	Reine des Eaux.
PSICARPAX,	Mangeur de miettes.
TROKARTE,	Devoreur de pain.
LICHOMYLE,	Lêche gâteau.

Digitized by Google

PTERNOTROCLE,	Mangeur de jambon.
LICOPINAX.	Lêche assiete.
TYROCLYFE,	Foüille en fromage.
EMBASYXYTRES.	Qui se glisse dans la marmite.
YPSIBOAS,	Qui crie haut.
LICHINOR,	Lêche queue.
TYROGLODYTE,	Qui entre dans les trous bourbeux.
SEUTLE'E,	Couleur de poireau.
ARTOFAGE,	Mange-pain.
POLYFONE,	Crieur.
CRAMBOFAGE,	Mangeur de choux.
LIMUCSE,	Qui se plaît dans les Marais.
PTERNOCLYFE,	Qui foüille dans les jambons.
CALAMITE,	Couleur de Bouliot sauvage.
YDROCHARIS,	Qui se plaît dans l'eau.
PTERNOFAGE,	Mangeur de jambon.
BORROROCESE,	Qui se couche dans la bouë.
PRASSOFAGE,	Mangeur de Poireaux.
CNISLODIOCTE,	Chercheur de nids.
PELESE,	Bourbeux.
PELOBATE,	Qui marche dans la bouë.
CRAUGASIDE,	De figure de choux.
SITOFAGE,	Mangeur de viandes.
PRASSE'E,	De couleur de choux.
ARTOPIBULE,	Qui fait la guerre au pain.
MERIDARPAX,	Mangeur de miettes.

LES

Digitized by Google

LES
CONTES
D'ESOPE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES CONTES D'ESOPE.

Cette narration est tirée d'un Dialogue de Platon, intitulé, Protagoras, ou les Sophistes.

LEs Dieux ont esté long-temps avant les hommes. Quand ils eurent résolu de les créer, ils firent plusieurs Animaux du mélange de la terre, & du feu, & d'autres matieres qui participent aux qualitez de ces deux Elemens. Quand ils furent prêts à les faire paroître, ils ordonnerent à Promethée, & à Epimetée d'orner & d'embellir ces matieres, & de leur donner toutes les vertus, & toutes les proprietez necessaires. Alors Epimethée pria Promethée de lui laisser tout le soin de cet ouvrage, & de le regarder faire. Il partagea tellement les qualitez entre les Animaux, qu'il donna aux uns de la force sans legereté dénuée de force. Il donna à quelques-uns des armes pour se défendre. Il suppléa par la raison à la nudité des autres. Il donna des ailes aux plus petits, ou il les cacha sous la terre. Les grands se défendent par leur propre masse. C'est de la sorte que les qualitez furent partagées pour la conservation de chaque espece. Quand ce partage eut esté achevé, & qu'il eut mis les Animaux en état de se défendre les uns des autres, il eut soin de les garantir contre les incommoditez de l'air. Il couvrit les uns d'un poil épais, les autres d'une peau dure & capable de resister aux rigueurs du froid, ou à la violence du chaud, ou qui pût même leur servir de lit quand ils voudroient se coucher, & prendre du repos. Il ajoûta des ongles

aux

Digitized by Google

aux pieds des autres, ou des poils, ou une peau dure & seche. Il donna aussi des alimens divers aux differentes especes d'Animaux. les uns se nourrissent des herbes que la terre produit, les autres des fruits d'arbres, ou de racines. Les uns ne sont que peu de petits, les autres sont plus feconds, & en portent un plus grand nombre.

Epimethée qui n'étoit pas doüé d'une grande sagesse, ayant partagé toutes les qualitez entre les Animaux dépourvus de raison, ne s'apperçevoit pas qu'il n'avoit rien laissé pour l'homme, & qu'il demeuroit dans une grande disette. Tandis qu'il raisonnoit sur cela, ne sçachant à quoi se déterminer, Promethée survint pour voir de quelle maniere il s'y étoit pris à faire le partage des differentes proprietez. Il vit que tous les Animaux étoient fort bien pourvus des qualitez necessaires, mais que les hommes étoient nuds, sans habits, & sans défense.

Le jour fatal étoit déja arrivé où l'homme devoit paroître. Promethée ne sçachant que trouver pour la conservation du genre humain, s'avisa de dérober l'Art ingenieux de Vulcain & de Minerve avec le feu, sans lequel l'autre eût esté inutile; & il en fit present aux hommes. Il leur manquoit encore la science civile, qui est entre les mains de Jupiter; mais l'entrée de son Palais étoit interdite à Promethée, & sa garde le tenoit dans le respect. Il se glissa donc fortuitement dans le Laboratoire commun de Vulcain & de Minerve, où ces deux Divinitez s'occupoient à leurs ouvrages; & leur déroba leur Art, qu'il communiqua aux hommes; ce qui leur fournit abondamment dequoi vivre. Epimethée accusa dans la suite Promethée de larcin; mais l'homme devenu participant de la divinité, fut le seul entre les Animaux, qui connut les Dieux. Il leur bâtit des Temples, & des Autels; il distingua chaque chose, & leur donna des noms particuliers. Il fit des maisons, selon les regles de son Art, des habits, des souliers,

des

Digitized by Google

des lits ; & trouva de quoi se nourrir par les fruits que produit la terre.

Dans ce premier état, les hommes vivoient confusement & saus demeure fixe; car il n'y avoit point encore de Villes alors. Les Animaux feroces les égorgeoient, parce qu'ils étoient plus foibles. Ils trouvoient à la verité suffisamment dequoi vivre par leur industrie ; mais ils n'avoient aucune défence contre la ferocité des bêtes : ils manquoient d'experience & de la science militaire. Cependant les hommes cherchoient les moyens de se conserver. Ils resolurent donc de bâtir des Villes; mais depuis qu'ils se furent rassemblez, ils commencerent à se maltraiter les uns les autres, & à se faire tout le mal qu'ils purent. Ils se disperserent donc, & furent exposez de nouveau à la fureur des bêtes feroces.

Jupiter craignant que le genre humain ne perist entierement, euvoya Mercure sur la terre, qui y amena la Pudeur, & la Justice, pour contenir les Habitans des Villes par les liens d'une union reciproque. Mercure voulut être instruit de quelle maniere il devoit disperser ces vertus aux hommes; car il doutoit s'il devoit les distribuer, comme les autres talens sont partagez. Celui qui sçait la Medecine, par exemple, peut être utile aux autres, qui ignorent les regles de cet Art. On en peut dire autant de ceux qui professent les autres Sciences. Voulez-vous, demanda Mercure à Jupiter, que l'on partage de la sorte la Justice & la Pudeur entre les hommes ; ou s'il vaut mieux les offrir à tous ? Je veux, répondit Jupiter, qu'on les propose à tous les hommes, & qu'ils ayent la liberté de choisir ; car les Villes ne pourroient subsister, s'il n'y avoit qu'un petit nombre d'habitans qui en fussent pourvus. Vous leur direz encore de ma part, que tous ceux qui seront trouvez sans pudeur, & sans justice, on les massacrera comme autant de pestes de la Republique.

De

Digitized by Google

De l'Origine de l'Amour.

A La naissance de Venus les Dieux firent un grand festin. La Pauvreté vint à la fin du repas, & s'arrêta à la porte. Le Dieu de l'Abondance], aprés s'être enyvré de Nectar (car l'usage du Vin n'étoit pas encore trouvé alors) se retira dans les Jardins de Jupiter, où il s'endormit. La Pauvreté l'ayant apperçû, voulut lui tendre des embûches pour avoir commerce avec lui. En effet, elle s'en approcha, & devint grosse de l'Amour, qui fut donné à Venus pour être de sa suite, parce qu'il avoit esté conçû au jour que l'on celebroit la fête de sa naissance; ou parce qu'il est fort touché, & qu'il n'y a rien de plus beau que Venus. La destinée de l'Amour issu de l'Abondance, & de la Pauvreté, fut telle dés le commencement, qu'il se trouva dans une extrême disete; car tant s'en faut qu'il soit délicat & tendre, comme plusieurs se l'imaginent, qu'au contraire, il est fort & robuste, accoûtumé à la fatigue, & marchant pieds nuds. Il n'a ni maison ni retraite; il couche à terre, sans lit, & sans couverture, exposé à l'air, dans les grands chemins, ou bien aux portes des maisons. Il tient de sa mere, & vit dans une perpetuelle indigence. Il participe aussi aux qualitez de son pere; il est courageux, hardi, fort; c'est un Chasseur merveilleux, qui attaque toûjours les beaux. & qui a recours à mille artifices pour venir à bout de ses desseins, & qui invente mille stratagêmes pour y réüssir. On ne sçait s'il est Homme ou Dieu. On le voit dans un moment passer de l'abondance à la pauvreté, joüissant d'une santé parfaite, & devenir tout à coup foible, & languissant, & reprendre de même sa premiere force. Il dissipe en un moment tout ce qu'il a acquis. L'Amour n'est pas long-temps ni pauvre ni riche, il varie entre la folie, & la sagesse. Tous les Dieux immortels sont sages de leur na-

nature; ainsi ils ne s'appliquent point à l'étude de la sagesse, parce que cet exercice leur seroit inutile. Ceux qui manquent de genie, ne s'appliquent point à acquerir la sagesse, & ne se soucient pas de devenir sages; car le plus grand de leurs malheurs, est de croire qu'ils excellent en vertu, en prudence, & en mille autres bonnes qualitez. Or ceux qui croyent ne manquer de rien, ne se mettent pas en peine d'acquerir les talens qui leur manquent en effet. Qui sont donc ceux qui recherchent la sagesse, puisque ceux qui manquent de genie, ou ceux qui l'ont excellent, negligent de l'acquerir? Ce sont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extremitez; & c'est de ce nombre qu'est l'Amour. La sagesse est la plus belle & la plus excellente chose du monde, Or la beauté est l'objet de l'amour; & par consequent c'est une suite necessaire que l'amour aime la sagesse. Ainsi, on peut dire qu'il tient du sage, & de l'hebeté; ce qui doit être rapporté à son origine; car il est né d'un pere tres-sage, & tres-riche; sa mere au contraire n'a ni esprit ni richesses; telle est la nature de l'amour. C'est l'erreur ordinaire de ceux qui aiment, de se persuader que l'amour est une puissante divinité, & que l'on en peut attendre toutes sortes de biens, & d'avantages. Ils confondent l'idée de l'amour, & prennent ce qui est aimé, pour ce qui aime; car ce qui est aimable est en effet beau, agreable, parfait; & capable de rendre heureux; mais toutes ces qualitez ne conviennent pas toûjours à ce qui aime.

Les incommoditez de l'Ecriture.

LEs Egiptiens consacrerent à l'un de leurs Dieux, nommé Theuto, l'Oiseau qui porte le nom d'Ibis. L'on dit que ce Dieu fut le premier qui inventa les nombres, l'Arithmetique, la Geometrie, l'Astro-

tronomie, le jeu des Dames, & des Dez, & les Lettres. En ce temps là, Thamus étoit Roi de toute l'Egipte. Theuto le vint trouver dans la celebre Ville de Thebes, qui reconnoissoit Ammon pour son Dieu. Il lui communiqua toutes les découvertes qu'il avoit faites, & lui persuada qu'il en faloit faire part aux Egiptiens. Le Roi lui demanda quelle utilité on pourroit retirer de chacune de ces sciences, & ce que l'on y devoit blâmer, ou approuver, pour le rebuter, ou pour le retenir. Theuto discourut long-temps sur toutes ces matieres, & en découvrit au Roi les avantages. Il faudroit employer un trop long discours pour les expliquer tous. Quand il vint à parler des Lettres, il dit au Roi que c'étoit le moyen le plus court pour rendre les Egiptiens sçavans, parce qu'elles aidoient la memoire. Je croy, lui repartit le Roi, que tout le contraire arrivera; parce que les Lettres empêcheront les meditations, & les reflexions; & par consequent ceux qui s'appliqueront à l'étude, oubliront plus aisément ce qu'ils auront appris, dans l'esperance de le relire, & de s'en ressouvenir par le moyen des caracteres. Ce que vous avez trouvé est plûtost un remede pour la reminiscence, que pour la memoire. Vos Disciples ne seront pas de veritables sçavans; ils croiront seulement l'être devenus.

Exhortation pour animer les Hommes à la pratique de la Vertu.

JUpiter, Neptune, Pluton, au rapport d'Homere, partagerent entr'eux l'Empire de leur pere. Sous le regne de Saturne, on fit une Loi qui dure encore; par laquelle il fut ordonné, que tous les hommes qui auroient aimé la Justice & la vertu pendant la vie, seroient conduits aprés leur mort dans des Isles fortunées, où ils couleroient une vie tranquille, & de-

delicieuse, sans souffrir aucun mal : ni aucune incommodité ; mais les méchans & les impies aprés leur mort sont renfermez dans une prison affreuse, pour être châtiez de leurs crimes. Ils appellent cette Prison l'Enfer. Voilà ce que des Juges ordonnoient des mortels, sous l'Empire de Saturne, le même jour qu'ils mouroient ; mais ces jugemens étoient souvent faits au hazard, & contre les regles de la Justice. C'est pourquoy Pluton & ceux qui étoient commis à la garde de ces Isles fortunées, allerent trouver Jupiter pour lui demander des remedes contre ce desordre. J'y pourvoirai, leur répondit Jupiter, & j'empêcherai que cela n'arrive à l'avenir. Ce qui fait, ajoûta-t-il, le desordre de ces Jugemens, c'est qu'on juge les hommes, tandis-qu'ils sont encore en vie, & que l'on veut connoître des crimes palliez. Souvent ceux qui ont les plus belles apparences du monde, ont le cœur corrompu & gâté. La noblesse de leur naissance, & les grands biens qu'ils possedent, leur donnent du lustre ; ils corrompent plusieurs témoins qui en parlent comme s'ils étoient gens de bien, & comme s'il n'y avoit rien à leur reprocher. Les Juges éblouïs de ces témoignages, decident en leur faveur, parce qu'ils s'arrêtent à l'écorce, & qu'ils ne penetrent pas jusque dans leur interieur. Il faut donc leur ôter la connoissance du jour de leur mort, qui leur est connu maintenant. J'ai déja donné ordre à Promethée d'ôter ce préssentiment aux hommes ; on ne les jugera qu'aprés leur mort, & dépoüillez de tout l'attirail, & de tous les ornemens dont ils sont revêtus étans en vie. De même le Juge sera nud, & trepassé. Ceux que l'on jugera ne seront point assistez de leurs amis ; car ils laisseront tout sur la terre, le Jugement sera juste, & équitable, & selon toutes les regles. J'avois reflechi sur cette matiere avant que vous m'en parlassiez ; & j'ai établi pour Juges mes deux fils, Minos & Radamante, qui sont tous deux Asiatiques

avec Eaque qui eſt d'Europe. Ils auront donc l'inſpection ſur tous les morts, & leur Tribunal ſera placé dans le lieu où les deux chemins ſe croiſent, dont l'on conduit au ſéjour des bienheureux ; & l'autre dans le Tartare. Radamante jugera les Aſiatiques. Eaque, & Minos, jugeront les Européens. Cependant ils s'aideront reciproquement tous trois, afin que ce qui ſera échappé à l'un puiſſe eſtre ſuppléé par les deux autres ; & pour empêcher qu'ils ne puiſſent ſe tromper pour le chemin par lequel ils devroient faire paſſer les ames, elles ſeront ſeparées de leurs corps, & ainſi l'on connoîtra facilement leurs inclinations, & les mauvaiſes habitudes qu'elles auront contractées. Quand il faudra eſtre preſenté devant les Juges, les Aſiatiques ſeront conduits au Tribunal de Radamante. Il contemplera avec ſoin ces ames, ne ſçachant de quelle maniere elles ſe seront comportées pendant la vie. Examinant les mœurs de quelque Roi de Perſe, ou de quelque autre Prince, il connoîtra que leurs mœurs ſont entierement corrompues, & que leurs ames ſe ſont abandonnées à l'injuſtice, aux menſonges, à la turpitude, à l'intemperance, & à toutes ſortes de vices. Le Juge ayant connu tous ces deſordres, condamnera à la priſon cette ame malheureuſe, pour y ſouffrir la honte & la peine qu'elle merite. Si les bleſſures ſe peuvent encore guerir, les ſupplices lui ſerviront de remede ; mais ſi ſon mal eſt deſeſperé les châtimens lui ſeront inutiles ; mais ce triſte ſpectacle ſera un exemple pour les autres ; & une inſtruction pour ceux qui ſeront conduits aux Enfers. Le Juge imprimera un ſigne à tous ceux qu'il jugera, pour faire connoître ſi ſon mal peut eſtre gueri, ou s'il eſt deſeſperé. Tel ſera le Jugement des méchans. On fera auſſi comparoître les ames des hommes qui ont vêcu dans la pieté, & dans la pratique de la vertu, & principalement de ceux qui ont aimé la ſageſſe, qui n'ont point eu d'attachement pour les choſes frivo-

les,

Digitized by Google

les, ni pour les vices. Le Juge les recevra avec un visage riant, & les fera conduire dans les Isles fortunées. Eaque obſervera cette methode dans les Jugemens qu'il rendra. L'un & l'autre aura une Verge à la main en jugeant. Minos aura l'inspection sur les Jugemens qui se rendront, & il portera un Sceptre d'or, tel qu'Ulisse l'a vû, au rapport d'Homere, en jugeant les morts.

La Fable d'Isis, & d'Osiris.

RHée avoit un commerce secret avec Saturne. Le Soleil l'ayant découvert, lui fit de sanglants reproches; & ne voulut point regarder l'enfant qu'elle avoit mis au monde. Mercure avoit aussi de l'amour pour cette Déesse. Joüant un jour aux Dames avec la Lune, il lui vola la soixante-dixiéme partie de chacun de ses jours, dont on fit cinq jours, que les Egiptiens appellent intercalaires, & qui furent ajoûtez aux trois cens soixante jours de l'année. C'est pendant ces jours intercalaires qu'ils celebrent la naissance de leurs Dieux. Osiris nâquit le premier jour, & incontinent on entendit une voix qui donnoit avis de la naissance d'un personnage fort illustre. Une certaine Pamyle, puisant de l'eau à Thebes, dans le Temple de Jupiter, entendit une voix qui lui annonçoit qu'Osiris étoit né, & qu'il seroit un grand Roi. On dit que Saturne la chargea de l'éducation d'Osiris, & que l'on institua en son honneur les Fêtes nommées Pamylies. Le second jour, Rhée enfanta Apollon. Typhon nâquit hors de terme; le troisiéme jour il vint au monde d'une maniere extraordinaire & violente. Isis prit naissance le quatriéme jour. Rhée accoucha le cinquéme jour de Nephté, qu'on appelle la Mort. Quelques-uns l'appellent Venus, ou la Justice. Le Soleil fut pere d'Osiris, & d'Apollon: Mercure, d'Isis; Saturne, de Thyphon, &

Digitized by Google

de Nephté. C'eſt pourquoi les Egiptiens regardent le troiſiéme jour intercalaire, comme un jour funeſte & malheureux. Les Rois ne rendent point la Juſtice en ce jour-là. On ne donne point de nourriture ou de Medecine aux corps avant la nuit. Thyphon épouſa Nephthé. Oſiris & Iſis furent unis enſemble d'un amour ſecret. Oſiris s'étant rendu maître du Royaume d'Egyipte, retira les Egiptiens de la barbarie, où ils avoient toûjours vêcu. Il leur apprit à cultiver la terre, pour avoir du bled; il établit des Loix parmi eux, & le culte des Dieux immortels. Tout l'Univers s'y ſoûmit en peu de temps. Par tous les lieux qu'il parcourut, il y fit aimer la douceur, & l'humanité. Il ne dompta point les hommes par la violence, ni par la force des armes; il les adoucit par ſon éloquence, & par les charmes de ſon diſcours; par des Vers, par la Muſique. A cauſe de cela, les Grecs le confondent avec Bacchus. Pendant l'abſence d'Oſiris, l'attention, la vigilance, les ſoins de la chaſte Iſis, empêchoient Thyphon de ne rien entreprendre. Il prit la reſolution de dreſſer des embûches à Oſiris pour le ſurprendre, & pour le perdre à ſon retour. Il s'aſſocia ſoixante-douze conjurez & fit entrer dans ce complot Aſo, Reine d'Ethiopie, pour eſtre la complice du crime qu'il meditoit. Aprés avoir pris exactement la meſure d'Oſiris, il fit faire un coffre ſur cette propoſition, avec une induſtrie merveilleuſe, & d'un travail tres-exquis. Il commanda de porter ce coffre enrichi de beaucoup d'ornemens, au milieu de la Sale d'un feſtin, où ſe devoit trouver Oſiris. Tous les aſſiſtans regardoient cet ouvrage avec plaiſir, & en admiroient l'invention. Alors Thyphon prenant un viſage gai, promit de faire un preſent de ce coffre à celui dont le corps ſeroit de la même meſure. Tous ceux qui étoient preſens s'y meſurerent; mais la meſure ne ſe trouva juſte pour perſonne. Enfin on y fit entrer Oſiris; incontinent tous les conjurez accoururent, ils fermerent

rent le coffre avec des clous & des serrures ; & le jetterent dans le Fleuve avec Osiris, qui fut porté à la mer, par l'emboûchure du Thanaïs. C'est pour cela que les Egiptiens ont encore maintenant en horreur cette embouchûre. Ces choses se passerent le 16. des Calendes de Novembre ; c'est à dire le 17. jour d'Octobre, lors que le Soleil est dans le Signe du Scorpion, la 28. année du Regne d'Osiris ; quoique quelques-uns croyent que ce fut la vingt-huitiême année de sa vie. Les Pans & les Satyres qui habitoient aux environs du chemin, furent les premiers instruits de cette avanture, & la divulguerent incontinent. On croit que c'est de là que les terreurs paniques tirent leur origine.

Isis ayant appris ce malheur, coupa une partie de ses cheveux, prit un habit de deuil ; & ne sçachant quel parti prendre, ni où se refugier, elle parcourut tout l'Univers, ne laissant passer personne, sans lui demander des nouvelles du Coffre. Elle rencontra par hazard des enfans qui avoient vû ce Coffre, & qui montrerent à Isis l'embouchure du Fleuve, où il avoit esté jetté par les Amis de Typhon. Les Egiptiens ont crû à cause de cela, que les Enfans avoient la vertu de deviner ; & ils se servent de leurs voix, pour tirer des Augures, quand ils joüent dans les Temples, & qu'ils disent par hazard quelque chose. Isis ayant découvert qu'Osiris emporté d'un violent amour, avoit eu commerce avec sa sœur, qu'il prenoit pour Isis, elle fit chercher avec soin l'enfant qu'il avoit eu de Nepthé, & l'ayant trouvé, par le signal de quelques Chiens, elle eut soin de le faire nourrir. Il fut dans la suite le Compagnon & le Ministre d'Isis. On le nomma Anubis, pour marquer qu'il étoit le Gardien des Dieux, comme les Chiens sont les Gardiens des hommes. Ce fut de lui qu'elle apprit que le Coffre avoit esté poussé par la tempeste sur le rivage des Bibliens, dans une Bouverie où il étoit demeuré caché sous des herbes qui étoient

crües en un moment. Le Roy du Païs le fit transporter dans une maison, où on le gardoit comme une colonne. Isis ayant appris toutes ces circonstances, alla au Païs des Bibliens. Elle se prosterna fondant en larmes sur le bord d'une fontaine, ne parlant à personne qu'aux Filles de la Reine. Elle les saluoit avec douceur, & honnêteté. Elle accommodoit leurs cheveux & répandoit sur elles une agreable odeur d'embrosie qui leur parfumoit tout le corps. On la fit entrer dans le Palais où elle fut receuë avec beaucoup d'agrément. On lui confia même le soin du Fils du Roi, en qualité de Gouvernante, & de Nourrice. Ce Roy se nommoit Malcandre. Pour elle, elle se nomma Astarte ou Saosis, ou Nemane, qui signifie en Grec Athenaïs, & Minervale en Latin. Elle nourrit l'enfant du Roi, non pas en lui donnant la mamelle comme les autres; mais en lui mettant le doigt dans la bouche. Elle se brûloit pendant la nuit ce qu'elle avoit de mortel dans le corps, & se changeoit en Hirondelle, & volant autour du Coffre, elle poussoit incessamment des sons lugubres. La Reine s'en apperçût; depuis ce temps-là la Divinité d'Isis fut reconnuë. Elle demanda au Roi le Coffre & l'obtint. Dans un moment elle arracha la Bruiere, où il étoit demeuré caché; & aprés avoir répandu des parfums dessus, elle l'enveloppa dans un linge qu'elle donna au Roi. Depuis ce temps-là cet Arbuste est en honneur parmi les Bibliens; & on le conserve dans le Temple d'Isis. Elle poussa de si hauts cris, en recevant le Coffre où le corps de son frere étoit enfermé, que le plus jeune des enfans du Roi, étourdi du bruit, en mourut. Elle fit mettre le Coffre dans un Vaisseau avec l'ainé des enfans du Roi, & se mit à la voile sur le Fleuve nommé Lephedre. Le vent étoit violent. Isis pleine d'indignation mit le Fleuve à sec; & s'étant retirée dans une solitude, elle ouvrit d'abord le coffre, & fondant en larmes, elle embrassa le corps de son frere, & le

le baisa, tenant sa bouche collée contre la sienne. Le Fils du Roi qui s'étoit approché par derriere, remarqua tout ce qu'elle avoit fait. Isis transportée de colere, jetta sur lui des regards si terribles, que l'enfant ne put les soûtenir, & expira de fraïeur. D'autres disent qu'il ne mourut pas sur le champ; mais qu'étant saisi de crainte, il se precipita dans la Mer. Il fut honoré comme un Dieu. Les Egiptiens lui donnerent le nom de Maneros, & chantoient pendant leurs Festins des Vers à sa loüange. Quelques-uns donnent à cet enfant le nom de Palestine, ou de Peluse; & disent qu'il bâtit une Ville. Les Egiptiens croyent que Maneros fut l'inventeur de la Musique; quoique d'autres asseurent que ce mot ne signifie autre chose qu'un souhait de quelque bien, & qu'on l'employoit dans les Festins, & dans les jours de réjoüissance. Les Egiptiens dans leurs acclamations repetent souvent le mot de Maneros. Ils ont accoûtumé de mettre auprés de leurs tables, quand ils mangent, un Squelette, ou le Simulachre d'un homme mort, ce qui ne se pratique point en memoire d'Osiris, ni de sa mort tragique; mais ils le font pour s'encourager reciproquement à se rejoüir, & à joüir des biens de la vie par la pensée que l'on sera en peu de temps depoüillé par la mort, & reduit au même étar que ce Squelette. Isis alla dans la Ville de Bute, pour y chercher son fils Orus que l'on y élevoit; elle cacha le Coffre dans un lieu retiré. Typhon en chassant y vint par hazard, & l'apperçut au clair de la Lune. Il reconnut le corps d'Osiris, & le coupa en quatre parts, qu'il jetta de tous côtez. Ce crime fut rapporté à Isis. Elle monta sur un Vaisseau de Papier pour chercher par les Marais les membres épars d'Osiris. C'est depuis ce temps-là, qu'on dit que les Crocodiles ne font point de mal à ceux qui navigent dans des Vaisseaux faits de l'écorce de Papier, soit qu'ils les craignent, ou qu'ils les respectent en l'honneur de la Déesse. C'est

 ce

ce qui fait aussi que l'on voit plusieurs Tombeaux d'Osiris dans l'Egipte; parce qu'Isis en éleva de particuliers pour chaque membre de son Epoux; ou parce qu'elle fit faire beaucoup de Simulachres, qu'elle dispersa en plusieurs Villes differentes, afin que chacune crût avoir reçu le corps d'Osiris, & afin qu'il fût honoré en plus d'endroits, & que son veritable tombeau pût se garantir de la violence de Thyphon, s'il venoit à vaincre Orus, desesperant dans cette multitude de tombeaux de pouvoir reconnoître le veritable. Isis ne put trouver les parties d'Osiris, qui servent à la generation, parce qu'on les avoit jettées dans le Fleuve; & que des Poissons les avoient mangées, mais Isis en fit faire la figure, que l'on respecte encore aujourd'hui parmi les Egiptiens, qui ont institué des Fêtes en leur honneur. Peu de temps aprés, Osiris vint des Enfers trouver son fils Orus. Durant le séjour qu'il fit auprés de lui, il lui apprit l'art militaire. Il lui demanda un jour ce qu'il croyoit être de plus honnête, & de plus genereux. Orus répondit que c'étoit de défendre ses Parens contre la violence, & les outrages de leurs ennemis, & de vanger les injures qu'ils en avoient reçuës. Il lui demanda encore quel étoit l'Animal le plus propre, & le plus utile pour faire le guerre. Orus répondit, que c'étoit le Cheval. Osiris content de sa réponse, lui demanda pourquoy il n'avoit pas nommé le Lion. J'avouë, lui repartit Orus, que le Lion pourroit être d'un grand secours; mais le Cheval peut être d'un bien plus grand service pour poursuivre l'Ennemi, qui pourroit s'enfuïr aprés avoir esté vaincu. Ces réponses firent beaucoup de plaisir à Osiris, voyant que son fils étoit en état de faire la guerre. Plusieurs de ceux qui abandonnoienr le parti de Typhon, venoient tous les jours se rendre à Orus. Sa concubine même s'y rendit aussi. Les Soldats d'Orus la secoururent fort à propos; lors qu'elle étoit poursuivie par un Serpent,

qu'ils

Digitized by Google

qu'ils tuerent. La guerre fut declarée; le combat fut sanglant & opiniâtre & dura plusieurs jours. Orus remporta la victoire. Typhon chargé de chaînes, fut conduit à Isis, qui lui donna la vie, & la liberté. Orus en fut tellement transporté de colere, qu'il tua sa mere, & qu'il s'empara du Royaume. Mercure donna une tête de Vache à Isis. On raconte, que Typhon fit un procés à Osiris, lui reprochant qu'il n'étoit pas né d'un mariage legitime. Mercure plaida la cause d'Osiris & l'emporta. Les Dieux prononcerent, qu'Osiris étoit legitime. Typhon fut encore vaincu depuis dans deux grandes batailles. Isis, aprés sa mort, conçût un fils du commerce d'Osiris, dont elle accoucha le septiéme mois. Cet enfant étoit foible & délicat, & manquoit de jambes. Il fut nommé Harpocrate.

FABLES POËTIQUES.

FABLE PREMIERE.

IXION.

Les Dieux pardonnent les pechez; mais ils punissent severement une malice obstinée, l'impureté, & l'ingratitude. Ils veulent que l'on ait de la reconnoissance pour les bienfaits.

ESchyle dit qu'Ixion fut fils d'Antion. Pherecide le croit fils de Pision; quelques-uns de Mars; d'autres

Digitized by Google

tres de Phlegias. On raconte qu'étant transporté de fureur, il se precipita luy-même du haut d'un Rocher. C'est ce que les Poëtes semblent insinuer, en feignant qu'il fut attaché à une roue. Voici ce qu'en dit la Fable. Ixion épousa Dia, fille de Déïonnée. C'étoit une coûtume établie parmi les Anciens, que ceux qui vouloient épouser de jeunes filles, étoient obligez de gagner par des presens le Pere & la Mere, qu'ils leur apportoient aprés la promesse de mariage; comme on le peut apprendre par ces paroles d'Homere : *Le premier present fut de cent Bœufs : il promit aussi mille Chevres, & mille Brebis.* Selon cette coûtume, Déïonnée vouloit que son gendre lui fist aussi des presens. Ixion se voyant pressé, fit faire une grande fosse, qu'il couvrit, & fit allumer un feu dans la fosse. Aprés ces préparatifs, il pria son beau pere à un festin. Le Beau pere ne se défioit point de la fourberie de son gendre; il y vint; il donna dans le piege, tomba dans la fosse, & se brûla. Les Dieux & les Hommes eurent horreur de ce crime, & voulurent en punir l'auteur severement. Jupiter eut compassion de lui, & lui fit même l'honneur de l'admettre au Banquet des Dieux dans le Ciel. Mais Ixion oubliant ses premiers forfaits, & la grace que Jupiter lui avoit accordée; ajoûta de nouveaux crimes aux premiers. Il porta des yeux impudiques sur Junon, Epouse de Jupiter; il eut l'audace de lui parler d'amour, & de lui proposer un commerce criminel. Jupiter ayant connu son intention, forma d'une nuée un Phantôme qui representoit Junon. Ixion l'embrassa. Un Monstre horrible detesté des Dieux & des hommes, nommé Centaure, sortit de cet embrassement. Ce Monstre se méla avec les Cavalles de Thessalie, & donna l'origine à cette étrange espece d'Animaux, nommez Hippocentaures. Jupiter, aprés cela, precipita Ixion dans les Enfers, l'attacha à une roue qui tourne perpetuellement, & qui par son mouvement

en-

Digitized by Google

entraîne ſans ceſſe Ixion, pour le punir de ſon attentat.

FABLE DEUXIE'ME.

HERCULE.

La vertu eſt audeſſus de tous les accidens, & ſurmonte tous les obſtacles.

ON dit qu'Hercule eut à combatre les Dieux mémes, car étant allé à Delphes pour conſulter l'Oracle, & voyant que le Devin refuſoit de lui répondre, il s'abandonna à la colere, prit le Trepié ſacré, & l'emporta hors du Temple. Apollon, pour défendre ce qui lui appartenoit, ſe batit contre Hercule; mais ſa vertu deſarma la colere du Dieu, qui promit de lui répondre, s'il vouloit remettre le Trepié ſacré dans ſon Temple Hercule bleſſa Junon, & vainquit Neptune. Voici de quelle maniere on raconte cette Fable. Euryte, Roi d'Æchalie dans la Béotie, avoit promis ſa fille Jole en mariage, pour recompenſe à celui qui le vaincroit, lui ou ſes fils, dans la ſcience de tirer de l'Arc, qu'Appollon même lui avoit appriſe, & qui lui avoit donné un Arc merveilleux; mais ayant eſté vaincu par Hercule, il refuſa de lui donner le prix dont ils étoient convenus. Hercule plein de depit lui declara la guerre. Il prit, & ravagea l'Æchalie; & aprés avoir tué Euryte, il emmena Jole, pour lui ſervir d'Eſclave. Il ne fut pas encore ſatis-fait de cette vangeance; il tua en trahiſon Iphitus, fils d'Euryce, aprés avoir violé les droits de l'hoſpitalité; car il étoit venu chez Hercule, chercher les Cavales qui s'étoient écartées de ſon Haras. Pour ſe laver du crime de cet aſſaſſinat, il alla à Pyle chez Nelée, & le pria de lui aider à expier ce meurtre; mais Nelée

Digitized by Google

lée intimidé par ses enfans, ne voulut point aquiescer à la demande d'Hercule, & l'obligea de se retirer. Il alla donc trouver Déiphobe, Roi d'Arcadie, & obtint de lui l'expiation de son crime; mais se ressouvenant de l'injure que Pelée lui avoit faite en le chassant, il assiega & prit Pile, il tua Nelée, & ses onze fils; Nestor qui étoit le douziéme, & le dernier de tous, étoit alors éloigné de sa patrie. Mais Neptune favorisoit Hercule; ils engagerent dans leurs interests Pluton, qu'Hercule avoit blessé, assiegé, & vaincu dans son propre Palais. Il avoit même enlevé le Chien Cerbere, & vaincu la Mort en Thessalie, auprés du tombeau d'Alceste, qu'il lui arracha des mains pour le rendre au Roi Admete son Epoux.

FABLE TROISIE'ME.

OTUS, & EPHIALTE.

Les malheurs que l'orgueil, & les grands crimes trainent aprés eux.

ON a cru qu'Otus & Ephialte étoient fils d'Aloéé, quoique les Poëtes assurent que Neptune fut leur Pere. Ils avoient le corps prodigieusement grand, & des forces proportionnées a la masse de leur corps. Cette force & cette grandeur prodigieuse, leur inspirerent l'audace d'attaquer les Dieux, & d'escalader le Ciel. Ils commencerent par Mars, & l'ayant pris, & garotté, ils le jetterent dans une chaudiere de cuivre, où il demeura pendant treize mois. Ce Dieu de la Guerre n'en pouvant plus, & étant prêt d'expirer, la maratre des Aloïdes, nommée Ebribée, découvrit à Mercure le malheur arrivé à Mars, le lieu où il étoit enfermé, & le peril où il se trouvoit. Elle le conjura en même temps de secourir ce pauvre Dieu, & de vanger un attentat si audacieux.

Mer-

Digitized by Google

Mercure délivra Mars avec adresse & furtivement, & le sauva par son industrie; mais il n'osa attaquer ouvertement les Aloïdes, & s'éloigna pour se garantir de leurs violences. Ces hommes monstrueux déclarerent la guerre aux Dieux, pour enlever Junon & Diane. Ces Déesses se refugierent dans le Ciel. Les Geans, pour y aborder, mirent le Mont Pelion sur le Mont Ossa. Homere dit, qu'ils n'avoient encore alors que neuf ans, quoique leur corps eût neuf aulnes de hauteur, & neuf coudées de largeur. On raconte l'Histoire de leur mort en deux manieres. Homere assûre qu'ils furent tuez par Apollon, avant que leur menton fût couvert de barbe; car si on leur eût donné le temps de croître, ils auroient peut-estre executé dans l'âge viril ce qu'ils avoient entrepris étant enfans. Les Poëtes modernes disent que Diane en se sauvant, pour éviter la fureur des Aloïdes, leur opposa un Cerf d'une grandeur prodigieuse. Les Aloïdes voulurent le percer en même temps de leurs piques. Le Cerf par sa legereté, se garantit de leurs coups, qui donnerent dans le corps des Aloïdes mêmes; de sorte qu'ils se tuerent de leurs propres armes; car leurs pertuisannes s'enfoncerent en même temps dans leurs corps.

FABLE QUATRIE'ME.

TYDE'E.

Les Dieux haïssent la cruauté, & la punissent même dans les gens de bien.

Tydée, fils d'Oenée, étoit petit; mais courageux, & grand guerrier, comme Homere l'assûre. Minerve l'aima, & le protegea; elle lui promit même l'immortalité. En défendant son Pere, il tua le fils de son frere. Ce meurtre l'obligea d'abandonner sa maison, & de se refugier chez Adraste.

Po-

Digitized by Google

Polinice chassé de son Royaume, s'y étoit déja refugié. Il faisoit froid ; on avoit tendu à l'entrée du Palais des peaux de Lions, & de Sangliers, & d'autres bêtes feroces. Les deux exilez, aprés avoir combatu quelque temps, obtinrent chacun une peau ; Tydée une peau de Sanglier ; Polynice une peau de Lion. Le Roy l'ayant appris, leur donna ses filles en mariage. Deypyle à Tydée, Argius à Polynice ; car il y avoit un Oracle conçu en ces termes : Choisissez pour gendres un Lion, & un Sanglier, que vous verrez à l'entrée de vôtre Palais, & ne vous trompez pas au choix. Quelques-uns disent qu'ils arriverent à la Cour de ce Prince revêtus de peaux de bestes, ou que ces figures étoient gravées sur leurs armes. Le Bouclier de Tydée portoit la figure du Sanglier de Calydon. Celui de Polynice representoit une Sphinx, avec la teste d'un Lion. Adraste ayant cru que l'Oracle lui ordonnoit de les choisir pour ses gendres, resolut de les remettre l'un & l'autre sur le trône, & de commencer par Polynice. Il assembla donc une armée pour faire la guerre à Eteocle, qui s'étoit emparé du Royaume, & qui en avoit chassé son frere. Les troupes se mirent en campagne, sous la conduite de sept Géneraux celebres, & de plusieurs grands Capitaines, que leur Noblesse, & leurs vertus rendoient tres-recommandables. Ceux d'Argos envoyerent Tydée à Thebes en Ambassade, pour negotier de certaines affaires. Il eut le courage, quoiqu'il fût seul, de défier au combat plusieurs Thebains, qui se vantoient insolemment dans un festin ; quoique Minerve lui eût ordonné de ne point broüiller, & de se tenir en repos à Thebes ; de ne point faire le brave, & le furieux parmi tant de gens étant seul. Mais ne pouvant contenir son grand courage, il éclata, & les attaqua avec trop de temerité ; cependant la Déesse ne l'abandonna point, & il sortit vainqueur d'un combat si inégal. Il retourna vers les siens plein de gloire & de joye ; laissant les The-

Digitized by Google

Thebains accablez de honte & de depit; mais ils lui tendirent une embuſcade dans un lieu commode, par où il étoit obligé de paſſer. Ils y placerent cinquante jeunes hommes, ſous la conduite des deux principaux de la Ville; Meon, & Lyccophon. Tydée les tua tous, à la reſerve de Meon, en ayant eſté empêché par quelques preſages. On fit alors la plus ſanglante guerre dont on eût encore entendu parler. Les Vainqueurs, & les Vaincus eurent le meſme ſort, auſſi-bien que les Chefs des deux Armées. Menalippe, fils d'Aſtace, bleſſa Tydée dans ce combat. Amphiaraüs tua Menalippe, & apporta ſa tête à Tydée, qui pouſſa la haine, la colere, la cruauté à un tel excés, qu'il caſſa le crâne de Menalippe pour lui ſuccer la cervelle. Alors Minerve venoit trouver Tydée, pour lui communiquer le don de l'immortalité; mais la Déeſſe ayant vû cette action barbare; pleine d'indignation & d'horreur contre Tydée, changea de deſſein ſur le champ. Il la pria de vouloir au moins faire part de l'immortalité à ſon fils. Il ne put obtenir cette grace en faveur de ſon fils; cependant la Déeſſe lui promit de ne le point abandonner. Quelques-uns aſſurent qu'elle donna l'immortalité à Diomede, & qu'il ne mourut point comme les autres hommes.

FABLE CINQUIE'ME.

MELAMPE.

Les avantages de la ſageſſe, & de la doctrine. Loüanges de l'amour fraternel.

MElampe, frere de Bias, fils d'Amythaon, eut une grande reputation de ſageſſe, & d'érudition dans les choſes naturelles & divines. Sa Mere Rhodope

Digitized by Google

l'exposa aussi-tôt qu'il fut né aux rayons du Soleil ; sur une Montagne, les pieds nuds, quoique tout le reste du corps fût couvert ; de sorte que ses pieds brûlez par l'ardeur du Soleil, demeurerent fort noirs. Il guerit les filles de Pretus de la phrenesie. Pretus, pour recompense, lui donna les deux tiers du Royaume d'Argos, qui fut alors divisé en trois parties, ausquelles on donna le nom de Pretus, de Melampe, & de Bias. Melampe en donna une partie à son frere. Les Dieux pour punir l'orgueil des filles de Pretus, qui vouloient comparer leur beauté à celle des Déesses, les rendirent hypocondres ; en telle sorte qu'elles se croyoient des Vaches. Elles couroient les champs, & mugissoient, comme Virgile l'assure, en disant : *Les Pretides remplirent l'air de faux mugissemens*. Quelques Auteurs font Melampe moins ancien, & disent qu'il guerit de cette phrenesie les femmes d'Argos, sous le regne d'Anaxagore, arriere-petit fils de Pretus. Son frere eut un amour violent pour Pero, fille de Nelée, dont la beauté étoit extrême, & adorée de tous les Princes voisins. Mais Nelée desirant se rendre maître des troupeaux de Thessalie, dont on vantoit par tout la bonté, & la beauté, promit de donner sa fille à celui qui lui ameneroit les Bœufs d'Iphiclus, fils de Phylace, qui avoit donné son nom à une Ville située sur le Mont Othry. Les Rois de ce temps-là ne se soucioient pas de faire de grands amas d'or & d'argent. Leur soin principal étoit de rassembler de grands troupeaux de Bœufs, de Moutons, & d'autres bestes. Ainsi l'on compte parmi les travaux d'Hercule, l'enlevement des Vaches Espagnoles, qu'il fit conduire en Sicile. Eryx, fils de Venus, & de Bute, eut tant d'envie de les avoir, qu'ayant provoqué Hercule au combat du Ceste, il eut l'imprudence de risquer contre ces Vaches, son Royaume qu'il perdit avec la vie. Nelée souhaita donc que son gendre futur lui donnast les Vaches de Thessalie. Voyant que Bias avoit conçu pour elles

un

un amour dont il n'étoit plus le maître, son frere Melampe resolut d'entreprendre pour lui une chose tres-hazardeuse, & d'une difficile execution, ce fut d'enlever les Vaches d'Iphiclus. Il vint donc en Thessalie; mais il eut la fortune contraire, & il prit mal ses mesures; de sorte que ceux qui veilloient à la garde du troupeau, le prirent & le jetterent dans les fers. Cependant Iphiclus lui fit un présent volontaire de ses Vaches; à cause que par les secrets de son Art, il le rendit fecond, de sterile qu'il étoit auparavant. Voici de quelle maniere l'on raconte cette Histoire. Melampe ayant esté pris sur le fait, & garoté par les Bergers qui conduisoient les troupeaux, fut conduit au Roy, qui ordonna qu'on le gardât soigneusement, & donna ce soin à l'un de ses meilleurs amis, dans lequel il avoit beaucoup de confiance. Celui cy donna à Melampe un Valet & une Servante, pour le soulager. Le premier le servoit avec beaucoup de soin; & l'autre fort negligeamment. Il y avoit déja un an, à peu de jours prés, que Melampe étoit prisonnier. Il avoit préveu que le temps de sa captivité ne dureroit qu'un an. Il entendit par hazard, au dessus de sa teste, le murmure de quelques Vers, dans une poutre qu'ils avoient rongée, & sur laquelle portoit tout le toict de la maison. Les oreilles de Melampe avoient esté dés son enfance lechées, & percées par les langues des Serpens; de sorte qu'il entendoit les sons de tous les Animaux. Connoissant donc l'extréme peril où il étoit, il appella les Esclaves qui le servoient, & les conjura de le transporter dans son lit, & chargé de chaînes, dans une autre chambre. Il voulut qne le valet lui portât la teste, & qu'il passast le premier, & que la Servante le suivist. Incontinent la poutre s'affaissa, toute la maison tomba, & la Servante fut écrasée. Le Valet à ce spectacle, courut promptement vers le Gardien de la prison, & lui raconta cet accident. Le Geolier en avertit Iphiclus, qui vint trouver Melampe pour l'in-

terroger sur cette avanture. Il avoüa qu'il sçavoit l'Art de deviner, & lui découvrit en mesme temps les motifs de son voyage. Le Roi fit grace à Melampe, qui s'étoit jetté dans un si grand peril par l'amour qu'il portoit à son frere. Il ordonna qu'on lui ôtat ses chaînes, & lui rendit toûjours depuis ce temps-là de grands honneurs. Il lui marqua un jour le chagrin qu'il avoit de se voir sans enfans, & promit à Melampe de lui donner ses troupeaux, s'il pouvoit le guerir de sa sterilité. Melampe accepta la condition; il tua un Bœuf, dont il exposa les chairs à des Oiseaux de toute espece, pour connoître par les Augures la cause de la sterilité d'Iphiclus, & les remedes qu'il y pourroit apporter. Le Vautour, qui ne se trouva point avec les autres Oiseaux, lui apprit tout ensemble & la cause, & le remede de ce mal, dont on a parlé en deux façons. Les uns racontent qu'il apperçût son fils, lors qu'il coupoit les parties des Animaux qui servent à la generation. Phylacus indigné de cette action, le poursuivit l'épée entre des Glayeuls. Elle se trouva dans la suite entourée d'Ecorce. D'autres ont écrit, que Phylacus coupant un jour un Arbre, avoit auprés de lui son fils, qui étoit encore fort petit. Son Pere en joüant, & voulant lui faire peur, tira son épée contre son fils, dans l'intention de la pousser contre l'Arbre; mais le coup porta dans l'aîne de son fils. Melampe se persuada, que si l'on pouvoit retrouver cette épée, & que l'on en mist la roüille dans un breuvage que l'on feroit prendre à Iphiclus, il deviendroit fecond. Il fit chercher cette épée, & appaiser les Dieux par des Sacrifices. C'est ainsi qu'Iphiclus cessa d'estre sterile, & mit au monde Protesilas, qui fut le premier des Grecs, qu'Hector tua à la Guerre de Troye. D'autres disent qu'il fut tué par Enée, ou par Emphorbé, ou par Achate, Compagnon d'Enée. Homere ne le nomme pas; il dit seulement qu'il fut tué à la sortie de son Vaisseau par un Troyen. Il fut encore le Pere de Podar-

ce,

Digitized by Google

ce, qui commanda ses troupes à la guerre de Troye aprés la mort de son frere. Alors Melampe reçut les troupeaux qu'on lui avoit promis pour recompense, & les conduisit chez son frere, qui les donna à Nelée, pour épouser sa fille Pero, qu'il aimoit avec tant de passion. Il en eut Talaüs, Perialce, Arctus, & une fille nommée Alphesibée. Les enfans de Melampus furent Antiphate, & Mantius. Talaüs fut Pere d'Adraste. Vicle, Pere d'Amphiaras, fut fils d'Antiphate. Ainsi dans la posterité des deux freres, il est inferieur d'un degré, à l'égard d'Adraste.

FABLE SIXIE'ME.

BELLEROPHON.

ON dit que Bellerophon se nommoit d'abord Hippone, comme on le peut conjecturer par l'adresse qu'il eut à manier les Chevaux. Il est vrai-semblable que c'est là l'origine de la Fable du Cheval Pegase, que Neptune lui donna. Depuis qu'il eut tué Bellerus Corinthien, on l'apella Bellerophon. Il vêcut sous le Regne de Pretus Roi d'Argos, qui l'aima, & l'honora d'abord; mais dans la suite il conçut une haine mortelle contre lui. Ne voulant pas se deshonorer par un assassinat; il le relegua dans la Lycie, chez Jobate son beau-pere, où il croyoit qu'il periroit infailliblement. Une fausse accusation d'Antée, femme de Pretus, l'anima de la sorte contre Bellerophon. Elle sollicita ce jeune homme, beau, & bien fait, & tâcha de lui donner de l'amour; mais il la rebûta toûjours, & elle n'en put jamais rien obtenir par ses caresses, quelques avances qu'elle lui fist. Son amour se changea en une haine furieuse, comme il arrive presque toûjours; & craignant qu'il ne revelât ce mystere, elle résolut de le prévenir, &

S 3 de

Digitized by Google

de l'accuser la prémiere. Elle aborda son mari avec de grandes plaintes, & de grands gemissemens, & lui fit entendre que Bellerophon avoit eu l'audace d'attenter à son honneur, & de lui faire violence. Si vous ne vangez cet outrage, Pretus, ajoûta-t-elle, je conjure les Dieux de vous en punir. Le Roy penetré de douleur se comporta en cette affaire comme un homme prudent; il ne voulut pas tremper ses mains dans le sang de son ancien ami. Cependant pour ne pas laisser un si grand crime impuni, il relegua Bellerophon en Licie, chez son Beau-pere, avec des Lettres par lesquelles il le prioit de tuer le porteur. Jobate ayant appris qu'un Envoyé étoit arrivé de la part de son gendre, le reçut avec beaucpup d'humanité, & passa neuf jours avec lui en fêtes & en festins, ayant fait tuer neuf Taureaux pour des Sacrifices. Le dixiéme jour, il voulut sçavoir ce que ces Lettres contenoient. Bellerophon les lui rendit de bonne-foy, sans soupçonner la perfidie de Pretus. Jobate ayant connu ce que son gendre souhaitoit de lui, n'osa entreprendre de faire mourir ouvertement, & comme de sa propre main son Hôte. Il eut compassion de Bellerophon, qui, tout jeune qu'il étoit, possedoit toutes les perfections necessaires pour rendre un homme accompli. Cependant s'il étoit vrai qu'il eût commis le crime dont on l'accusoit, il ne croyoit pas qu'il fust permis de le laisser impuni. Il l'envoya donc pour combattre la Chimere. Ce Monstre tenoit plus du divin que de l'humain; il avoit la teste d'un Lion, la queue d'un Serpent, & le corps d'une Chevre. Il poussoit de son gosier une flamme horrible; sa figure & sa demarche jettoient l'épouvante par tout; cependant Bellerophon, par le secours des Dieux, défit ce Monstre. On le chargea ensuite de faire la guerre aux Peuples de Solyme, Nation belliqueuse, & il n'y eut jamais d'entreprise plus difficile, ni plus perilleuse. Aprés qu'il les eut vaincus, il fut encore obligé d'aller combattre contre

tre les Amazones. C'est une espece de femmes qui égalent les hommes en courage. Lors qu'il s'en retournoit en Lycie, aprés tant de grandes expeditions, on mit en embuscade une troupe de jeunes hommes courageux, & aguerris pour le surprendre, & pour le massacrer. Bellerophon les tua tous, sans qu'aucun pût échapper. On connut alors que les Dieux le protegeoient, & que son innocence avoit esté calomniée injustement. C'est pourquoi Jobate le reçût honorablement dans ses Etats, & lui donna en mariage l'une de ses filles nommée Cassandre, la puissance l'autorité, les honneurs, & tous les avantages de la Royauté. Les Lyciens étonnez du courage & de la vertu de Bellerophon, lui dedierent un Temple, comme à un Dieu, dans un Païs agreable, & fertile ; où il pût passer sa vie au milieu de l'abondance & des plaisirs. Il eût de sa femme trois enfans, Isandre, Hippoloque, & Laodamie, qui fut aimée de Jupiter, & dont il eut Sarpedon. Jupiter l'aima tant, que lors qu'il fut tué par Patrocle, il fit pleuvoir une pluie de sang pour lui faire honneur. Il le fit porter en Lycie, par ses deux freres, Letus, & Sopor. Ses proches lui dresserent un monument, avec une colonne, comme l'on fait sur les plus celebres tombeaux.

Avantures tirées d'Herodote.

NOus avons appris que Rhampsinitus succeda à Protée dans l'administration de ses Etats. C'est lui qui fit bâtir le Vestibule du Temple de Vulcain, du côté de l'Occident, & il y plaça deux Statuës de vingt-cinq coudées de haut. Les Egiptiens appellent l'Esté, celle qui est du côté du Septentrion ; & ils ont accoûtumé de lui rendre des honneurs, & de l'adorer. Ils appellent Hiver celle qui est du côté du Midi ;

mais il ne lui rendent aucun culte. Le Roi Rhampsinitus possedoit d'immenses richesses; il ramassa une si grande quantité d'argent, qu'aucun des Rois qui lui succederent ne put l'égaler. Il voulut mettre son argent en lieu seur, & fit construire une maison toute de pierres. L'une des murailles de cette maison aboutissoit sur l'enceinte du Palais. L'Architecte, homme fin & rusé ; y ajusta une grosse pierre avec tant d'art, qu'un homme, ou deux, pouvoient aisément l'arracher. Quand la maison fut achevée, le Roi y fit porter son argent. Celui qui l'avoit bâtie, se voyant peu de jours aprés attaqué d'une dangereuse maladie, fit appeller ses deux fils, & leur apprit de quelle maniere il leur avoit facilité une entrée dans le Tresor Royal, d'où ils pourroient tirer autant d'argent qu'ils souhaiteroient. Il leur communiqua le secret de cette pierre mobile, il leur en démontra les grandeurs, & toutes les dimensions, & leur disant qu'ils pourroient à leur gré disposer de tous les Tresors du Roi, il expira. Ses enfans, sans differer, se mirent en état de profiter de ses bons avis. Ils allerent de nuit au Palais, & trouverent cette pierre, dont leur Pere leur avoit parlé, ils l'ôterent sans peine, & enleverent du Tresor une grande somme d'argent. Le Roi quelques jours aprés, entra dans cette maison, pour s'y réjoüir par la veuë de ses richesses. Il remarqua que l'on avoit emporté plusieurs vases d'argent, sans sçavoir sur qui il pouvoit faire tomber ses soupçons, parce que tout étoit bien fermé. Il y retourna par deux ou trois fois, & s'appercut que l'argent diminuoit toûjours, parce qu'ils continuoient à le voler. Le Roi fit tendre des pieges, & mit autour des Valets, avec des pieces d'argent. Les Voleurs ne tarderent pas long-temps, sans venir dans la maison à leur ordinaire. Celui qui entra le premier s'étant approché de l'argent, demeura pris au piege. Connoissant le malheur qui lui étoit arrivé, il appella son frere, lui declara son avanture, l'exhor-

horta d'approcher avec de grandes précautions, & de lui couper la tête, de peur que son visage ne le fasse reconnoître, & ne l'entraîne lui-même dans son malheur. Pausanias raconte la même chose de Trophonius, & d'Agamede. Le frere jugeant que cet avis lui étoit salutaire, ne hesita point. Il fit ce que l'autre lui conseilloit, & ayant remis la pierre mobile en sa place, retourne en son logis, emportant la tête de son frere. Le lendemain le Roy étant entré dans cette Chambre, trouva le corps du Voleur, sans tête. Ce spectacle lui causa un étonnement mêlé d'horreur, il avoit peine à comprendre ce mystere, voyant que la maison étoit bien fermée, & qu'il paroissoit impossible d'y entrer, ni d'en sortir. Dans ce doute on dit que le Roi ordonna de pendre à la muraille le cadavre du voleur, & de le faire garder, avec ordre aux Gardes de prendre, & de lui amener tous ceux qu'ils verroient pleurer, ou plaindre le malheur du mort. La Mere du voleur ayant appris que le corps de son fils étoit pendu aux creneaux de la muraille, penetrée d'une douleur inexplicable, ordonna à celui qui restoit de tenter toutes sortes de moyens de détacher le corps de son frere & de le lui apporter; que s'il refusoit de le faire, elle le menaça d'aller découvrir au Roi ses larcins. Le jeune homme ne pouvant appaiser ni les reproches, ni la douleur de sa mere, eut recours à cette invention pour se tirer d'affaire. Il chargea des Asnes de bouteilles de vin, & les conduisit vers l'endroit de la muraille où le corps de son frere étoit pendu. Il ôta le bouchon à deux ou trois de ses bouteilles, & laissa répandre le vin, & se frappant la tête, il se mit à crier, feignant de ne sçavoir quelles mesures prendre pour remedier à ce malheur, Les Gardes voyant que le vin couloit en abondance, & se perdoit, y accourant avec leurs Gobelets, reçoivent le vin & le boivent. Le jeune homme feignant d'être en colere contr'eux les accable de reproches. Les Gardes le

 con-

consolent le mieux qu'ils peuvent ; il feint de s'appaiser, ils se mettent tous ensemble à rire & à plaisanter ; il fit présent d'un grand Flaccon de vin aux Gardes, qui s'assirent pleins de joye pour le boire, & qui prierent le jeune homme de boire avec eux. Il y consentit, & quand le premier Flaccon fut vuide ; il leur en donna un second d'une maniere fort obligeante. Les Gardes s'enyvrerent en beuvant avec excès, & ne pouvant plus resister au sommeil, ils s'endormirent tous au mesme endroit où ils s'étoient assis pour boire. La nuit étoit fort avancée. Alors le jeune homme alla d'abord détacher le corps de son frere ; ensuite il coupa avec un rasoir un côté de la barbe aux Gardes, pour plus grande infamie, mit le cadavre sur un Asne, & le conduisit dans sa maison, pour satisfaire de point en point aux ordres de sa Mere. Le Roi ayant appris que l'on avoit enlevé le cadavre du voleur, fut transporté de colere ; & résolut de découvrir à quelque prix que ce fût l'auteur d'un coup si hardi. On dit qu'il fit ce que je vais raconter ; mais la chose ne me paroist nullement vraisemblable. Il prostitua sa fille à tous venans, l'ayant placée dans une espece de galerie ; & l'obligea d'exiger de tous ceux qui auroient commerce avec elle, de lui declarer auparavant ce qu'ils auroient fait de plus rusé & de plus méchant en toute leur vie, avec ordre que si quelqu'un lui avoüoit ce qui concernoit le leur, elle l'arrêtât, & ne le laissât pas échapper. La fille obéit aux volontez de son pere. Le jeune homme pénetrant dans les intentions du Roi, & se doutant du motif qui l'obligeoit à prostituer sa fille de la sorte, coupa le bras d'un homme qui étoit mort depuis peu, & l'emporta avec lui. Il alla trouver la Princesse. Elle lui demanda comme aux autres ce qu'il avoit fait en toute sa vie de plus hardi & de plus méchant. Il lui avoüa qu'il avoit coupé la tête à son frere, pris à un piege dans la chambre, où l'on gardoit l'argent du Roi ; mais que ce qu'il avoit

fait

fait de plus adroit, & de plus rusé étoit d'avoir enlevé le corps de son frere, malgré les Gardes qui devoient en répondre. La Princesse ayant entendu ce discours, voulut se saisir du jeune homme, & l'empêcher de sortir; mais durant les tenebres, il lui presenta la main du mort qu'il avoit appottée, & sortit par la porte de l'appartement de la Princesse, sans qu'elle s'en apperçût. Ces nouvelles ayant esté rapportées au Roi, son étonnement redoubla, & il ne put s'empêcher d'admirer la souplesse, & la hardiesse du jeune homme. Enfin il envoya dire dans toutes les Villes de son Royaume, qu'il pardonnoit & qu'il promettoit l'impunité, & de grands presens à l'auteur de tous ces tours. Le voleur se confiant sur la parole du Roi le vint trouver, & lui declara que c'étoit lui qu'on cherchoit. Le Roi plus étonné que jamais de son intrepidité lui donna en mariage sa fille qui s'étoit prostituée, le regardant comme le plus habile, & le plus rusé de tous les hommes, & qui pouvoit sans crainte se vanter d'être le plus souple, & le plus fin de tous les Egyptiens, & de les surpasser en subtilitez.

Histoire de la Femme de Pythius.

DAns le temps que le Roi de Perse conduisit son armée en Grece, Pythius étoit Gouverneur d'une ville de Phrygie, située à la source du Meandre. Un autre Fleuve nommé Cataracte, aussi grand que celui-là, passoit par la Place publique de la Ville, & alloit se rendre dans le Meandre. Il y avoit de tout temps dans la Place publique de cette Ville une peau suspenduë, que les Phrygiens croyoient être celle de Marsyas, qu'Apollon écorcha tout vif aprés l'avoir vaincu au chant. Xercés étant venu en cette Ville avec toutes ses troupes, Pythius le reçût & le traita comme Hôte, & deffraya toute son Armée. Herodo-

do-

Digitized by Google

dote dit, qu'elle étoit composée de dix-sept cent mille Fantassins, & de quatre-vingt mille Cavaliers. Le mesme Pythius fit part de ses richesses au Roi pour deffrayer son armée. Xercés s'enquit des siens quel étoit cet homme, & on lui dit que c'étoit le mesme qui avoit donné à Darius son Pere, ce riche Plane, & cette Vigne d'or. Le Roi le fit donc venir, & lui demanda combien il avoit d'argent comptant. Il lui répondit qu'il l'avoit supputé avec beaucoup d'exactitude, depuis qu'il avoit sçû, que Xercés vouloit faire la guerre aux Grecs, & que son armée navale étoit en Mer; & qu'il avoit trouvé dans ses coffres deux mille talens d'argent, qui valent environ douze cent mille écus de nôtre monnoye; sans parler de trois cent mille neuf cent nonante pieces d'or, marquées de l'image de Darius, avec soixante-six mille cinq cent cinquante talens d'or. Je vous donne, ajoûta Pythius, toute cette somme; car je crois que vous en avez besoin pour soûtenir les frais d'une aussi grande guerre; je trouverai assez dequoi vivre dans mes champs, & dans mes autres revenus. Xercés admirant la magnificence & le zele de ce Gouverneur le reçeut avec de grandes marques d'affection, & de reconnoissance, & l'exhortà à continuer toûjours dans les mesmes sentimens pour lui. Aprés cela il partit pour aller combattre les Grecs. Pythius avoit trouvé ces grandes richesses dans des mines d'or & d'argent, & il y faisoit travailler avec tant d'avidité, qu'il ne se donnoit pas à lui-mesme un moment de relâche. Il obligeoit tous ses sujets d'y travailler aussi; les uns creusoient les Mines pour en arracher les Métaux; les autres travailloient à les nettoyer, & à les fondre, sans qu'il se souciât des autres ouvrages, ni de cultiver la terre. Plusieurs étoient attenuez du travail, & succomboient sous la fatigue. Les femmes vinrent supplier l'Epouse de Pythius de sauver la vie à leurs Epoux, & de leur donner un peu plus de relâche. Elle les consola, & leur

pro-

Digitized by Google

promit de faire ce qu'elles souhaitoient. Aussi-tost elle fit venir tous les Ouvriers en qui elle avoit plus de confiance, elle les renferma dans sa maison, & leur ordonna de faire toutes sortes d'ouvrages d'or & d'argent, du pain, des gâteaux, des pomes, & les autres fruits qui étoient plus au goût de Pythius. Quand tous ces ouvrages furent achevez, on les servit devant Pythius qui demandoit à manger au retour d'un voyage. Sa femme fit dresser une table d'or, & l'on mit dessus des ressemblances de toutes sortes de mets de ce mesme métal. Cette veuë fit d'abord beaucoup de plaisir à Pythius; & lors qu'il demanda à manger, on luy presenta des pains d'or, & des fruits d'or. Ce jeu le lassa enfin, il se mit tout de bon en colere, criant, & demandant tres-serieusement à manger, parce qu'il se sentoit pressé de la faim. Vous ne nous avez laissé que de l'or, lui répondit sa femme, vous avez negligé tout le reste; l'on ne s'occupe à aucun ouvrage; personne n'a le soin de cultiver la terre; on ne seme point, & l'on ne fait point aussi la recolte; vous employez tous les Citoyens à chercher l'or, & ce travail continuel & outré les a tous mis sur les dents. Ces paroles touchoient Pythius; mais elles ne le guerissoient pas entierement de sa passion, ni de l'envie de faire encore travailler aux Mines à l'avenir pour en tirer de l'or; mais au moins il regla la chose en telle maniere, que la cinquiéme partie des Citoyens fut employée à amasser de l'or; le reste eut soin des autres ouvrages, & de l'agriculture. Lorsque le Roi partit de Sardis le Soleil s'obscurcit. Pythius qui étoit en grande faveur auprés du Prince, fut étonné de ce prodige & parla au Roi en ces termes. Seigneur, j'ai une grace à vous demander, que vous pouvez m'accorder fort facilement, & dont je vous serai infiniment redevable. Xercés lui promit de lui accorder sa demande sans sçavoir ce que c'étoit. Pythius prenant courage, aprés cette assurance. Seigneur, lui-

dit-

Digitized by Google

dit-il, j'ai cinq enfans dans vos troupes, & qui vous accompagnent dans l'expedition que vous allez faire contre les Grecs, je vous conjure d'avoir compassion de ma vieillesse, & de donner à l'aîné de mes enfans la permission de quitter l'armée, pour être auprés de moi, & pour avoir soin de mes affaires. Les quatre autres vous suivront par tout, & ne reviendront qu'aprés que vous aurez terminé heureusement vos glorieuses entreprises. Ces paroles mirent Xercés en colere, & lui causerent une grande indignation contre Pythius. Malheureux, lui dit-il, j'expose ma personne, & tous mes enfans aux perils de la guerre; mes freres, tous mes proches, tous mes amis, & vous avez l'audace de redemander vôtre fils, vous qui êtes mon Esclave, & qui deviez me suivre à la guerre avec vôtre femme, & toute vôtre famille. Sçachez donc maintenant que le siege de l'ame est dans les oreilles; que les bons discours font plaisir à l'esprit, & au corps; mais que les discours desobligeans chagrinent l'esprit, & l'aigrissent. Quoique vous m'ayiez fait de grands presens, vous ne sçauriez vous vanter d'avoir surpassé le Roi en liberalitez. Je ne vous châtirai point comme vous le meritez de vôtre insolence; j'épargnerai vôtre personne, je ne violerai point en vous les droits de l'hospitalité. Je ne ferai aucun mal à vos quatre fils; mais je ferai mourir celui dont vous vous mettez tant en peine. Aprés qu'il eut parlé de la sorte, il commanda à quelques Satellites ministres de ses ordres, de chercher, & d'amener le fils aîné de Pythius, & de le couper en deux parties, de les placer à droite, & à gauche, & de faire passer toute l'armée entre deux; ce qui fut executé sur le champ. Les quatre autres fils de Pythius perirent dans la Grece, avec une multitude innombrable de soldats de l'armée de Xercés. Quoique Pythius fût accablé de tant de malheurs; cependant il fit ce que font la plûpart des riches, qui n'ont ni courage, ni force d'esprit,

&

Digitized by Google

& qui demeurent en vie par l'apprehension qu'ils ont de la mort, quoiqu'ils ne goûtent aucun plaisir dans le monde, & qu'ils y trouvent mille chagrins. Pythius auroit bien souhaité de cesser de vivre ; cependant il ne vouloit pas se faire mourir. Il se retira sur un petit Promontoire, sous lequel un bras du Fleuve couloit par un chemin détourné, il se bâtit une demeure auprés du Fleuve, & donna ordre à sa femme de mettre tous les jours dans un Esquif toutes les choses necessaires pour sa subsistance, & de laisser l'Esquif suivre le courant de l'eau, jusqu'à ce qu'elle s'apperçût que l'on n'auroit point touché aux provisions qui seroient dans l'Esquif ; car ce seroit là le signal de sa mort & un avertissement pour la dispenser de lui envoyer des provisions à l'avenir. La femme fut chargée du Gouvernement de la Republique. Pythius acheva sa vie de la maniere que nous venons de dire. Son Epouse aquit beaucoup de gloire pendant son administration ; elle dispensa tous les Citoyens de toutes les corvées ausquelles ils étoient obligez. Elle adoucit le joug de leur servitude. Elle vêcut dans la splendeur & dans l'opulence, & fut aimée & honorée de tous ceux qui vivoient sous sa dépendance.

DE L'ARAIGNE'E, ET DE LA GOUTE.

Fable ingenieuse tirée de Gerbellius.

L'Araignée, pour se délasser, se promenoit un jour aprés son travail. La Goute vint par hazard à sa rencontre, d'un pas chancelant, & ne put l'aborder qu'avec beaucoup de peine. Aprés avoir marché ensemble pendant un jour, elles arriverent sur le soir auprés d'un Village. Chacune chercha un hospice conve-

venable pour se retirer. L'Araignée, sans raisonner long-temps, entra dans la maison d'un homme fort riche. Elle commença d'abord à tendre ses toilles, dans le dessein de s'y établir. Mais un moment aprés on détruisoit tout son ouvrage. Elle ne sçavoit de quel côté se tourner, pour travailler en seureté & pour éviter les insultes des Balais. Elle se trouvoit malheureuse, & pauvre au milieu de l'abondance. La Goute sous la figure d'un Mandiant, put à peine obtenir la permission d'entrer dans la Cabane d'un pauvre Villageois, où elle se vit exposée à toutes sortes de miseres. On servoit pour le repas un pain fort dur & fort bis, & de l'eau pour boire. La Goute harrassée du voyage, ne trouva qu'un lit fait de planches, pour se reposer, sans duvet, sans feüilles molles; un lit si dur, & si incommode ne convenoit gueres à des membres si délicats. A peine le Soleil fut-il levé, que l'Araignée & la Goute s'aboucherent pour se raconter mutuellement leurs avantures. L'Araignée commença la premiere, & lui exposa toutes les incommoditez qu'elle avoit souffertes pendant la nuit & les ravages que les Balais avoient faits parmi ses toiles. La Goute à son tour se plaignit de la pauvreté de son Hôte; mais elle n'eut pas le temps de montrer à l'Araignée, les meurtrisseures, qu'un lit si dur lui avoit faites par tout le corps. Elles prirent de concert la résolution de changer de metode à l'avenir, & conclurent ensemble que l'Araignée desormais se logeroit sous les Cabanes des pauvres, & la Goute dans les Palais des Grands. Il étoit déja tard lors qu'elles arriverent toutes deux à la porte d'une grande Ville. La Goute se ressouvenant de la résolution qu'elles avoient prise, s'alla cacher furtivement dans la maison d'un homme fort riche. Avec quelle complaisance, avec quels égards, avec quels respects fut elle receuë du Maître du logis! On la fit asseoir sur des coussins remplis de plumes de Cygnes. On lui servit tous les Vins les plus délicats, des Phaisans, & les viandes les plus ex-

exquises. Enfin tout ce que l'on peut inventer pour le plaisir, & pour les délices, fut mis en œuvre; afin de contenter cette nouvelle Hôtesse. L'Araignée alla se loger dans la Cabanne d'un homme fort pauvre, elle y étendit ses toiles en toute liberté, les murailles étoient par tout entr'ouvertes, elle eut tout le loisir de faire tous les ouvrages qu'elle voulut, sans que personne se mît en devoir de l'interrompre dans son travail, ou de lui tendre des pieges pour la surprendre. Elle ne craignoit dans ce lieu de seureté les insultes de personne. Elle se voyoit au dessus des atteintes des Balais. Peu de jours aprés la Goute vint rendre visite à l'Araignée, elle lui exagera son bonheur, sa felicité, l'abondance où elle vivoit, les délices qu'elle goûtoit dans la maison de ce Riche, chez lequel elle étoit allée se loger. L'Araignée lui parla aussi avec beaucoup d'éloges, de la vie qu'elle menoit, & de la liberté entiere qu'on lui laissoit d'étendre ses toiles, & de faire ses autres ouvrages en toute assurance sans être inquietée de personne. De sorte qu'elles conclurent ensemble, que dans tous les voyages qu'elles feroient la Goute se logeroit toûjours chez les riches, & que l'Araignée se retireroit dans les Cabanes des pauvres. Quoique plusieurs moralitez puissent convenir à cette Fable; cependant son but principal est de montrer que pour être heureux, chacun doit choisir une place & un état qui lui soit propre. Cette Fable nous apprend encore que les Maisons des Grands, & des Riches, sont le séjour ordinaire des maladies, & principalement de la Goute. Enfin que moins on a de richesses, on joüit d'une liberté plus parfaite.

Digitized by Google

TABLE

Du second Volume.

LXXIX. FABLE. *De la Mouche*, pag. 1
LXXX. *Du Dieu Mercure, & d'un Charpentier*, 3
LXXXI. *D'un Enfant, & de sa Mere.* 6
LXXXII. *D'un Homme qui avoit deux Femmes.* 8.
LXXXIII. *D'un Laboureur, & de ses Enfans.* 11
LXXXIV. *De la Nourice, & du Loup.* 14
LXXXV. *De la Tortuë, & de l'Aigle.* 16
LXXXVI. *De deux Ecrevisses.* 18
LXXXVII. *De l'Asne couvert de la peau d'un Lion.* 21
LXXXVIII. *De la Grenouille, & du Renard.* 23
LXXXIX. *Des deux Chiens.* 26
XC. *Du Chameau.* 28
XCI. *Des deux Amis, & de l'Ours.* 31
XCII. *Des deux Pots flottans sur l'eau.* 34
XCIII. *D'un Taureau, & d'un Bouc.* 35
XCIV. *Du Singe, & de ses Enfans.* 37
XCV. *Du Paon, & de la Gruë.* 39
XCVI. *Du Tygre, & du Renard.* 42
XCVII. *Des Taureaux, & du Lion.* 45
XCVIII. *Du Sapin, & du Buisson.* 47
XCIX. *D'un Pêcheur, & d'un petit Poisson.* 48
C. *De l'Avare, & de l'Envieux.* 50
CI. *De l'Enfant, & de l'Avare.* 53
CII. *D'un Lion, & d'une Chevre.* 55
CIII. *De la Corneille, & de la Cruche.* 57
CIV. *Du Laboureur, & du Taureau.* 60
CV. *Du Satyre, & du Paisan.* 62

CVI.

Digitized by Google

CVI. *Du Taureau, & du Rat.* 64
CVII. *D'une Oye, & de son Maître.* 67
CVIII. *Du Singe, & de ses deux Petits.* 69
CIX. *Du Renard, & du Leopard.* 71
CX. *De Venus, & d'une Chatte.* 73
CXI. *D'un Malade, & d'un Medecin.* 75
CXII. *Des Coqs, & de la Perdrix.* 79
CXIII. *Du Charbonnier, & du Foullon.* 81
CXIV. *De la Chauve-Souris, du Buisson, & de l'Hirondelle.* 83
CXV. *De deux Hommes, & d'un Asne.* 85
CXVI. *Du Lievre, & de la Tortuë.* 88
CXVII. *De l'Ours, & des Mouches à Miel.* 90

Fin de la Table des Fables d'Esope.

Table des Fables de Philelphe.

I. FABLE. *Du Faucon, & de la Colombe.* 95
II, *De la Couleuvre, & du Herisson.* 96
III. *Du Serpent, du Renard, & du Herisson.* 98
IV. *Du Renard, & de l'Ecrevisse.* 101
V. *Du Loup, & du Laboureur.* 103
VI. *De deux Voyageurs.* 105
VII. *De la Poule, & de ses Poussins.* 107
VIII. *Du Palmier, & de la Citroüille.* 108
IX. *Le Lion, & le Pourceau.* 111
X. *Du Passereau, & de l'Hirondelle.* 113
XI. *De la Pie, & de son Poussin.* 115
XII. *Du Loup, du Renard, & de l'Asne.* 117
XIII. *Du Loup, & du Renard.* 121
XIV. *D'un Passant, & d'un Ours.* 125
XV. *Du Renard, & du Lynx.* 128
XVI. *De l'Ourse, & du Chien.* 130
XVII. *Du Singe, & du Chien.* 133

Digitized by Google

XVIII. *D'un Villageois, d'un Païsan, & d'un Ours.* 135

Fin de la Table des Fables de Philelphe.

Table des Fables diverses tirées d'Esope.

I. Fable. *Du Renard sans queuë.* 143
II. *D'un Paisan, & de la Mort.* 145
III. *Du Lion, & du Renard.* 146
IV. *D'un Homme qui vouloit éprouver Apollon.* 147
V. *De deux Grenoüilles.* 149
VI. *D'un Païsan, & de ses Enfans.* 151
VII. *D'un Laboureur, & de ses Chiens.* 152
VIII. *D'une Femme, & d'une Poule.* 154
IX. *De deux jeunes Hommes, & d'un Cuisinier.* 155
X. *Les Ennemis.* 157
XI. *Du Chat, & des Rats.* 158
XII. *Le Thun, & le Daufin.* 159
XIII. *Le Castor.* 160
XIV. *Le Chien, & le Cuisinier.* 162
XV. *Le Chien, & le Coq.* 163
XVI. *Le Lion, & la Grenoüille.* 164
XVII. *Le Devin.* 166
XVIII. *Le Voyageur.* 167
XIX. *Le Berger, & la Mer.* 168
XX. *Les Oyes, & les Gruës.* 170
XXI. *L'Ethiopien.* 171
XXII. *La Maîtresse, & les Servantes.* 172
XXIII. *Devineresse.* 173
XXIV. *Le Chameau.* 175
XXV. *Le Serpent.* 176
XXVI. *Le Berger.* 177
XXVII. *D'un Chien, & d'un Cuisinier.* 178

XXVIII.

Digitized by Google

XXVIII. *Le Corbeau.* 180
XXIX. *D'un Païsan, & d'un Serpent.* 181
XXX. *D'un joüeur de Trompette.* 183
XXXI. *Le Ris, & les Pleurs.* 184
XXXII. *D'un Oiseau, & de la Moisson.* 189
XXXIII. *D'un Pere, & d'un Fils.* 190
XXXIV. *D'un Parricide.* 194
XXXV. *De la fole entreprise des Chiens.* 195
XXXVI. *D'un Berger, & d'un Cuisinier.* 196
XXXVII. *La Cicogne, les Rats, & les Grenoüilles.* 197
Le Combat des Chats & des Rats. 199
Le Combat des Rats & des Grenoüilles. 228

Fin de la Table des Fables diverses tirées d'Esope.

FABLE DES CONTES D'ESOPE.

Narration des Sophistes. 251
De l'Origine de l'Amour. 254
Les incommoditez de l'Ecriture. 255
Exhortation pour animer les Hommes à la pratique de la Vertu. 256
La Fable d'Isis, & d'Osiris. 259

FABLES POETIQUES.

I. IXION. 265
II. HERCULE. 267
III. OTUS & EFHIALTE. 268
IV. TYDE'ES. 269
V. MELAMPE. 271
VI. BELLEROPHON. 275
Avantures tirées d'Herodote. 277
Histoire de la Femme de Pythius. 281
De l'Araignée & de la Goute. 285

FIN.

Digitized by Google

1334.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

1422

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google